

UNIVERSITE DU QUEBEC

RESUME DU MEMOIRE

PRESENTÉ

A L'UNIVERSITE DU QUEBEC

A TROIS-RIVIERES

PAR

COLETTE RUEST

MARIE CALUMET DE RODOLPHE GIRARD

ROMAN CONTESTATAIRE

MARS 1979

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

L'étude de Marie Calumet que nous avons inscrite dans une perspective sociologique montre jusqu'à quel point le fait littéraire est lié au contexte social. Nous ne pouvons en effet traiter de la genèse du roman de Rodolphe Girard, de sa signification, de sa condamnation ni de sa fortune sans nous référer à la conjoncture nationale.

Lorsque Girard publie son roman en 1904, le visage social et économique du Québec se modifie. Il s'urbanise et s'industrialise. Et pendant que le haut clergé s'efforce de maintenir les valeurs traditionnelles à l'abri de ces transformations, et que la littérature diffuse la thématique ultramontaine du messianisme et de la survivance, Rodolphe Girard refuse de se soumettre aux prescriptions de l'idéologie dominante. Avec Marie Calumet, il se fait contestataire.

Sa contestation s'exprime de deux façons: d'abord dans la forme, ensuite dans le contenu idéologique. En écrivant son roman, Girard veut rompre avec le conventionnalisme littéraire. Aussi, la peinture réaliste des moeurs rurales qu'il présente, s'oppose-t-elle au mouvement d'idéalisation. Par voie de conséquence, il rejette les critères moraux et didactiques imposés par l'élite traditionnelle. Quant à la remise en question de l'ultramontanisme, elle est introduite par l'hédonisme. Une analyse du type structuraliste génétique nous révèle en effet que deux catégories de valeurs s'affrontent dans le roman: les valeurs traditionnelles et les valeurs hédonistes. Leur structuration nous montre que même si les valeurs traditionnelles, défendues par le clergé, subordonnent les valeurs hédonistes, elles sont impuissantes à contenir toutes les manifestations de ces dernières. De cette façon, Rodolphe Girard démystifie la vision du monde proposée par les ultramontains et conteste son autoritarisme et son cléricalisme. Du même coup, il affirme la vi-

talité de valeurs que l'on a voulu étouffer. Sans ébranler toutes les bases de l'idéologie dominante, Girard propose donc une philosophie de vie où le plaisir tient une place importante.

Mais les autorités religieuses ne tolèrent pas cette indépendance d'esprit. Et la sanction qu'on lui inflige pour avoir commis Marie Calumet dépasse largement le domaine littéraire. L'ostracisme du milieu intellectuel et catholique ainsi que l'acharnement rancunier de certains ultramontains accompagnent et prolongent l'interdiction du roman par Mgr Bruchési. Son procès avec La Vérité pour libelle en 1908, son exclusion de la Société Royale du Canada en 1945, l'indifférence et la peur des critiques et libraires jusqu'en 1946 en font foi. Il faut effectivement attendre la parution de l'édition expurgée avant que les préjugés ne commencent à tomber. Et encore! L'idée de réhabilitation de Marie Calumet ne se concrétise qu'autour de 1954, alors que plusieurs journalistes osent poser sur le roman contesté un regard neuf. Avec les rééditions de 1969 et 1973, Marie Calumet prend peu à peu sa place dans la littérature québécoise à côté des œuvres de Laberge et de Ringuet. Son affiliation avec l'esprit satirique et gaillard de la chanson traditionnelle ne choque plus. Marie Calumet a enfin gagné les honneurs qui lui sont dus.

Même si cette reconnaissance officielle survient après la mort de Girard, il a bien mérité cette revanche. Car Marie Calumet est l'un des meilleurs romans du début du siècle, le plus vivant et le plus pittoresque témoin de ces temps révolus par lequel Rodolphe Girard se révèle le plus sain pionnier de la contestation.

Roger Pellerin

Josette Ruest

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTÉ

A L'UNIVERSITE DU QUEBEC

A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

POUR L'OBTENTION

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

COLETTE RUEST

BACC. SP. LETTRES (LITTERATURE QUEBECOISE)

MARIE CALUMET DE RODOLPHE GIRARD;

ROMAN CONTESTATAIRE

MARS 1979



RODOLPHE GIRARD

Auteur de "Marie Calumet" roman, sous presse.

A François
Pour les monômes moissonnés
A l'orée d'aubé ouate.

REMERCIEMENTS

Au terme d'une recherche échelonnée sur près de quatre ans, nous nous en voudrions de passer sous silence tous ceux et celles qui, à un moment ou l'autre, ont contribué à la réalisation de notre projet.

Nous tenons d'abord à remercier notre famille pour ses encouragements; nous accordons une attention toute spéciale à notre mère qui s'est avérée une chercheuse efficace et disponible.

Nous voudrions aussi souligner le travail de nombreuses bibliothécaires qui nous ont aidée et particulièrement Madame Edith Manseau de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui nous a toujours judicieusement conseillée.

Bien qu'il nous soit impossible de nommer ici tous ceux qui nous ont été d'un secours précieux, nous désirons adresser de chaleureux remerciements à toutes les personnes, parents, amis ou connaissances de Rodolphe Girard, qui ont répondu à nos lettres, à nos appels, qui nous ont aimablement reçue et qui nous ont permis de le mieux connaître. A ce titre Madame Marcelle Girard-Matte tient une place privilégiée dans notre mémoire et dans notre cœur.

Enfin, nous remercions notre directeur de thèse, M. Raymond Pagé, qui a cru à notre entreprise et qui a su nous guider tout au long de cette recherche.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| REMERCIEMENTS | iv |
| TABLE DES MATIERES | v |
| INTRODUCTION | 1 |
| | |
| CHAPITRE I : <u>Rodolphe Girard, contestataire</u> | 19 |
| Avant 1904, p. 21; <u>Marie Calumet</u> : les intentions de Girard, la condamnation et les répercussions, p. 23; les réactions de Girard, p. 30; conclusion, p. 41. | |
| | |
| CHAPITRE II : <u>Marie Calumet, roman contestataire</u> | 43 |
| A) Méthodologie | 44 |
| Présentation de la méthode d'analyse sociologique du type structuraliste génétique, p. 45; protocole de la cueillette des données, p. 48. | |
| B) Analyse des V i | 52 |
| Marie Calumet P 1, p. 52; le curé Flavel P 2, p. 59; Narcisse P 3, p. 63; Zéphirin P 4, p. 67; le curé Lefranc P 5, p. 70; Suzon P 6, p. 71; conclusion, p. 72. | |
| C) Structure interne et interprétation | 74 |
| V , p. 74; valeurs traditionnelles et valeurs hédonistes, p. 76; tableau-synthèse des valeurs réalisées dans les événements du roman, p. 83; hiérarchie des valeurs propres à chaque personnage, p. 86; structure interne, p. 89; structure de V et vision du monde, p. 92; interprétation, p. 95; conclusion, p. 98. | |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE III: <u>Marie Calumet devant la critique</u> | 100 |
| A) L'édition originale de 1904 | 101 |
| La condamnation, p. 101; le silence, p. 105; la reconnaissance étrangère, p. 106; le retard de la réhabilitation québécoise, p. 109. | |
| B) L'édition expurgée de 1946 | 112 |
| La version censurée, p. 112; les adversaires, p. 114; les critiques favorables, p. 115. | |
| C) Le fac-similé de 1969 | 123 |
| Trois critiques défavorables, p. 123; commen- taires enthousiastes de la presse, p. 125. | |
| D) La réédition de 1973 | 135 |
| Unanimité des critiques, p. 135; conclusion, p. 139. | |
| CONCLUSION | 142 |
| APPENDICE "A": | |
| <u>Le premier livre de 1904 au Canada</u> | 150 |
| APPENDICE "B": | |
| <u>Définition des termes utilisés dans la méthode de Pizarro</u> | 152 |
| APPENDICE "C": | |
| <u>Description de E: description de l'ensemble ordon- né des événements du roman</u> | 155 |
| APPENDICE "D": | |
| <u>Eléments biographiques</u> | 162 |
| APPENDICE "E": | |
| <u>Eléments bibliographiques</u> | 167 |
| BIBLIOGRAPHIE | 171 |

INTRODUCTION

La signification d'une œuvre nous renvoie à "une vision du monde qui tout à la fois tient de celle du romancier, de celle de la société et de son époque"(1).

Sans voir dans chaque texte littéraire "le reflet" de la lutte des classes ou la thèse d'un groupe social donné, le critique peut y trouver "des correspondances d'un style de vie et d'un style littéraire"(2). En d'autres termes, une lecture sociologique de la littérature cherche à décrire une représentation du monde qui, bien qu'elle puisse s'apparenter à une idéologie, ne se présente pas comme un miroir fidèle de la réalité, mais comme une façon possible "d'opter devant le monde"(3). Et pour assurer la pertinence de son interprétation, cette approche presuppose la connaissance de la conjoncture historique susceptible d'avoir marqué la création de l'œuvre.

1. Jean-Charles Falardeau, L'évolution du héros dans le roman québécois, dans Conférences J.A. de Sève 1-10, Montréal, P.U.M., 1969, p. 239.

2. Fernand Dumont, La sociologie comme critique de la littérature, dans Littérature et société canadiennes-françaises, Québec, P.U.L., 1964, p. 230.

3. Ibid.

Dans cette perspective, nous nous devons de poser les jalons de la situation nationale au moment où Rodolphe Girard écrit et publie Marie Calumet. Comme les seules années 1903 et 1904 ne peuvent suffire à alimenter une telle synthèse, nous observerons les tendances de la décennie chevauchant le XIXe et le XXe siècles. Voici, dessiné à gros traits, le portrait du visage économique, social, idéologique et culturel du Québec de 1896 à 1906.

Au plan économique, les transformations structurelles, amorcées depuis la Confédération, se poursuivent et amènent le Québec vers ce que Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy considèrent comme sa deuxième phase d'industrialisation(4). Trois caractéristiques essentielles marquent ces changements : 1) l'économie québécoise s'intègre à l'économie nord-américaine (Canada, Etats-Unis); 2) le développement industriel s'effectue plus en fonction des ressources naturelles et de leur demande sur les marchés britanniques et américains qu'en fonction des besoins du marché local; 3) le développement économique est dépendant et extraverti(5).

4. Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, Québec 1896-1929: une deuxième phase d'industrialisation, dans Idéologies au Canada Français 1900-1929, Québec, P.U.L., 1974, p. 15.

5. Hamelin et Montminy, op. cit., p. 15, 16, 18, 25; Jean Hamelin et Yves Roby, L'évolution économique et sociale du Québec, dans Idéologies au Canada Français 1850-1900, Québec, P.U.L., 1971, pp. 14-20; Denis Monière, Le développement des idéologies au Québec, Montréal, Québec-Amérique, 1977, p. 230; Albert Faucher et Maurice Lamontagne,

Concrètement, dans l'agriculture, ces transformations signifient que les cultivateurs délaissent le mode artisanal de production et leur auto-suffisance pour se spécialiser, capitaliser et s'automatiser. La diversité des cultures répondant aux besoins locaux laisse peu à peu la place aux produits laitiers très demandés sur le marché britannique(6). Les statistiques concernant l'industrie de la transformation des produits laitiers montrent clairement cette tendance: en 1891, on dénombre 728 beurreries et fromageries, dont la valeur brute de la production atteint \$3 millions et en 1901, il y a 1992 établissements qui produisent pour \$12.9 millions(7). En s'industrialisant, les cultivateurs accentuent leur dépendance du système capitaliste. Désormais, non seulement les revenus des cultivateurs sont soumis aux fluctuations du marché mais aussi l'achat des engrains, de la machinerie et de plusieurs produits alimentaires et vestimentaires.

L'histoire du développement industriel au Québec, dans La Société canadienne-française, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 274-276.

6. Monière, op. cit., p. 194; Hamelin et Roby, op. cit., p. 19; Hamelin et Montminy, op. cit., p. 16; Jean Hamelin, Histoire du Québec, St-Hyacinthe, Edisem, 1976, p. 417; Colette Chatillon, L'histoire de l'agriculture au Québec, Montréal, l'Etincelle, 1976, p. 54, 55; André Gosselin, L'évolution économique du Québec 1867-1896, dans Economie Québécoise, Cahier de l'Université du Québec, Montréal, P.U.Q., 1969, p. 116, 118; Louis Maheu, Développement économique du Québec: 1896-1920, dans Economie Québécoise, Cahier de l'Université du Québec, Montréal, P.U.Q., 1969, p. 150.
7. Chatillon, op. cit., p. 55; Gosselin, op. cit., p. 119.

taires(8). "Ces nouvelles orientations amorcent au niveau structurel le déclin de la société rurale"(9).

Quant au développement industriel, entre 1900 et 1910, il est constant et rapide. La croissance annuelle dépasse 5% (10). Au début, l'industrie de la chaussure occupe le premier rang de la production manufacturière, suivie de celle des produits laitiers, du bois, du vêtement et du textile(11). Et puis, "ce sont les ressources naturelles telles que les pâtes et papiers, les métaux non ferreux, le fer et l'acier, l'équipement de transport qui bénéficient le plus de (la) conjoncture favorable. (Déjà) en 1904, le Québec répond à 4% des besoins du marché des Etats-Unis en papier journal"(12). Pour apprécier l'importance de cette poussée de l'industrialisation, comparons la production brute de l'industrie et celle de l'agriculture entre 1871 et 1901. La production

8. Horace Miner, Le changement dans la culture rurale canadienne-française, dans La Société canadienne-française, pp. 78-80.
9. Ibid., p. 78; Monière, op. cit., p. 194; Robert Redfield, La culture canadienne-française à Saint-Denis, dans La Société canadienne-française, p. 72, 73.
10. Hamelin, op. cit., p. 420; Hamelin et Montminy, op. cit., p. 17; Maheu, op. cit., p. 155.
11. Hamelin et Montminy (op. cit., p. 28) ont puisé leurs chiffres dans l'Annuaire Statistique de la province de Québec, 1960 et 1961; Maheu, op. cit., p. 154.
12. Hamelin et Montminy, op. cit., p. 17; Chatillon, op. cit., p. 63; Maheu, op. cit., p. 155, 157.

agricole passe de \$65 millions à \$86,327,158 alors que celle des manufactures double, passant de \$77,205,182 à \$158,300,000 (13). Mais cette croissance économique ne se fait pas sans investissements. Et "jusqu'à la première guerre mondiale, l'Angleterre demeure le principal fournisseur de capitaux"; après 1920, les Américains s'accaparent de la première place(14). La principale conséquence de cette dépendance financière du Québec est que le développement économique échappe à la bourgeoisie autochtone. "L'industrialisation n'est pas le fait du groupe ethnique majoritaire du Québec, car il y a peu de propriétaires et d'entrepreneurs canadiens-français et même les fonctions administratives sont confiées à un "management" local, qui est en grande partie de langue anglaise"(15). Seule la main d'oeuvre, "abondante et peu coûteuse" est québécoise(16). En somme, si l'intégration de l'économie québécoise aux marchés de l'Ouest Canadien et des Etats-Unis a favorisé l'industrialisation et a occasionné une importante croissance économique, cela s'est fait au prix de

13. Hamelin et Roby, op. cit., p. 14.

14. Hamelin et Montminy, op. cit., p. 22; Hamelin, op. cit., p. 423; Colette Chatillon nous apprend qu'en 1900 les investissements faits au Canada sont à 85% britanniques et 14% américains, op. cit., p. 61.

15. Monière, op. cit., p. 231; Hamelin, op. cit., p. 423; Faucher et Lamontagne, op. cit., p. 275, 276.

16. Ibid., p. 228; Hamelin et Montminy, op. cit., p. 16; Maheu, op. cit., p. 156, 157.

son autonomie. Car "le développement économique du Québec a été financé, dirigé et contrôlé de l'extérieur"(17).

Les transformations structurelles de l'économie se répercutent aussi sur le plan social par un mouvement d'urbanisation et une modification de la stratification. La population québécoise, à 80% rurale en 1851, se déplace lentement vers les villes qui contiennent 22.8% de la population totale en 1871, 39.7% en 1901 et 48.2% en 1911 (18). Rapelons que l'utilisation des machines agricoles, l'appauvrissement du sol et la faible rentabilité des terres de certaines régions constituent les principaux facteurs de cette émigration. Précisons aussi que la surpopulation rurale ne s'engouffre pas toute dans les usines du Québec, mais qu'elle s'oriente plutôt dans différentes directions. Plusieurs s'établissent dans les régions de colonisation telles que le Témiscamingue, le Lac St-Jean et les Cantons de l'Est(19), d'autres gagnent l'Ontario et l'Ouest canadien(20), et enfin,

17. Céline St-Pierre, Le développement de la société québécoise..., p. 102, cité dans Monière, op. cit., p. 231.

18. Hamelin et Roby, op. cit., p. 14; Hamelin et Montminy, op. cit., pp. 23-27, Les statistiques sont puisées dans L'Annuaire statistique de la Province de Québec, 1960-61.

19. Hamelin et Roby, op. cit., p. 19; Gosselin, op. cit., p. 123; Hamelin, op. cit., p. 402. Il cite Jean Hamelin et Yves Roby, Histoire économique du Québec 1851-1896, Montréal, Fides, 1971, p. 73.

20. Hamelin et Roby, op. cit., p. 20; Chatillon, op. cit., p. 64.

on estime que plus de 500,000 québécois s'exilent dans les campagnes et les villes américaines entre 1861 et 1901 (21). De toute évidence, la répartition spatiale de la population n'est plus la même et, à moins que le développement économique ne fasse brusquement volte-face, l'élan d'urbanisation s'engage inévitablement dans un processus irréversible. En plus de provoquer des déplacements, l'industrialisation a graduellement transformé les strates sociales. Le prolétariat ouvrier francophone, apparu avec les manufactures, se développe au même rythme que ces dernières. Et l'élite traditionnelle, composée des clercs, des professionnels et de la bourgeoisie montréalaise, se voit maintenant confinée à la gérance de l'appareil d'Etat puisque la nouvelle bourgeoisie financière et industrielle, majoritairement formée d'Américains et d'Anglo-saxons, contrôle le développement économique du Québec(22). Les modifications de la structure sociale, basées sur les différences d'ethnies et de modes de production, montrent assez clairement la dépendance économique des Québécois.

21. Hamelin et Roby, op. cit., p. 20; Hamelin, op. cit., p. 398; Chatillon, op. cit., p. 36. Elle cite Jean Hamelin et Yves Roby, Histoire économique du Québec 1851-1896, Montréal, Fides, 1971, p. 29; Gosselin donne les chiffres suivants: 1881-1891: 350,000 émigrants dont 20,000 vers le reste du Canada, 150 à 200,000 vers la Nouvelle-Angleterre et 70,000 ailleurs aux Etats-Unis, op. cit., p. 140.

22. Monière, op. cit., p. 231; Hamelin et Roby, op. cit., p. 20; Jean-Charles Falardeau, L'évolution de nos structures sociales, dans La société canadienne-française, p. 125.

Cependant, ni les transformations des structures socio-économiques ni les données démographiques de l'urbanisation ne nous autorisent à affirmer que la mentalité traditionnelle évolue aussi rapidement. Des historiens et des sociologues (23) émettent même l'hypothèse que "hormis les Montréalais qui sont grillés dans le creuset de l'industrialisation, les citadins québécois sont (...) des êtres hybrides issus d'une symbiose ville-campagne, dont la vision du monde s'accorde mal de la vie urbaine"(24). "Entre ruraux et prolétaires des villes, une continuité des attitudes s'est (donc) maintenue" (25). Or, dans la culture traditionnelle, l'Eglise exerce "la fonction régulatrice"(26), c'est-à-dire qu'elle assure la cohésion sociale en définissant et en protégeant les valeurs du milieu. Aussi nous pouvons dire que la vision rurale du monde coïncide avec celle du clergé et qu'elle domine

23. Monière, op. cit., p. 230; Horace Miner, op. cit., p. 87; Maurice Lamontagne and Jean-C. Falardeau, The Life-Cycle of French-Canadian Urban Families, dans Canadian Journal of Economics and Political Science, XIII, 2, May 1947, p. 246, 247; Marcel Rioux, Notes sur le développement socio-culturel du Canada Français, dans La Société canadienne-française, pp. 183-186.

24. Hamelin et Montminy, op. cit., p. 23, 24.

25. Fernand Dumont, Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique, dans Idéologies au Canada Français 1900-1929, p. 3.

26. Robert Redfield, op. cit., p. 72.

toujours les mouvements d'idées(27). Bref, le Québec du début du siècle conserve sa mentalité traditionnelle en dépit de l'évolution structurelle de son économie et de sa stratification sociale.

Sous l'emprise du clergé, le Québec se replie sur lui-même et s'immobilise sous la domination d'une idéologie conservatrice dont les principaux thèmes sont l'anti-étatisme, c'est-à-dire la substitution de l'Eglise à l'Etat, l'idéalisat ion du passé (régime français) et de l'agriculture, le rejet de l'industrialisation, du progrès, des libertés modernes et le messianisme...(28)

Bien que cette idéologie, formulée par les ultramontains, atteigne son apogée entre 1867 et 1896 (29), elle ne continue pas moins de marquer la décennie qui nous intéresse. En effet, malgré l'arrivée au pouvoir du parti libéral en 1896 avec W. Laurier à Ottawa et en 1897 à Québec avec F.G. Marchand, le haut clergé n'a pas renoncé à exercer son

27. Monière, op. cit., p. 226, 230, 260; Hamelin et Montminy, op. cit., p. 25, 26; Hamelin et Roby, op. cit., p. 24; Hamelin, op. cit., p. 411, 412, 424, 425.
28. On retrouve les principales données de l'ultramontanisme dans Philippe Sylvain, Libéralisme et ultramontanisme au Canada Français; affrontement idéologique et doctrinal, 1840-1865, dans W.L. Morton, Le bouclier d'Achille, Toronto, McClelland and Stewart, 1968, pp. 111-138, 220-255 et dans Mgr François Laflèche, Quelques considérations sur les rapports de la société civile sous la religion et la famille, Montréal, Sénecal, 1866, 268 p. Mais nous nous contentons ici, pour les fins de notre propos, de la synthèse thématique proposée par Denis Monière, op. cit., p. 364.
29. Monière, op. cit., p. 189.

hégémonie idéologique(30). D'ailleurs, pour prétendre au pouvoir, y accéder et s'y maintenir jusqu'en 1911 au fédéral et jusqu'en 1936 au provincial(31), le parti libéral a dû gagner l'influence politique du clergé. Pour ce faire, il a expurgé le libéralisme de l'anticléricalisme et du radicalisme des Rouges(32). Plus, il a affirmé la compatibilité du libéralisme et du catholicisme en se réclamant du libéralisme politique anglais et non du libéralisme social d'origine continentale (33). La politique de modération et de compromis de Laurier(34)

30. Ibid., p. 232.

31. Gouvernements libéraux à Ottawa: W. Laurier (1896-1911); à Québec: F.G. Marchand (1897-1900), S.N. Parent (1900-1905), L. Gouin (1905-1920), L.A. Taschereau (1920-1936).
32. On retrouve les principales données du libéralisme radical des Rouges dans Philippe Sylvain, op. cit., dans Jean-Paul Bernard, Les Rouges: libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle, Montréal, P.U.Q., 1971, 394 p.; dans Monière, op. cit., pp. 172-177. Toutefois, nous ne croyons pas nécessaire d'élaborer ici la thèse libérale puisque nous ne trouvons pas de marques suffisamment déterminantes de son influence dans la période qui nous intéresse.
33. Monière, op. cit., p. 232, 233; Jean-Charles Falardeau, Rôle et importance de l'Eglise au Canada français, dans La société canadienne-française, p. 355.
34. Nous faisons allusion ici au discours de Laurier (26 juin 1877) intitulé "Le libéralisme politique où il répondait aux thèses ultramontaines sur la nature république, antireligieuse et radicale du libéralisme", ainsi qu'à plusieurs décisions opportunistes dont, entre autres, l'épineuse question des écoles du Manitoba (le compromis Laurier-Greenway en 1897), l'affaire du tarif préférentiel et la participation du gouvernement à la guerre des Boers. Sur ces quatre points, on peut consulter Mason Wade, Les Canadiens Français de 1760 à nos jours,

jointe à celle de Léon XIII (35) ont eu pour effet d'endiguer le zèle conservateur de la hiérarchie cléricale du Québec et de mettre fin à "la guerre sainte". Les antagonismes entre libéraux et ultramontains ne se sont pas résorbés illicite, mais d'ores et déjà, de part et d'autre, on use de concessions et de persuasion(36). Cette conjoncture politique n'a donc pas amené un renforcement de l'idéologie libérale. Au contraire, elle a contribué à son édulcoration et à l'affirmation d'un nouveau leader à tendance conservatrice, Henri Bourassa(37). "Tout en étant un rouge, (Bourassa) sera profondément religieux et suivra fidèlement les directives de l'Eglise et du pape"(38). Les contradictions du

Montréal, C.L.F., 1966, tome 1, pp. 398-404, 475-478, 518-524; J. Lacoursière, J. Provencher et D. Vaugeois, Canada-Québec, synthèse historique, Montréal, Ed. du Renouveau pédagogique, 1967, pp. 455-459; Monière, op. cit., p. 232, 233; Bernard mentionne aussi l'attitude conciliante de F.G. Marchand dans son discours devant la Chambre concernant le rétablissement du Ministère de l'Instruction publique, en 1897, op. cit., p. 320.

35. L'encyclique Affari Vos de Léon XIII (9 décembre 1897) exhortait les catholiques à la modération et à la charité chrétienne. Wade, op. cit., pp. 478-480.
36. Ibid.
37. Monière, op. cit., pp. 234-245; Jean Drolet, Henri Bourassa: une analyse de sa pensée, dans Idéologies au Canada Français 1900-1929, pp. 223-249; Bernard dira même que le "libéralisme canadien-français n'est plus bien loin du conservatisme!", op. cit., p. 320.
38. Monière, op. cit., p. 235.

"castor rouge" représentent assez bien "les incertitudes d'une société qui s'est tellement acharnée, par ailleurs, à se donner une cohérence apparente"(39).

En somme, même si le parti libéral dirige la destinée du Québec et du Canada, la vision théocratique de l'idéologie ultramontaine domine toujours. De plus, le décalage entre la réalité économique (deuxième phase d'industrialisation soutenue par des intérêts étrangers) d'une part, la mentalité traditionnelle et le discours idéologique d'autre part, ne peut que s'accentuer. Dès lors, nous pouvons comprendre "le projet de société à perspective messianique tracé par Mgr L.A. Paquet" dans son discours de la St-Jean-Baptiste en 1902 (40). Sanctionnant les idées de Bourassa, il fait l'éloge de "la vocation de la race française en Amérique du Nord".

... nous ne sommes pas seulement une race civilisée, nous sommes des pionniers de la civilisation; nous ne sommes pas seulement un peuple religieux, nous sommes des messagers de l'idée religieuse; nous ne sommes pas seulement des fils soumis de l'Eglise, nous sommes, nous devons être du nombre de ses zélateurs, de ses défenseurs et de ses apôtres.

Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à

39. Fernand Dumont, Du début du siècle à la crise de 1929 dans Idéologies au Canada Français 1900-1929, p. 13.

40. Monière, op. cit., p. 227.

allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée(41).

Au plan culturel, cette volonté de continuité et de survie des valeurs traditionnelles se retrouvent dans les "romans de la fidélité". En effet, une grande partie des romans publiés au Québec jusqu'en 1934 se classent parmi les romans à thèse(42) et prolongent le mouvement de littérature apologétique du siècle précédent dont l'orientation a été tracée par l'abbé H.R. Casgrain en 1866. Voici en quels termes d'ailleurs:

(Notre littérature) sera le miroir fidèle de notre petit peuple, dans les diverses phases de son existence, avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement(...)

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser de saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mè-

41. Cité par Wade, op. cit., p. 227.

42. Dans sa synthèse des différentes typologies du roman québécois, Jean-Charles Falardeau conclut: "les années 1933 et 1934 ont marqué un tournant décisif; jusque-là, notre roman a été un roman de fidélité à une thématique et à une stylistique traditionnelles". (L'évolution du héros dans le roman québécois, dans Conférences J.A. de Sève I-10, Montréal, PUM, 1969, p. 242.)

nent à l'immortalité(43).

Quand on sait que l'hégémonie des ultramontains s'étend de 1850 au début du XXe siècle, on ne s'étonne plus de rencontrer leur thématique dans les mouvements et les productions culturelles. Si le projet littéraire de l'abbé Casgrain rejoint le nationalisme religieux, l'agriculturisme et le messianisme de l'idéologie dominante, l'argumentation des critiques ne s'en éloigne pas non plus puisque les critères moraux et didactiques fontoublier l'esthétique.

Le romancier ne mérite considération que s'il se propose d'élever l'âme, d'ennoblir le cœur. Son oeuvre doit être morale, doit fournir des modèles de vertus, doit enseigner un art de vivre(44).

Associés à l'autorité cléricale dans sa lutte contre l'immoralité, les critiques refusent le naturalisme et le réalisme français, mènent la lutte contre les romans obscènes ou impies et dénoncent les journaux qui les publient. Ensemble, ils exercent "une pression sociale extrêmement puissante à laquelle il est impossible de s'opposer sans être mis au ban de la société"(45). C'est ainsi que furent officiel-

43. H.R. Casgrain, Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin, 1896-1897, tome 1, Le mouvement littéraire au Canada, p. 369.

44. Yves Dostaler, Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle, Cahiers du Québec, no 30, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 45.

45. Ibid., p. 140.

lement condamnés la bibliothèque de l'Institut Canadien-Français de Montréal en 1858, le Courrier des Etats-Unis en 1882, l'Echo des deux Montagnes et Canada-Revue en 1892, Les Débats en 1903, La Semaine en 1909 pour avoir publié des extraits de La Scouine, et Les demi-civilisés de Jean-Charles Harvey en 1934. Tellement obsédée par la sauvegarde de la morale, la critique traditionnelle a restreint l'imaginaire du roman aux clichés de l'ultramontanisme.

Ainsi, lorsque Rodolphe Girard publie Marie Calumet, le Québec, même s'il ne constitue pas un système monolithique à cause de ses contradictions internes, est dominé par une idéologie qui propose une vision théocratique du monde. Comme du point de vue sociologique, la signification du roman et la réaction des critiques du temps nous renvoient à cette vision du monde, l'étude de Marie Calumet suscite d'autant plus d'intérêt que, quelques jours après sa parution, le roman est interdit par Mgr Bruchési:

La Semaine religieuse vient de flétrir comme il méritait de l'être un livre paru récemment à Montréal, livre aussi grossier qu'impie. Ce n'est pas la peine de le nommer: il est déjà tombé sous le mépris de quiconque l'a ouvert sans le connaître. Mais que l'on sache que des productions de ce genre n'ont pas besoin d'être condamnées nommément; les lois générales de l'Index en interdisant la lecture(46).

46. Mgr Paul Bruchési, Circulaire de Mgr L'Archevêque, dans La Presse, 15 février 1904. Cette lettre est datée du 8 février 1904 et se trouve, dans Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents, Diocèse de Montréal, tome 13, p. 616.

En le condamnant, l'Archevêque de Montréal a si bien prévenu le public catholique que, même soixante-quinze ans plus tard, Marie Calumet n'a encore fait l'objet d'aucune étude sérieuse. Pis encore, force nous est de constater le silence qui entoure cet écrivain. Longtemps, les historiens de la littérature, les critiques et même les universitaires l'ont boudé. Depuis quelques années, la situation semble s'améliorer quelque peu puisqu'on le retrouve au programme de certains cours et qu'on y fait allusion dans certains manuels. Nous sommes encore loin toutefois de la réparation des outrages infligés à Rodolphe Girard. Pour combler cette grave lacune dans l'histoire de notre littérature et pour répondre aux attentes de plusieurs, nous désirons contribuer à la réhabilitation de Marie Calumet et de son auteur. L'entreprise peut paraître prétentieuse, mais nous nous limiterons dans cette recherche à rétablir et à expliquer les faits entourant la genèse de l'oeuvre, sa condamnation et sa fortune.

En inscrivant notre travail dans une perspective socio-logique, nous voulons mettre en évidence la conjonction du littéraire et du social tant dans le roman de Rodolphe Girard que dans les causes et les conséquences de son scandale. Notre démarche, par la complémentarité de deux approches, soit la synchronie et la diachronie, nous amènera à découvrir la signification de l'oeuvre au moment de sa création et à comprendre les différentes réactions de la critique à travers le temps.

Nous croyons, en effet, que la condamnation du roman par le clergé a déterminé l'ostracisme de la critique et que, dans la mesure où cette dernière se dégagera de l'emprise religieuse, elle ne rejettéra plus Marie Calumet. Dans le Québec de 1904, l'attitude intransigeante de Mgr Bruchési nous laisse penser que Rodolphe Girard s'est servi du roman pour contester l'idéologie dominante. L'analyse du contenu idéologique du roman, de sa genèse et de sa fortune devrait confirmer et nuancer ces hypothèses.

Dans un premier chapitre, nous nous intéresserons davantage au romancier qu'à son oeuvre. A l'aide des quelques documents disponibles, nous voulons découvrir le contestataire non seulement au moment de la création de Marie Calumet mais aussi au moment de sa condamnation. En scrutant les intentions et les réactions de Rodolphe Girard, nous chercherons à préciser les traits particuliers de sa contestation.

Nous passerons ensuite à l'analyse et à l'interprétation sociologiques du roman. Le structuralisme génétique de Lucien Goldmann, complété par la méthode de Narciso Pizarro(47), nous serviront d'instrument de travail. Par l'étude des valeurs véhiculées dans le roman, nous serons en mesure de met-

47. Narciso Pizarro, Contribution à l'analyse structurale du roman, thèse de maître en sociologie présentée à L'Université de Montréal, 1969, 142 p.

tre en évidence la dynamique des idéologies et ainsi d'établir un lien homologique entre la structure du roman et celle du contexte social. Alors, nous pourrons connaître la vision du monde du romancier par rapport à celle des tenants de l'idéologie dominante, et ainsi définir le contenu de la contestation.

Enfin, nous consacrerons le troisième chapitre à la présentation de la fortune de Marie Calumet entre 1904 et 1978. Pour mieux apprécier les différents accueils réservés au texte original et au texte expurgé, nous regrouperons les critiques autour des différentes éditions-1904, 1946, 1969, 1973- et nous privilégierons la description chronologique. De plus, nous tenterons chaque fois de faire ressortir les tendances dominantes et les critères de jugement. Au-delà de l'examen rétrospectif du destin littéraire de Marie Calumet, cette étape nous aidera à déterminer sa place dans notre littérature.

"Rendre à Marie Calumet les honneurs qui lui sont dus et la place qui lui revient"(48), tel est le défi lancé par Jacques Ferron que nous souhaitons relever dans cette recherche.

48. Jacques Ferron, Marie Calumet, dans Le Petit Journal, 22 mars 1970.

CHAPITRE PREMIER

Rodolphe Girard, contestataire

Dans sa lettre circulaire du 8 février 1904, adressée au clergé de son diocèse, l'Archevêque de Montréal réitère ses directives en matière de censure. "Avec la grâce de Dieu" et un zèle remarquable, Mgr Bruchési entend poursuivre sans relâche les mauvais journaux et les mauvais livres. Car, dit-il, ces publications malsaines "constituent l'un des plus perfides ennemis de la foi et de la moralité de notre peuple"(1). Appuyé dans sa démarche par le Délégué Apostolique et des journalistes ultramontains comme J.P. Tardivel, propriétaire du journal La Vérité, l'Archevêque de Montréal mène une véritable guerre sainte. Même sous le couvert du bon pasteur qui protège son "troupeau" contre "les funes-

1. Mgr Paul Bruchési, Circulaire de Mgr l'Archevêque de Montréal au clergé de son diocèse, 8 février 1904, no. 49, II Guerre aux mauvais journaux et aux mauvais livres, dans Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents, tome 13, p. 616; cette circulaire est reproduite dans La Presse, 15 février 1904.

tes poisons de l'âme", l'attitude rigoriste de l'épiscopat et des bien-pensants a dû contribuer à créer un climat intolérable aux quelques défenseurs de la liberté d'expression et du libre examen(2). Cette ingérence des ultramontains dans les affaires culturelles oblige les écrivains et les critiques à sacrifier l'art à la morale. Mais le poids de l'autorité religieuse est tel, au début du siècle, que les littérateurs acceptent de mettre leur plume au service de l'idéologie dominante en véhiculant des thèmes comme l'idéalisat ion du passé héroïque, l'évocation des moeurs canadiennes, l'apologie de la terre, de la foi catholique, de la famille et de la fidélité aux traditions héritées de la mère-patrie. Et dans ce chant de la survivance, les voix discordantes sont étouffées.

Lorsque Mgr Bruchési, en terminant sa lettre, invoque les lois générales de l'Index pour interdire la lecture de Marie Calumet, il reconnaît le contestataire en Rodolphe Girard. Nous croyons, en effet, que ce dernier s'est servi du roman pour remettre en question l'idéologie dominante. Puisque s'opposer à l'ultramontanisme c'est signifier sa dissidence avec l'ordre social, nous pouvons déjà supposer que la parution et la condamnation de Marie Calumet dépassent

2. Yves Dostaler, Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle, Cahiers du Québec no. 30, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 108.

le simple fait littéraire. Et pour bien comprendre les intentions de Rodolphe Girard, il nous faut préciser la nature de sa contestation. Aussi, nous ferons un bref retour sur son passé littéraire et social, nous analyserons la genèse du roman et les textes publicitaires, enfin, nous scruterons les réactions de l'écrivain au moment de la sanction épiscopale et du rejet social dans un Québec très respectueux de l'autorité religieuse. Cette démarche devrait nous permettre de déterminer clairement quelle sorte de contestataire se révèle Rodolphe Girard.

Pour le clergé, tous les moutons noirs se ressemblent:

....(des) malheureux qui hostiles à l'autorité de l'Eglise, cherchent à répandre le poison de l'erreur parmi les fidèles et procurer ainsi la ruine morale des âmes, et miner en même temps les fondements de la société civile, dont la religion est la base la plus solide(3).

Mais Rodolphe Girard est-il vraiment un anticlérical? Avant la parution de Marie Calumet, rien ne nous le laisse pourtant supposer. Pendant ses quatre années d'études chez les Sulpiciens, au Collège de Montréal, il se montre un bon élève(4). Le nombre de prix et d'accessits qu'il reçoit chaque année, dénote une application et un labeur constants.

-
3. Mgr Donat Sbaretti, lettre adressée à Mgr Bruchési et citée par ce dernier dans sa circulaire du 8 février 1904.
 4. De 1894 à 1899. Nous donnons des renseignements biographiques dans l'appendice D.

Nous ne retrouvons aucun indice d'une prédisposition à l'indiscipline ni à l'anticonformisme. Les six articles qu'il publie dans Le Trifluvien, en 1897, traduisent plutôt le conservatisme d'un jeune homme idéaliste et très religieux(5). A titre d'exemple, notons son commentaire sur l'affaire des écoles du Manitoba. Il y affirme sa foi et sa soumission à l'autorité divine.

Nous sommes les fils des croisés contre ceux qui veulent ravir la liberté des écoles de nos frères du Manitoba(6).

... quelle que soit la décision du noble délégué apostolique, nous catholiques, nous serons les premiers à donner l'exemple et éclairés par la lumière de la foi et de la plus profonde vénération envers le Saint-Siège, nous courberons nos têtes d'enfants soumis et affectueux de notre mère commune, et dirons: "Le Pape a parlé, Dieu a parlé, nous n'avons qu'à obéir"(7).

Trois ans plus tard, il publie son premier roman. "Légende historique, patriotique et nationale"(8) dans la tradition du genre, Florence(9) se veut une exaltation du pa-

5. Dévouement, dans Le Trifluvien, 12 mars 1897; La Confession, 26 mars 1897; Nous sommes les fils des croisés, 23 avril 1897; Des Héroïnes, 25 mai 1897; L'honneur, 25 juin 1897; Votre boulevard, 13 août 1897.

6. Cette note manuscrite complète le titre.

7. Rodolphe Girard, Nous sommes les fils des croisés, op. cit.

8. Sous-titre de Florence.

9. Rodolphe Girard, Florence, Montréal, s.e., 1900, 127 p.

triotisme et non une charge contre le colonialisme. Tout en se montrant sympathique aux Patriotes de 1837, ce sont les divisions des Canadiens Français que Rodolphe Girard stigmatise. Cette tiède glorification de la Rébellion semble, selon Maurice Lemire(10), la position généralement adoptée par les romanciers québécois de la fin du XIXe siècle. Bien que le sujet permette de prendre position en faveur de l'idéologie révolutionnaire et de blâmer les autorités, autant civiles que religieuses, il s'en tient aux limites de l'acceptable, c'est-à-dire la leçon d'unité nationale.

Quant à Mosaïque(11), paru en 1902, il y a peu à dire. Sinon qu'il s'agit là d'un recueil de contes et de pièces de théâtre de saveur et de longueur inégales. L'humour, l'amour et les bons sentiments s'y mêlent aisément. En somme, rien qui ne choque, rien qui ne remette en question les valeurs ni les idées du temps.

* * *

Depuis sa jeunesse, dans sa vie privée comme dans ses écrits, Rodolphe Girard n'a pas commis d'écart qui laissent

10. Maurice Lemire, Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Québec, P.U.L., 1970. (Coll. "Vie des Lettres canadiennes" no. 8), p. 219, 220.

11. Rodolphe Girard, Mosaïque, Montréal, Déom, 1902, 216 p.

présager le scandale de Marie Calumet. Si les éléments biographiques et les textes d'avant 1904 ne traduisent pas d'hostilité envers le clergé ou le catholicisme, la genèse de l'oeuvre devrait nous dévoiler les racines et la raison d'être du roman. Comme nous n'avons pu retrouver de documents personnels tels que journal, cahier de notes ou correspondance(12) concernant l'élaboration du roman, nous devrons malheureusement nous contenter de la publicité qui a précédé sa publication.

Dans une entrevue(13) réalisée le 2 janvier 1904 ainsi que dans deux entrefilets de l'année précédente(14), nous

12. Nous n'avons retrouvé que les deux manuscrits du roman, 56 lettres de sa correspondance avec A. Laberge et un album de coupures de journaux. La copie manuscrite de Marie Calumet ne contient que les quinze premiers chapitres; elle est conservée dans le Fonds Rodolphe Girard des Archives publiques du Canada à Ottawa. Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa possède la copie clavigraphiée avec corrections manuscrites de l'auteur, (fonds Rodolphe Girard). Quarante-neuf lettres de la correspondance avec Laberge entre 1904 et 1946, se trouvent dans le Fonds Albert Laberge de l'Université Laval; les sept autres lettres (1933-1955), dans le Fonds Albert Laberge au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Quant à l'album, il appartient à la famille Girard.
13. Le premier livre de 1904 au Canada, dans La Presse, 2 janvier 1904; nous le reproduisons dans l'Appendice A.
14. Grignotades, dans La Presse, 30 mai 1903; sans titre, dans La Presse, (date probable) octobre 1903.

apprenons que non seulement Girard a puisé le sujet de Marie Calumet dans la chanson populaire du même nom mais aussi qu'il s'est documenté sur cette brave femme au "sens dessus dessous, sens devant derrière". Ses recherches lui ont permis, semble-t-il, de reconstituer une version composite de quinze couplets(15) et l'ont amené à écrire "une étude de moeurs canadiennes"(16). Les groupes sociaux observés et le point de vue adopté dans la description font l'originalité de son roman. Il s'est, en effet, intéressé aux gens du presbytère et à ceux qui perpétuent la tradition orale; milieux qu'il considère "délaisssés, sinon dédaignés par (les) littérateurs au Canada". Le portrait qu'il en trace se veut une reconstitution éthologique et philologique d'une époque qu'il ne croit pas "finie, tant au regard des moeurs que de la langue"(17). Si Girard désire faire oeuvre utile, c'est au nom de la "vérité historique". Il n'hésite pas à travailler à la conservation, à la survivance de notre passé dans la mesure où le réalisme prime sur le "conventionalisme (sic) littéraire". Et les critères traditionnels du Beau et de la Moralité ne lui font pas renoncer à l'authenticité du document.

15. Luc Lacoursière, préface de Marie Calumet, Montréal, Fides, 1973, p. 10; nous n'avons malheureusement pas retrouvé ce texte de la chanson.

16. Grignotades, dans La Presse, 30 mai 1903.

17. Le premier livre de 1904 au Canada; les autres emprunts de ce paragraphe sont tirés du même article.

C'est d'ailleurs pourquoi il n'a pas dépouillé de leur "trivialité apparente" certaines expressions qu'utilisent ses personnages. C'est aussi pourquoi il croit fournir aux philologues de l'avenir un corpus valable "du français parlé par le peuple, naguère, au Canada". Même s'il associe sa démarche à une entreprise de valorisation du patrimoine linguistique(18), Rodolphe Girard ne se cache pas d'être un adepte de l'école réaliste et s'oppose ainsi à la littérature didactique et morale. Sans faux-fuyant, il s'inscrit donc à l'encontre du mouvement apologétique favorisé par le clergé. La dissidence de Girard ne se situe pas, par conséquent, par rapport à la doctrine de l'Eglise catholique mais par rapport à la tradition littéraire, fortement influencée par les ultramontains.

Ce non-conformisme a entraîné, comme nous le savons, une condamnation exemplaire du roman, mais Rodolphe Girard avait-il prévu ce scandale? Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude. Néanmoins dans l'entrevue du 2 janvier 1904, il anticipe déjà des critiques au sujet de la "trivialité" de la

18. Girard fait allusion à Gaston Boissier et son projet de création d'une chaire de patois à l'Université de Paris, mais le Québec connaît aussi ses défenseurs du français parlé: en 1880, la publication du Glossaire d'Oscar Dunn et en 1902, la fondation de la Société du parler français au Canada qui publie son premier bulletin dès septembre. Nous avons puisé ces noms dans Guy Bouthillier et Jean Meynaud, Le choc des langues au Québec 1760-1970, Montréal, P.U.Q., 1972, p. 37.

langue parlée par ses personnages. Quant au portrait social, il laisse le public juger, tout en souhaitant lui fournir "les éléments d'une lecture amusante".

La publicité de Marie Calumet, bien que très limitée, laisse entrevoir les réactions. Dans les deux entrefilets de 1903 (19), on insiste sur l'originalité de cette étude de moeurs. On attend donc un accueil particulier. Le second ajoute même que l'humour de Girard "plaira à ceux qui ne dédaignent pas la saveur du terroir" et que le livre "fera fureur au Canada comme à l'étranger". Tout en excitant la curiosité du lecteur, l'article permet de supposer que le roman ne fera pas rire tout le monde. D'ailleurs, quand le journaliste rapporte les paroles d'un prélat qui déclare à ce sujet: "Nous sommes les premiers à en rire" ne nous indique-t-il pas de façon ironique l'attitude du clergé? Surtout qu'après avoir présenté le roman comme humoristique, on le qualifie de "horripilant" (sic). Simple coquille ou présage? Rodolphe Girard n'avait peut-être pas envisagé toutes les répercussions de son geste de rupture, mais il savait de quel côté viendraient les oppositions. Car dans le Québec de 1904, les libertés de pensée et d'expression n'existent que dans la mesure où elles correspondent aux vues idéologiques

19. Grignotades, dans La Presse, 30 mai 1903; sans titre, dans La Presse, probablement octobre 1903.

du haut clergé et des bien-pensants qui exercent une autorité quasi absolue. Aucune dissidence n'est tolérée.

Dans un milieu où règne la soumission, la condamnation de Marie Calumet ne pouvait qu'engendrer la suspicion et le mépris de l'écrivain. A la sanction religieuse s'ajoute donc le rejet social. Aussi, non seulement Rodolphe Girard voit-il les foudres de l'épiscopat s'abattre sur son roman mais perd-il son emploi de reporter à La Presse. Et cela, sans que personne ne réagisse. La peur paralyse tout le monde. Même Godefroi Langlois, alors rédacteur en chef du Canada et "reconnu dans toute la province pour sa largeur d'idées"(20), est dans l'obligation de refuser d'aider Girard, qui cherche du travail. Car, dit-il, "si je vous engageais, le Canada se verrait forcé de suspendre sa publication d'ici un mois"(21). L'intransigeance des autorités et l'impuissance des intellectuels obligent Girard à s'exiler à Ottawa pour gagner sa vie et subvenir aux besoins de sa famille. Mais le poids de la proscription le suivra partout.

Après ce scandale, on le tient pour suspect et la moindre incartade de sa part prendrait des proportions et des allures hérétiques. Certains ultramontains plus animés par

20. Albert Laberge, Marie Calumet, dans Propos sur nos écrivains, Montréal, s.e., 1954, p. 93.

21. Ibid.

le "zèle évangélique" que par la plus élémentaire honnêteté trouvent, en 1908, l'occasion de châtier à nouveau le misérable. En effet, en annonçant la formation du comité officiel du cercle de l'Alliance Française à Ottawa(22), le journal La Vérité juge nécessaire de prévenir le public en ces termes :

Monsieur Rodolphe Girard est un employé civil grassement prébendé par le Gouvernement Laurier à Ottawa. Ce monsieur est l'auteur de Marie Calumet, ainsi que de quelques autres bouquins de plus courte, et moins forte, haleine. Il n'en a pas moins fait un stage comme président de l'Institut Canadien, à la capitale fédérale. M. Girard vient de se remettre en évidence en dotant Ottawa d'une nouvelle succursale de l'Alliance Française. On ne sait encore tout-à-fait ce qu'il faut penser de cette institution, qui passe, sans beaucoup s'en défendre, pour participer notamment à l'esprit de la ligue de l'Enseignement, filiale de la franc-maçonnerie. Le seul fait que le "calumettiste" Girard en devient le parrain nous la rend encore plus suspecte.

Nous avons déjà établi, documents en main, que l'Alliance Française est une organisation certainement dangereuse et d'un caractère neutre; elle compte dans ses rangs des catholiques, des protestants, des franc-maçons et jusqu'à des musulmans. Elle semble avoir une grande vogue

22. Promoteur de l'Alliance Française, Rodolphe Girard réunit un comité provisoire le 16 décembre 1904, mais il ne pourra annoncer la fondation officielle de la section outaouaise que le 10 novembre 1908. Sous le haut patronage de leurs excellences Lord et Lady Grey, le bureau du comité est composé comme suit: A-D. De Celles, président; Sir John Hanbury-Williams et M-C. La Rochelle, vice-présidents; Hormidas Beaulieu, trésorier et Rodolphe Girard secrétaire. Il occupera ce poste de 1908 à 1911.

à Montréal(23).

Si les ultramontains dans leur acharnement vilipendent l'insoumis jusque dans son exil, la respectabilité des bien-pensants a bonne mémoire. En 1945, Mgr Maurault apprend à Rodolphe Girard que la Société Royale du Canada ne retient pas sa candidature parce qu'il a écrit Marie Calumet(24). Et l'année suivante, les libraires n'osent pas placer la nouvelle édition du volume dans leur vitrine. Laberge raconte qu'ils "le gardaient sur leurs rayons pour les acheteurs qui le demandaient mais ils avaient peur de l'afficher aux yeux du public"(25). Quarante-deux ans après la condamnation officielle, on a toujours peur. Cette persistance de l'ostracisme montre bien l'emprise du clergé sur la société québécoise et le prix qu'il en coûte à vouloir sortir des rangs.

* * *

Alors qu'il n'a pas manifesté d'agressivité contre le clergé dans sa rupture avec le "conventionnalisme littéraire", comment Rodolphe Girard a-t-il réagi à la violence de

23. L'Alliance Française, dans La Vérité, 21 novembre 1908. Le premier paragraphe de l'article a été emprunté au Pionnier, 12 novembre 1908.

24. Rodolphe Girard, Lettre à A. Laberge, 10 mai 1945, fonds Albert Laberge, Université d'Ottawa.

25. Albert Laberge, Marie Calumet, op. cit., p. 95.

la condamnation et aux persécussions subséquentes?

Il semble que, comme la genèse du roman, le scandale de Marie Calumet ait aussi gardé ses secrets. Contrairement à Laberge et à Harvey, jamais Girard ne prendra la plume pour commenter ou simplement relater cette pénible époque de sa vie. Il nous faut donc nous contenter de témoignages indirects et tardifs. En fait, nous n'avons retracé que deux seuls textes(26): le premier est écrit en 1954 par son ami et ancien collègue Albert Laberge, et Jean Blouin signe le second dans Perspectives, en mars 1970. Informés de sources différentes, ils ne livrent pas la même version des événements. Alors que Blouin s'intéresse beaucoup à l'attitude de la presse laïque et religieuse, Laberge se souvient de la réaction de Girard. La principale divergence - que nous ne pouvons malheureusement pas trancher - concerne la demande de rémission auprès de Mgr Bruchési. Ecouteons-les nous raconter cette démarche:

Désespéré en pensant à sa femme et à son enfant, Rodolphe Girard, mettant toute fierté de côté, se résolut à aller voir l'archevêque Bruchési afin de se faire réinstaller dans son emploi à La Presse. C'était une démarche pénible, humiliante, mais le père de famille devait avaler son orgueil pour donner aux siens le pain quotidien. L'archevêque fut catégorique. Il exigea du romancier

26. Albert Laberge, Marie Calumet, op. cit., pp. 93-95; Jean Blouin, Notre premier roman humoristique ne fit pas rire du tout! dans Perspectives, 28 mars 1970, p. 23.

une lettre désavouant le livre qui venait de paraître, lettre qui serait publiée dans les journaux. A cette condition, l'archevêque lui ferait ravoir sa place. Girard était comme le vaincu qui doit accepter la loi du plus fort. Lui et son ami, le Dr Adelstan de Martigny, passèrent une partie de nuit à rédiger une lettre qui, tout en donnant satisfaction à l'archevêque, sauvegarderait l'honneur et la dignité de l'écrivain. Il l'envoya au palais archiépiscopal. Il attendit ensuite quelques jours, puis alla voir le père Berthiaume, propriétaire de La Presse. Celui-ci déclara n'avoir reçu aucune communication de l'archevêque Bruchési et, par la suite, ne pouvait rien faire. Irrité, Girard téléphona à l'archevêché. Sa Grandeur n'était pas là. En son absence, Girard parla à son assistant et déclara qu'il avait été malhonnêtement traité puisqu'après avoir écrit sa lettre de désaveu et avoir rempli sa part de l'entente, l'archevêque n'avait rien fait pour lui faire rendre son emploi. "Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je défends à l'archevêque de publier ma lettre". A la vérité, elle ne parut pas dans les journaux, mais Girard n'eut pas la place qu'il avait perdue(27).

Pour sa part, Blouin écrit:

Devant une semblable levée de boucliers, la famille Girard s'inquiète et, craignant une intervention directe du clergé, sous la forme d'une mise à l'Index, délègue la mère de l'auteur auprès de Mgr Bruchési. Il la reçoit et lui promet qu'aucun geste ne sera posé si le livre est retiré du marché. Elle s'y engage formellement.

On s'apprétrait donc à enterrer, qui son roman, qui son arc et ses flèches, lorsque paraît dans La Presse du 15 février la "Circulaire de Mgr L'Archevêque" au clergé de son diocèse à l'occasion du carême(28).

27. Albert Laberge, op. cit.

28. Jean Blouin, op. cit.; cette version est confirmée par la soeur de Rodolphe Girard, Madame Antonia Leblanc et par sa fille Madame Marcelle Girard-Matte.

L'écart entre les deux présentations tient d'une part à la relation des faits dont seul Girard connaît l'authenticité, et d'autre part à la perspective des narrateurs. A cause de son expérience personnelle et de son amitié pour le romancier, Laberge parle de cette affaire avec plus d'émotivité. Son texte souligne davantage le rapport de force entre les deux hommes et l'odieux de la sanction tandis que celui de Blouin dissimule la réaction de Girard derrière celle de la famille. Malgré ce contraste, les deux versions se rejoignent sur le point suivant: une entente avait été convenue entre les parties et l'archevêque de Montréal n'a pas respecté son engagement. Alors qu'il pouvait se montrer magnanime, Mgr Bruchési demeure inflexible. L'indépendance d'esprit, même dans le domaine culturel, doit être mâtée de façon exemplaire. Quant à Girard, devant l'intransigeance de l'autorité religieuse, il a préféré se taire.

Se serait-il resigné ou aurait-il démissionné? Comme nous n'avons pas découvert de journal et que nous n'avons trouvé qu'une partie de sa correspondance, c'est-à-dire 58 lettres presque exclusivement adressées à Albert Laberge et réparties irrégulièrement entre avril 1905 et décembre 1955, il nous est difficile d'être catégorique. Au début, il paraît accepter son sort avec la sérénité d'un sage. En 1905, dans une lettre d'encouragement à son ami de toujours, il dira:

En littérature comme en toutes choses, il faut être brave. Ce n'est pas toujours l'armure la moins bien trempée qui est défoncée. Oh! moi j'ai reçu bien des coups dont je méritais la plus grande partie. Je suis prêt à en recevoir d'autres. C'est la vie(29).

Mais les bouderies le rendent bientôt amer. Ses premiers reproches à l'endroit du public canadien remontent à la parution de Rédemption. Il n'est pas satisfait de l'accueil réservé à son roman. "Celui qui s'expose aux coups doit nécessairement s'attendre à en recevoir, dit-il. C'est malheureusement trop vrai: je reçois fort peu d'encouragement tant des journaux que du public. (...) Quant au gros public canayen, à l'épais, au très épais public canayen, j'en suis rendu au mot de Cambronne. Merde!"(30).

L'accusation de franc-maçonnerie lancée par le journal La Vérité en 1908, l'exaspère à un point tel qu'il décide de rompre le silence(31). Aussi le 28 décembre intente-t-il une action de \$5,000. en dommages contre le journal ultramontain de Québec. Au moment où la presse catholique pratique éhontément et régulièrement la persécution des insoumis, le geste

29. Rodolphe Girard, Lettre à A. Laberge, 15 décembre 1905, fonds Albert Laberge, Université Laval.

30. Lettre à A. Laberge, 1er octobre 1906, fonds Albert Laberge, Université Laval.

31. L'Alliance Française, dans La Vérité, 21 novembre 1908. Le premier paragraphe de l'article a été emprunté au Pionnier du 12 novembre 1908.

de Girard ressemble à une révolte. Avec son roman, il rompt le cercle de l'idéalisation systématique en littérature, maintenant il menace la campagne d'assainissement des bien-pensants.

Les journaux s'emparent aussitôt de l'affaire et la polémique s'engage. La première réaction de Tardivel en est une d'amusement. Rapportant les paroles du propriétaire du journal incriminé, l'Action Sociale qualifie l'annonce de la poursuite de "nouvelle à sensation", "d'esbroufe".

Si M. Girard a voulu effrayer le directeur de La Vérité, il en sera pour ses frais, car celui-ci est le premier à rire de la nouvelle d'une poursuite, lancée dit-il, dans le but de poser devant le public(32).

Tout en considérant la menace de Girard "comme une fantaisie d'écrivain en quête de publicité", La Vérité fait savoir qu'elle entend bien "défendre contre toute convoitise (sa) caisse, ou mieux (son) pain quotidien unguibus et rostro"(33). Malgré la controverse et certaines railleries, la feuille ultramontaine conserve son arrogance jusqu'au jugement. Elle se permet même de donner un conseil à Girard: "qu'il se souvienne donc des déboires de feu M. Louis Fréchette, un écrivain autrement plus haut juché et qui, pour

32. Cette poursuite et Esbroufe, dans l'Action Sociale, 30 et 31 décembre 1908.

33. Fantaisie, dans La Vérité, 2 janvier 1909.

avoir déclaré la guerre à certain journaliste, se fit descendre bien piteusement de son piédestal" et surtout qu'il ne songe pas "à une édition de luxe de Marie Calumet"(34).

Quelques jours après la publication de la lettre d'un membre de l'Alliance Française(35), dans laquelle son auteur dénonçait l'attitude "ultra catholique" et la mauvaise foi du directeur du journal La Vérité, ce dernier renchérit son argumentation par de nombreuses citations épiscopales sur l'Alliance Française, les sociétés secrètes et l'incitation aux catholiques à s'associer avec des catholiques. Le journal réaffirme qu'il n'a jamais "combattu l'Alliance Française comme une institution défendue expressément par Rome, mais simplement comme une société neutre, très suspecte que les catholiques pour obéir aux conseils du Pape doivent fuir s'ils ne veulent pas faire l'affaire des ennemis de l'Eglise". Et il conclut que s'il y a des catholiques qui se moquent des conseils du Saint-Siège en s'enrôlant dans des sociétés secrètes comme l'Alliance Française et qui favorisent les loges maçonniques, "c'est là l'œuvre du libéralisme"(36).

34. Ibid.

35. La lettre d'Adrien Plouffe est parue entre autres dans l'Avenir du Nord le 8 mai 1909 sous le titre de Sur M. Tardivel, et dans Le Nationaliste du 3 janvier 1909, M. Paul Tardivel et l'Alliance française.

36. dans La Vérité, 9 janvier 1909.

Mais les propriétaires du journal La Vérité(37) perdent leur belle assurance quand, le 27 octobre 1911, le juge W.A. Weir rend son jugement, dont voici les grandes lignes(38):

Considérant la situation avantageuse du demandeur comme employé public et écrivain;

Considérant que les journalistes peuvent faire des critiques littéraires mais qu'ils ne peuvent se permettre d'attaquer le caractère personnel de l'auteur;

Considérant que les commentaires sur l'auteur sont malicieux;

Considérant que les insinuations de franc-maçonnerie faites dans un milieu catholique sont de nature à nuire à la réputation du citoyen et de l'écrivain, et risquent d'amener la disgrâce auprès du public, donc de le ruiner financièrement;

Considérant que les faits allégués n'ont pas été prouvés, et qu'ils n'ont pas été écrits au cours d'une polémique;

Le juge déclare que les allégations des défendeurs sont injustifiées et diffamatoires, et que les propriétaires du journal La Vérité sont responsables des dommages subis par le demandeur. Aussi les condamne-t-il à payer \$1,000.

37. Henriette Brunelle, veuve de Paul Jules Tardivel, son fils Jules Paul Tardivel, Alice Tardivel et son époux Omer Héroux.

38. Traduit du texte du jugement; certains extraits ont aussi paru dans les journaux suivants: Le Canada, La Patrie, La Presse, Action Sociale, Québec Chronicle, Montreal Star, Montreal Gazette, Ottawa Evening Journal.

de dommages et intérêts à M. Rodolphe Girard, plus les frais encourus avec contrainte par corps à défaut de paiement.

Cette sentence prononcée contre le journal catholique relance la polémique. D'une part, on se réjouit que la "feuille calotine" paye enfin pour ses calomnies(39), et d'autre part on continue d'affirmer son innocence(40). Les sympathisants de La Vérité épuiseront tous les arguments, depuis la mise en doute de la compétence du juge Weir(41) jusqu'aux insinuations sur les intérêts financiers de Girard(42), en n'oubliant pas la corde sensible de la liberté de presse et de l'oeuvre civilisatrice et chrétienne" du journal injustement condamné(43). On interjette appel sans plus de succès: Girard et l'Alliance Française sont disculpés de toute accu-

39. Mille piastres de dommages, dans Le Pays, 4 novembre 1911; Un pieux mensonge, dans Le Pays, 11 novembre 1911.
40. Cette accusation de franc-maçonnerie et En appel, dans La Vérité, 4 novembre 1911; Cet article de mille piastres, dans La Vérité, (s.d.).
41. Girard vs La Vérité, dans La Croix, 4 novembre 1911. On insinue que le juge Weir exerce une vengeance personnelle contre La Vérité et qu'il ne maîtrise pas suffisamment la langue française pour siéger dans un procès pour libelle.
42. Un exemple à donner, dans l'Eclaireur de Beauceville, 9 novembre 1911. On soupçonne Girard de tenir plus à l'argent qu'à son honneur puisqu'il a choisi d'intenter un procès plutôt que de se contenter d'une "éclatante et complète rétractation de La Vérité".
43. Précieux témoignages, dans La Vérité, (s.d.).

sation de franc-maçonnerie. Le juge Weir donne donc raison à l'auteur de Marie Calumet dans sa lutte contre les excès des ultramontains. Car, une fois de plus, Rodolphe Girard ne rejette pas la doctrine catholique mais les ingérences de ses trop fervents défenseurs(44).

Après ce deuxième scandale, qui confirme sa réputation de contestataire, Rodolphe Girard attend patiemment que les bien-pensants relâchent leur surveillance à son égard. Il espère que les mentalités changeront avec les années. Toutefois, nous savons qu'il n'a pas renoncé à dire la vérité même s'il y a "tant de crétins" qui la refusent(45). En 19-43, dans une lettre à Laberge, il affirme encore son admiration pour l'audace et l'indépendance d'esprit:

Si tu peux exprimer des sentiments d'une profonde pitié avec tant de douceur, par contre, tu flagelles le ridicule et l'hypocrisie avec une violence qui m'enchante. Ta sincérité si inattaquable dans tes œuvres. (...)

44. Si les ultramontains ne se sont pas attaqués à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, c'est que, traditionnellement et ce depuis sa fondation, cette association franco-ontarienne s'est bien défendue de pactiser avec "le libéralisme doctrinaire et un anticléricalisme meurtrier" comme son frère ainé de Montréal. Cette position idéologique de l'Institut dont Rodolphe Girard sera président en 1907, 1908 et 1912-1914, nous est clairement donnée par Séraphin Marion. L'Institut Canadien-Français d'autrefois, dans La Revue de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, septembre 1962, p. 8.

45. Lettre à A. Laberge, 29 août 1938, fonds Albert Laberge, Université d'Ottawa.

A ton âge, continuer de produire avec tant de chaleur, de brio, de virilité intellectuelle, c'est magnifique(46).

Nous pouvons peut-être lui reprocher sa prudence, mais son exclusion de La Société Royale du Canada, en 1945, nous démontre qu'il avait raison. Et ce nouveau rejet social fait éclater son indignation:

A ce sujet laisse-moi te dire un mot de nos Canadiens hypocrites, de nos crétins, jobards, tartufes, vipères. (...) Ah! les misérables! Si ceux-là même qui sont censés des intellectuels agissent avec tant d'avanchissement (sic), que penser de la masse? Les Canadiens Français demeureront une race d'abrutis. Ne crois pas un seul instant que je suis chagrin de cette rebuffade: il y a tellement de ratés et de chiens couchant dans cette académie que c'est un honneur et un plaisir de ne pas les couduoyer. Ce qui me dégoûte, c'est le procédé, l'esprit maudit de cette engeance(47).

En dépit de cette profonde amertume, il réédite Marie Calumet l'année suivante(48). Cette version, parce que affaiblie par l'expurgation, ne porte peut-être pas aussi audacieusement la contestation du cléricalisme. Néanmoins, nous estimons qu'elle témoigne d'une volonté de résistance.

46. Lettre à A. Laberge, 20 juillet 1943, fonds Albert Laberge, Université Laval. Il commente Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui.

47. Lettre à A. Laberge, 10 mai 1945, fonds Albert Laberge, Université d'Ottawa.

48. Rodolphe Girard, Marie Calumet, Montréal, Serge Brouseau, 1946, 283 p.

* * *

La publication de Marie Calumet est à ce point indissociable de sa condamnation religieuse et du rejet social de l'homme que nous ne pouvons plus en parler uniquement comme d'un fait littéraire. Aussi pour déterminer la nature de la contestation de Rodolphe Girard, devons-nous considérer son attitude comme un événement à la fois social et littéraire.

Déjà, dans l'élaboration de son roman, les intentions de l'écrivain associent ces deux préoccupations. Rodolphe Girard veut, en effet, présenter sous forme de roman populaire une étude éthologique et philologique du milieu rural. Le caractère scientifique de son travail l'amène à se définir comme un adepte de l'école réaliste. Sur le plan littéraire, le souci de vérité et de réalisme l'oppose donc au mouvement apologétique. Et sur le plan social, ce parti pris indique son refus des critères moraux dans la littérature, donc son refus de l'ingérence religieuse.

Par la suite, l'ampleur des répercussions sociales de l'interdiction du roman par Mgr Bruchési indique assez clairement le bien-fondé de la contestation de Girard. Le clergé exerce une telle influence que l'écrivain se voit dans l'obligation de quitter le Québec et de subir l'ostracisme du milieu intellectuel et catholique, longtemps après la condamnation. En 1945, on lui reproche encore d'avoir commis ce roman.

Les réactions de Girard au scandale de Marie Calumet nous renvoient aussi au contexte idéologique. Son silence après la sanction épiscopale traduit l'impuissance de l'insoumis devant l'autorité incontestée. Et quand il proteste, ouvertement par le procès ou plus discrètement dans sa correspondance, le dissident s'attaque aux excès des ultramontains.

En somme, la remise en question de l'idéologie dominante, manifestée par l'anticonformisme littéraire et social de Girard, n'est pas globale. Elle concerne son influence abusive dans le domaine culturel. Sans vouloir ranger l'auteur de Marie Calumet parmi les farouches anticléricaux, nous croyons que la nature même de ses gestes d'opposition en fait un contestataire de l'autoritarisme et du cléricalisme de l'idéologie ultramontaine. L'analyse du contenu idéologique de Marie Calumet devrait, par conséquent, rendre compte de cette contestation de l'hégémonie religieuse.

CHAPITRE II

Marie Calumet, roman contestataire

Depuis une vingtaine d'années, plusieurs essayistes québécois ont traité du problème de l'hégémonie religieuse. Les uns constatent que "notre évolution historique locale, crispée dans sa volonté de survivance et par son jansénisme théocentrique, nous a peu à peu vidés du goût de la vie"(1). Certains expliquent que "le contrôle administratif de beaucoup de secteurs de la vie sociale par l'Eglise (a) entraîné inévitablement un certain contrôle économique, impliquant indirectement une force de pression politique dont il est difficile d'évaluer la puissance"(2). Et d'autres accusent le cléricalisme :

-
1. Jeanne Lapointe, Pour une morale de l'intelligence, dans Le Devoir, 15 novembre 1955, cité dans Claude Racine, L'anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965, Cahiers du Québec, no. 6, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, (Collection "littérature"), p. 13.
 2. Louis O'Neil, Le Canada Français aujourd'hui et demain, cité dans Racine, op. cit., p. 14.

Je ne pardonnerai jamais au clergé québécois le mal qu'il nous a fait, en tant que peuple, en nous endormant de sornettes, en nous maintenant pendant si longtemps dans cet état de sous-développement intellectuel et spirituel où tant des nôtres se sont enlisés, se complaisent encore(3).

Dans la prose d'idées le thème de la contestation religieuse s'exprime par les mots du discours, mais dans le roman quelle forme prend-il? Et plus particulièrement en 1904, au moment où les productions littéraires servent d'instrument dans la lutte pour la survivance des valeurs traditionnelles, comment Rodolphe Girard a-t-il présenté son désaccord avec l'idéologie dominante? Dans le contenu de sa contestation, les transformations économiques et sociales (industrialisation et urbanisation) lui ont-elles fourni des arguments? Propose-t-il en contrepartie, de nouvelles valeurs?

A. Méthodologie

Nous savons qu'avec Marie Calumet Rodolphe Girard a voulu s'opposer au mouvement d'idéalisation en présentant une étude de moeurs réaliste. Néanmoins ce seul changement de perspective ne peut répondre à toutes nos questions. D'ailleurs, puisque nous ne considérons pas la littérature

3. Jean Simard, Nouveau Répertoire, cité dans Racine, op. cit.

comme une transposition exacte de la réalité sociale, il va de soi que notre étude déborde les cadres de la sociologie traditionnelle. Aussi, pour rendre compte du contenu idéologique de Marie Calumet, nous devons nous tourner vers la critique sociologique du type structuraliste génétique élaborée par Lucien Goldmann. Son grand principe d'homologie des structures mentales "qui organisent à la fois la conscience empirique d'un certain groupe social et l'univers imaginaire créé par l'écrivain"(4), permet de décrire la structure significative de l'œuvre et de la situer dans une structure englobante, c'est-à-dire une idéologie existant dans la société. Narciso Pizarro, dans sa thèse de maîtrise intitulée Contribution à l'analyse structurale du roman, nous fournit des instruments d'analyse opérationnels et "compatibles avec les principes théoriques et méthodologiques de cette sociologie de la littérature"(5).

Notre propos ne se voulant ni une explication, ni une justification mais plutôt une utilisation de cette méthode, nous nous contentons d'en présenter ici les éléments néces-

4. Lucien Goldmann, La sociologie de la littérature: situation actuelle et problèmes de méthode, dans Revue Internationale des Sciences sociales, vol. 19, no 4, 1967, p. 533.

5. Narciso Pizarro, Contribution à l'analyse structurale du roman, Montréal, thèse de maîtrise en sociologie présentée à l'Université de Montréal, 1969, p. 138.

saires à une lecture intelligible de notre analyse. En introduisant la notion de valeur et de structure de valeurs dans les prémisses du structuralisme génétique, Pizarro obtient les définitions suivantes:

Le roman est un système de signes dont les signifiés sont des valeurs que le groupe social défend mais dont les signifiants ne sont pas comme dans les expressions idéologiques, les mots du discours mais les événements du récit(6).

La structure du roman correspond à la structure des ensembles ordonnés de valeurs dont l'ordre résulte de celui des sous-ensembles définis à partir des différentes suites d'événements dans le roman(7).

La génèse de ces ensembles ordonnés de valeurs est le fruit du déséquilibre des échanges entre les différents groupes qui composent une société, déséquilibre qui entraîne la constitution de représentations collectives socio-centriques, les idéologies, qui sont l'expression conceptuelle des valeurs d'un groupe, la défense des positions du groupe dans les échanges et leur justification(8).

L'homologie entre la structure interne du roman et les visions du monde (idéologies) s'établit par le chaînon des valeurs. Ainsi les sous-ensembles de valeurs représentent les valeurs des groupes sociaux et l'ordre final de l'ensemble ou structure interne représente les échanges entre les groupes dans une perspective de défense et de justification des valeurs du grou-

6. Ibid., p. 132.

7. Ibid., p. 131.

8. Ibid.

pe auquel appartient le romancier(9).

L'étude du roman, selon la méthode de Pizarro, comporte 3 étapes:

1. Cueillette des données:

établissement des listes d'événements, de personnages, de caractéristiques, de caractérisation et description du monde(10).

2. Organisation des données:

2.1 formation des E_i par l'attribution à chaque personnage de l'ensemble des événements dans lesquels il est impliqué.

2.2 établissement d'une liste des jontions.

2.3 formation des V_i^* par l'attribution de valeurs à chaque personnage par rapport aux événements décrits en terme de réalisation ou de non-réalisation de valeur.

2.4 détermination d'une relation d'ordre parmi les valeurs de chaque personnage à partir des caractérisations et /ou de l'ordre des événements.

3. Analyse de la structure interne:

3.1 définition de l'homologie à partir de la structure d'ordre de l'ensemble de toutes les valeurs présentes dans le roman (V).

3.2 description de l'homologie.

9. Ibid., p. 132.

10. Nous définissons les termes utilisés par Pizarro dans l'appendice B.

Tout en respectant la démarche que nous propose Pizarro, nous diviserons notre chapitre en deux grandes parties. Dans un premier temps, nous procéderons à l'étude détaillée des V^{*}i, ensembles ordonnés de valeurs propres à chaque personnage. Ensuite, nous analyserons la structure interne du roman et nous en dégagerons une interprétation.

* * *

Avant de commencer, nous tenons à apporter des précisions sur le protocole qui a guidé notre cueillette des données.

Pour notre analyse, nous avons retenu six personnages: Marie Calumet (P1), le curé Flavel (P2), Narcisse (P3), Zéphirin (P4), le curé Lefranc (P5) et Suzon (P6). Le critère de sélection est double: d'abord nous avons choisi les personnages autour desquels gravite l'intrigue (les trois premiers), ensuite nous avons conservé ceux qui, bien qu'ils n'aient pas de devenir, jouent un rôle très pertinent dans notre étude des visions du monde, l'antithèse. Enfin, nous avons dressé un tableau de leur position en termes de valeurs réalisées et/ou de valeurs non-réalisées au cours des trente-et-un événements que nous avons découpés dans le récit. E: { 31e } ³¹₁ (11). Comme il serait trop long de détail-

11. Dans Marie Calumet, le récit (E), c'est-à-dire l'ensemble ordonné de tous les événements, compte 31 événements (31e) numérotés de 1 à 31 (³¹₁).

ler ici l'ensemble ordonné des événements du roman (E), nous nous contenterons d'en faire la nomenclature(12).

E: Ensemble ordonné des événements du roman.

e 1 : Le souper

e 2 : L'entrée de Suzon.

e 3 : La désolation dans le presbytère.

e 4 : L'arrivée de Marie Calumet.

e 5 : La transformation du presbytère.

e 6 : La transformation de Narcisse.

e 7 : L'échec du toréador.

e 8 : Le projet de réforme de la dîme.

e 9 : Les préparatifs pour la visite de l'évêque.

e 10 : L'offre de Narcisse.

e 11 : L'héroïne du jour.

e 12 : Le lit du curé.

e 13 : La sainte pisse.

e 14 : Le jeu des influences.

e 15 : Le Cantique des Cantiques.

e 16 : Le lavage.

e 17 : La lutte homérique.

e 18 : La mort du goret.

e 19 : La déclaration d'amour.

12. Nous les décrivons dans l'appendice C.

- e 20 : L'héroïsme de Flavel.
- e 21 : La distraction de Marie Calumet.
- e 22 : Les remords.
- e 23 : En route vers la gare.
- e 24 : Les folles dépenses.
- e 25 : Le dilemme du ballon.
- e 26 : Le scandale du ballon.
- e 27 : La grande demande.
- e 28 : Les préparatifs des noces.
- e 29 : Les aventures de Suzon.
- e 30 : La vengeance du bedeau.
- e 31 : Epilogue.

Certaines particularités de notre découpage des événements méritent d'être notées. Cinq épisodes, tant par leur importance que par leur complexité relationnelle, ont nécessité une plus grande fragmentation. Le souper des deux curés (e 1, e 2), la visite de l'évêque (e 9 à e 13), le zouave de monsieur le curé (e 21-22), l'affaire du ballon (e 24 à e 26) et les noces (e 28 à e 30) font partie de cette catégorie.

En outre, nous avons cru bon parfois de regrouper dans un même événement les différentes parties d'un épisode parce que les relations des personnages impliqués étaient simples et trouvaient leur sens dans le dénouement de l'action. C'est le cas de l'échec du toréador (chap. 6, e 7) et du

projet de réforme de la dîme (chap. 7-8, e 8). Nous pouvons aussi ajouter l'événement 27 (chap. 19) dans lequel nous avons superposé la demande de fréquentation, les fréquentations et la demande en mariage parce qu'ils reproduisent la même structure.

Les rôles de figurants tenus par les personnages étudiés ont aussi été négligés. Il est toutefois intéressant de noter que Zéphirin et Suzon reviennent le plus souvent dans ces rôles. Ainsi, n'apparaîtront pas dans l'analyse, Zéphirin et Suzon à l'événement 4, le curé Flavel, Narcisse et Zéphirin à l'événement 9, le curé Flavel, Zéphirin et Suzon à l'événement 19, le curé Lefranc et Suzon à l'événement 26 et Suzon à l'événement 27.

Finalement, nous avons exclu des passages entiers parce que leur pertinence se situait davantage au niveau de la description sociologique que de l'événement. De cette façon, nous n'avons pas tenu compte de la conversation entre les deux curés (chap. 2), du long sermon du curé Flavel au chapitre 8, de la transcription des extraits du Cantique des Cantiques (chap. 11), de la description des cages et de la descente des rapides de Lachine (chap. 15), ni de la donation du curé Flavel à Marie Calumet (chap. 19). Bref, tout au long de l'analyse, nous avons été guidée par la clarté et l'exactitude des relevés.

B. Analyse des V^*

L'analyse de la démarche d'un personnage (P_i) consiste à lui attribuer un ensemble ordonné d'événements (E^*_i) dans lesquels il est impliqué et un ensemble ordonné de valeurs (V^*_i) qui lui sont propres. L'étude du V^*_i de chaque personnage du roman Marie Calumet sera donc précédée de la description du E^*_i en termes de valeurs réalisées (R) et/ou de valeurs non-réalisées ($/R$).

Marie Calumet P 1

L'ensemble ordonné des événements dans lesquels Marie Calumet est impliquée (E^*_i) se lit comme suit: $E^*_1 = e_4, e_5, e_7, e_8, e_9, e_{10}, e_{11}, e_{12}, e_{13}, e_{16}, e_{17}, e_{18}, e_{19}, e_{21}, e_{22}, e_{24}, e_{25}, e_{26}, e_{27}, e_{28}, e_{30}, e_{31}$. $E^*_i = \{22e\}_{\frac{31}{4}}$. La présence de ce personnage dans vingt-deux événements sur une possibilité de trente-et-un laisse facilement voir l'importance de son rôle dans le roman.

L'étude de E^*_i nous permet de découvrir les valeurs véhiculées par l'héroïne et ses possibilités de les réaliser.

e_4 : R (respect de l'autorité religieuse)

← La flèche indique que la valeur lui est attribuée par un autre personnage.

[] Les crochets identifient une valeur latente.

- e 5 : R (dévouement --- ménagère, cuisinière, administratrice)
- e 7 : R (entraide)
- e 8 : /R (dévouement --- administratrice)
 /R (respect de l'autorité religieuse)
- e 9 : R (dévouement --- ménagère)
- e 10 : R (dévouement --- cuisinière)
 /R (valorisation du je par les honneurs)
- e 11 : R (dévouement --- cuisinière)
 R (valorisation du je par les honneurs) ←
- e 12 : R (hospitalité)
 [R (plaisir sexuel sublimé)]
- e 13 : /R (dévouement --- ménagère)
 /R (vénération pour l'autorité religieuse)
- e 16 : R (dévouement --- ménagère)
- e 17 : R (charité chrétienne)
- e 18 : /R (dévouement --- administratrice)
- e 19 : R (décence)
- e 21 : /R (décence)
 R (valorisation du je par l'immortalisation)
- e 22 : [/R (pénitence)]
 R (pénitence)

[] : valeur latente.

← : valeur attribuée par un autre personnage.

e 24 : R (satisfaction du je par la curiosité, l'immortalisation, l'excentricité)

e 25 : R (valorisation du je par l'excentricité)
 /R (conformisme)

e 26 : /R (décence)

/R (valorisation du je par l'excentricité)

e 27 : R (conformisme)

e 28 : R (respect des traditions --- repas des noces)

e 30 : R (conformisme --- femme)

R (plaisir sensuel par la nourriture)

R (conformisme --- soumission de l'épouse)

e 31 : R (conformisme --- femme-épouse-mère)

R (dévouement --- administratrice)

R (valorisation du je par les honneurs) posthume ←

Si nous analysons le ^{*}E 1 comme un système clos, les événements qui prennent la première importance contiennent des conflits de valeurs, suivent ensuite les cas particuliers de double non-réalisation, de valeurs latentes... Les conflits de e 10 et e 25 paraissent s'annuler, c'est-à-dire que dans le premier cas, la servante du curé rejette la valeur "valorisation du je" alors que dans le second elle la favorise. Néanmoins, il n'y a pas véritablement annulation puisque la

[] : valeur latente.

← : valeur attribuée par un autre personnage.

valeur "dévouement" possède déjà des racines dans le comportement de l'héroïne et qu'on ne peut en dire autant du "conformisme". Il s'agit plutôt, ici, d'une manifestation de la hiérarchie des valeurs du personnage: le "dévouement" précédant la "valorisation du je" suivi du "conformisme". Si les conflits nous amènent à établir un classement préférentiel des valeurs, ils nous indiquent aussi les valeurs incompatibles, c'est-à-dire celles qui ne peuvent se réaliser ensemble dans un même événement puisque la réalisation de l'une amène la non-réalisation de l'autre. e 21 et e 25 confirment cette règle avec la réalisation de la valeur "valorisation du je", e 10 avec sa non-réalisation. Les doubles réalisations de valeurs en e 11 et e 31 ne contredisent pas cette structure car la valeur "valorisation du je" est attribuée à Marie Calumet par un autre personnage. Plutôt que de s'affronter, les valeurs s'additionnent: l'une venant consacrer l'autre.

Nous rencontrons la structure opposée dans les événements 8 et 13, décrits comme deux doubles non-réalisations de valeurs. L'effet obtenu est aussi l'inverse: la soustraction, la démystification. Notons que, dans les deux cas, l'excès de zèle et de vénération perd la fille engagère du curé. De ces deux processus, pouvons-nous dégager l'hypothèse que la consécration d'une valeur vient de l'extérieur et la démystification de l'intérieur? Avant d'apporter une

réponse définitive à cette question, il faudra évidemment étudier les jonctions. Pour l'instant, une analyse plus approfondie de e 21 et e 25 sous l'angle de la continuité logique nous apporte des éléments intéressants.

Dans le premier cas, la "valorisation du je", une valeur latente réalisée sur le mode obsessionnel, entraîne la non-réalisation de "la décence" suivie d'une réalisation de la "pénitence". La valeur "valorisation du je par l'immortalisation" ne se réalisera qu'en e 24 et par conséquent à Montréal, en dehors de l'espace social habituel. Dans le second cas, la "valorisation du je par l'excentricité" prend sa source là où l'autre se réalisait, soit à la ville. Sa réalisation au détriment du "conformisme" entraîne non seulement un échec de la "décence" mais aussi de la "valorisation". A cette faute répétée correspond une double pénitence: la perte de la valorisation (dévalorisation) et la nécessité de se revaloriser. N'est-ce-pas dans ce sens que Marie Calumet accepte le mariage? Donc, chaque fois que le personnage réalise lui-même la valeur "valorisation du je" aux dépens d'une autre valeur, apparaissent les notions de faute et de pénitence. La "valorisation du je" apportée par une tierce personne peut consacrer une autre valeur et donner du prestige à Marie Calumet, mais la servante du curé ne peut pas rechercher elle-même le prestige, l'admiration par la "valorisation du je". Avant de conclure à la validité de cette

règle, il faut en vérifier l'application dans la démarche des autres personnages. D'autre part, pour la signification du roman, il est et sera important de relever les valeurs qui se trouvent privilégiées par cette structure. Dans le cas de Marie Calumet, il s'agit du "dévouement" et du "conformisme". L'accumulation de réalisations de la valeur "conformisme" depuis e 27 jusqu'à l'épilogue ne s'inscrit-elle pas dans le même sens? Et la double non-réalisation de e 26 a-t-elle, ici, le sens d'une démystification? Tout au moins, nous pouvons dire que l'excès d'excentricité de Marie Calumet l'a détrompée sur les possibilités d'innover à St-Ildéfonse.

Pour compléter cette première analyse de la démarche de Marie Calumet, nous devons préciser le sens de "valeur latente" que nous avons introduit dans la transcription des événements afin de nuancer l'interprétation. Une valeur latente est une valeur qui, même cachée, inavouée ou inconsciente, influence l'événement. Dans l'événement 21, la valeur latente de la "valorisation du je" se réalise sur le mode obsessionnel, causant involontairement la non-réalisation de la "décence". Ce conflit n'annonce-t-il pas e 25? Du moins, il donne beaucoup plus d'importance à e 24. Le conflit de e 22 se situe entre ce que le personnage fait et ce qu'il désire. Si elle n'est pas contredite par son confesseur, Marie Calumet entrera au couvent pour y expier sa faute, même si in-

térieurement elle ne le souhaite pas. Ici, la valeur latente nous fait douter de l'authenticité de la valeur réalisée. Cacher aux autres et à soi-même la véritable raison de son empressement, voilà ce que nous apprend la valeur latente de e 12. Sous "l'hospitalité", valeur réalisée, il y a la "vénération" du curé qui camoufle la "sublimation d'un plaisir sexuel". Nous aurions pu considérer les valeurs latentes comme des caractérisations, mais nous aurions négligé un aspect essentiel de ces événements. Si l'auteur entretient un hiatus entre les valeurs réelles mais cachées et les valeurs apparentes-réalisées, c'est qu'il y a une signification à tirer de ce jeu entre l'être et le paraître. S'il y a démystification dans ce roman, ne serait-ce pas là un autre de ses procédés?

Nous ne pouvons pas dire que la démarche de Marie Calumet évolue de manière rectiligne. Tantôt elle crée elle-même ses obstacles par l'exagération (e 8, e 13), tantôt elle défie à ses risques les valeurs établies. Il faut noter qu'elle s'est permis ces audaces après avoir été sacrée héroïne par l'autorité religieuse du diocèse. Le prix qu'elle paie pour ses délits ressemble à une promesse de bonne conduite. Les pressions sociales vont vaincre l'originalité. Victime de la cohésion sociale, Marie Calumet trouvera quand même le bonheur et la célébrité. Voilà un bel exemple de récupération.

Le curé Flavel P 2

Le second personnage à l'étude joue aussi un rôle de première importance. Présent dès le premier chapitre, il prépare la venue de Marie Calumet et contribue à sa renommée jusqu'à la fin. L'ensemble ordonné des événements du curé Flavel contient dix-sept événements numérotés de 1 à 31. E $\frac{*}{2} = \{ e_1, e_2, e_3, e_4, e_5, e_8, e_{13}, e_{14}, e_{15}, e_{20}, e_{21}, e_{22}, e_{26}, e_{27}, e_{28}, e_{30}, e_{31} \}$. E $\frac{2}{2} = \{ 17e \} \frac{31}{1}$. Voyons quelle image du curé nous propose Rodolphe Girard à travers les valeurs du curé Flavel de St-Ildefonse.

e 1 : R (hospitalité)

R (plaisir sensuel par la nourriture)

e 2 : R (conformisme --- vocation de prêtre)

/R (plaisir sensuel par la sexualité)

e 3 : /R (bien-être)

e 4 : R (hospitalité)

e 5 : R (bien-être) ←

e 8 : R (conformisme --- curé)

/R (bien-être matériel)

e 13 : R (décence)

e 14 : R (entraide)

e 15 : /R ((avant) conformisme --- prêtre)

R ((après) conformisme --- prêtre)

e 20 : R (conformisme --- prêtre)

R (valorisation du je par les honneurs) ←

- e 21 : R (décence)
- e 22 : [R (bien-être)]
 R (conformisme --- confesseur)
- e 26 : R (conformisme --- curé)
- e 27 : R (respect des traditions)
- e 28 : R (respect des traditions)
- e 30 : R (respect des traditions)
 R (plaisir sensuel par la nourriture)
- e 31 : R (bien-être matériel) ←

La démarche du curé de St-Ildefonse nous paraît beaucoup plus simple que celle de sa fille engagère. Nous ne retrouvons que deux conflits de valeurs, deux véritables doubles réalisations, trois valeurs reçues par une tierce personne et deux non-réalisations. e 2 et e 8 reproduisent la même structure d'incompatibilité: la réalisation de la valeur "conformisme" impliquant la non-réalisation des valeurs "plaisir sexuel" et "bien-être matériel". Le curé ne vit pas ces incompatibilités comme des dilemmes intérieurs, mais plutôt comme des restrictions inhérentes à sa vocation de prêtre. Contrairement à Marie Calumet qui, plus d'une fois, doit dououreusement choisir entre deux possibilités, le curé Flavel jouit de la sérénité du sage. D'ailleurs, ne nous a-t-il pas été présenté comme "une de ces bonnes pâtes

d'hommes faits pour être curés"(13)? S'il refuse cependant les "plaisirs sexuels" et les "profits monétaires" au nom de son rôle sacré, il se permet volontiers de satisfaire sa "gourmandise" et son goût du vin de rhubarbe. Voilà ce que nous révèlent les doubles réalisations de e 1 et de e 30.

Il est vrai que ces "plaisirs" du palais s'associent à "l'hospitalité" et au "respect des traditions" plutôt qu'au "conformisme". Lorsque le rôle de prêtre n'occupe pas la première place, l'homme peut se permettre certaines libertés. Ce bon vieux curé de campagne, à la fois saint et humain, ne trouvera réellement son bonheur terrestre que par sa dévouée servante. Car le "bien-être", défini comme "la sensation agréable procurée par la satisfaction des besoins physiques, l'absence de tensions psychologiques" et une situation matérielle satisfaisante, engage les deux dimensions du personnage. Par conséquent, le curé Flavel ne peut accepter la valeur "bien-être" que si elle provient du travail d'une tierce personne, surtout si ce travail est tout dévouement. Les événements 5, 31 confirment cette règle. Ainsi, l'apparente contradiction de e 8 et e 31 se résout facilement. D'autre part, nous comprenons mieux la grande désolation du curé à l'événement 3: devant l'état lamentable du presbytère, il de-

13. Rodolphe Girard, Marie Calumet, Montréal, Réédition-Québec, 1969, p. 11.

meure impuissant et le salut doit venir de l'extérieur; du ciel, c'est encore plus convenable. Le jeu de l'être et du paraître de e 22 s'explique de la même façon. Le saint curé ne peut retenir sa servante pour satisfaire son bien-être d'homme au détriment de son rôle de confesseur. Cette structure s'applique aussi à la valeur "valorisation du je" de e 20 et nous renvoie au problème posé dans la démarche de Marie Calumet à savoir qu'une intervention extérieure s'avère nécessaire à la consécration d'une valeur et de son acteur. Ici aussi le personnage reçoit les acclamations héroïques de son entourage. Et si la "valorisation" du curé par son héroïsme semble étrange, disons que cette valeur est réalisée à l'extérieur du village de St-Ildefonse --- à Lachine --- et que, comme nous l'avons fait pour le e 24 de Marie Calumet, nous pouvons la considérer à part dans sa démarche.

Le cheminement de la valeur "bien-être" et de sa variante "bien-être matériel" nous semble particulièrement significatif. Car, après avoir été rejetées par le curé Flavel, elles sont finalement acceptées dans son système (e 3 - e 5, e 22) (e 8 - e 31). L'intégration de la valeur humaine dans le portrait du curé sert ainsi d'instrument de démystification. Il est intéressant de noter que, pour Marie Calumet, l'auteur a utilisé le ridicule alors qu'ici il humanise le prêtre. Cette nouvelle image du prêtre ne perturbe pas le vieux curé qui reste semblable à lui-même du début à la fin.

Respectable et respecté, Flavel représente dignement le clergé.

Narcisse P 3

Présenter Narcisse par deux titres, c'est-à-dire ses deux rôles sociaux, suffit à justifier sa présence et à résumer sa démarche. Il est l'homme engagé du curé et l'amoureux. L'ensemble des quinze événements dans lesquels nous le retrouvons, E $\overset{*}{3} = e 4, e 6, e 7, e 8, e 10, e 14, e 17, e 18,$ $e 19, e 23, e 26, e 27, e 28, e 30, e 31.$ E $\overset{*}{3} = \{15e\} \frac{31}{4},$ constitue sa quête amoureuse.

e 4 : R (hospitalité)

e 6 : R (conformisme amoureux)

/R (amour-passion)

e 7 : /R (amour-passion)

/R (valorisation du je par le courage)

e 8 : /R (amour-passion)

e 10 : /R (amour-passion)

e 14 : R (valorisation du je par le jeu des influences) ←

e 17 : R (valorisation du je par la victoire) ←

e 18 : R (entraide)

e 19 : /R (amour-passion)

e 23 : /R (amour-passion)

e 26 : R (décence)

R (valorisation du je) ←

- e 27 : R (conformisme amoureux)
 R (amour-passion)
- e 28 : R (entraide)
- e 30 : R (respect des traditions)
 R (plaisir sensuel par la nourriture)
 R (conformisme --- mari)
 R (amour-passion)
- e 31 : R (conformisme --- père)
 R (amour-passion)

Que ne ferait-il pas pour gagner le coeur de sa belle? Depuis l'arrivée de Marie Calumet, Narcisse ne vit que pour elle. Mais il éprouve de la difficulté à faire sa conquête, il essuie six non-réalisations de son amour-passion. Il rencontre des opposants de taille: son conformisme aux convenances sociales et l'indifférence de la servante du curé. Dans l'événement 6, nous découvrons le seul conflit de valeurs de la démarche de l'engagé. Il se pâme d'amour, mais il ne peut admettre cette réalité parce qu'il a passé l'âge. A 42 ans, on ne devient pas amoureux pour la première fois. Ca ne se fait pas! La force de son attirance pour la femme de sa vie vaincra peu à peu cette contrainte et la honte qui l'accompagne. Déjà, en e 7, il abandonne ses vieux principes et décide de passer à l'action. Toutefois, la honte l'empêche encore de déclarer sa "passion". La responsabilité de l'échec des événements 8 et 10 revient à Marie Calumet qui,

trop préoccupée par les affaires de son curé et par son désir de combler l'évêque, ne s'intéresse pas à Narcisse. Du reste, elle ne connaît pas encore la flamme de ce dernier. Sans la ténacité de l'amoureux, la gifle de e 19 éteignait ses espoirs à tout jamais. Tout au plus réussit-elle à retarder son prochain élan (e 23). Néanmoins, Narcisse a appris sa leçon: avant de dévoiler ses sentiments brûlants, il sait qu'il lui faut gagner l'estime de son adorée et surtout faire une demande de fréquentation en bonne et due forme. Quand on respecte ces conditions, il n'y a plus d'obstacles à l'amour (e 27, e 30, e 31). En suivant de façon linéaire la valeur de l'amour-passion, nous n'avons reconstruit qu'une partie du cheminement sentimental de Narcisse, puisque tous ses gestes portent la marque de son cœur. S'il rend service (e 18, e 28), s'il se bat (e 17), s'il cherche à se valoriser (e 7), c'est par amour. L'ironie du sort veut qu'il échoue principalement, pour ne pas dire uniquement, quand se joue cette valeur.

La seule autre non-réalisation que nous pouvons relever, se rapporte à la "valorisation du je par le courage". Dans l'événement 7, nous découvrons donc une autre application de la règle concernant la valeur "valorisation du je": il y a non-réalisation parce que le personnage cherche à se couvrir lui-même de gloire. Comme sa quête amoureuse exige la réalisation de cette valeur, il demande l'aide du curé Flavel et

de Suzon (e 14). Il cherche à obtenir sa valorisation selon la règle. Mais dans la relation passionnelle, il est préférable que ce soit l'autre qui reconnaissse les mérites du prétendant. L'événement 17 ne semble pas avoir atteint ce but en dépit de la victoire de Narcisse sur son rival. Et cela, parce que malgré ses "tendances philosophiques", Marie Calumet n'a pas compris le "quia" de la lutte homérique. La donatrice manque à son rôle à cause de son indifférence. Et, même si la valeur se réalise, elle reste sans effet. Tout vient à point à qui sait attendre et l'occasion rêvée par Narcisse se présente en e 26. En réalisant la "décence", valeur de sa bien-aimée qui souffre justement de non-réalisation, il obtient aisément son estime. Du même coup, tombent les obstacles et s'élaborent des modalités d'utilisation de la "valorisation du je" dans la relation amoureuse.

Nous notons dans cette démarche une accumulation de "conformisme", depuis e 27 jusqu'à l'épilogue. Contrairement au cas de Marie Calumet, le conformisme a déjà gagné un conflit de valeurs dans le cheminement de Narcisse. Nous ne pouvons donc pas parler de récupération de l'individu. Ici, cette valeur sert plutôt d'adjvant. Elle permet la réalisation de "l'amour-passion". Dans la quête amoureuse, l'association de "l'amour" et du "conformisme" appartient davantage au processus d'intégration sociale. La sexualité dans la relation sentimentale ne prend ses lettres de noblesse que

si elle se conforme à certaines normes. En somme, les difficultés rencontrées par Narcisse relèvent de deux ordres: des conditions de la conquête d'une part et de la nature de son amour d'autre part. L'homme engagé du curé a passé l'âge des amourettes et du romantisme; aussi l'attirance dont il fait preuve peut se qualifier de sexuelle. Ne compare-t-il pas Marie Calumet à "une tomate sanguinolente que l'on souhaite croquer avec gourmandise"(14)? La nature passionnelle et sexuelle de l'amour rend encore plus difficile la conquête de la femme et explique la nécessité d'en respecter les conditions. Celles-ci, rappelons-le, comprennent deux étapes: d'abord la réalisation de la "valorisation du je" avec l'aide de la bien-aimée associée à la réalisation d'une valeur reconnue, ensuite la double réalisation de "l'amour" et du "conformisme".

Zéphirin P 4

Avec Zéphirin, nous entreprenons l'étude des anti-héros. Dans cette nouvelle classe chacun des personnages se définit comme l'homologue négatif d'un héros de la classe précédente. Aussi, nous associons le bedeau à Narcisse. Comme celui-ci, il travaille pour le curé et s'intéresse à Marie Calumet. Nous le retrouvons donc dans le rôle du rival. Son E^{*} 4,

14. Girard, Ibid., p. 278.

quoique moins important, ressemble à celui de Narcisse.

E $\frac{4}{4}$ = e 7, e 16, e 17, e 18, e 26, e 27, e 28, e 30. E $\frac{4}{4}$ =
 $\left\{ \begin{matrix} 8e \\ 7 \end{matrix} \right\}$ 30 .

e 7 :/R (entraide)

e 16 :/R (amour --- attrait sexuel)

e 17 :/R (valorisation du je)

e 18 : R (entraide)

e 26 : R (plaisir sensuel par le voyeurisme)

e 27 :/R (amour --- attrait sexuel)

e 28 :/R (entraide)

e 30 : R (plaisir scatologique de la vengeance)

Personnage antipathique par excellence, Zéphirin manifeste une tournure d'esprit asociale. Sur trois possibilités, il ne réalise qu'une fois la valeur "entraide" (e 18) et encore... A e 7, il préfère rire de Narcisse plutôt que de l'aider à ramener les vaches et à e 28 il mijote sa vengeance. Quant aux autres valeurs non-réalisées, "l'amour --- attrait sexuel" et "la valorisation du je", elles ne rencontrent pas les conditions nécessaires dont nous avons déjà parlé. Son "amour" pour Marie Calumet diffère de celui de son rival par sa hardiesse: il laisse même planer le doute sur la pureté de ses intentions. L'arrivée de Narcisse à l'événement 16 l'empêche de poursuivre son petit manège et l'annonce du mariage de la servante avec l'engagé anéantit tout espoir (e 27). L'issue de cette rivalité préfigurait déjà dans la lutte que

les deux amoureux se sont livrés à l'événement 17. La satisfaction de son "plaisir sensuel" à e 26 l'oppose radicalement à son rival. Elle le classe parmi les vilains, rendant impossible toute conquête amoureuse. Il gagne vraiment son titre de "méchant" avec l'événement 30. Mise en relation avec la valeur réalisée par les autres personnages au même moment, soit le "plaisir sensuel par la nourriture", cette vengeance revêt un caractère particulier. Non seulement se venge-t-il de l'humiliation et de l'"amour" perdu, mais en même temps, il renverse et ridiculise une valeur bien vue socialement: le plaisir oral. Comme réduction aux besoins primaires de l'homme, on ne fait pas mieux! Associer l'amour et les plaisirs aux excréments devient une dénonciation virulente du rigorisme moral.

Ce premier anti-héros ne jouit pas d'une présentation nuancée. Quelques traits grossiers suffisent à lui donner le visage du méchant et le confinent aux rôles de rival et de déviant. Dans le dessein du romancier, Zéphirin sert d'instrument. Il donne plus d'importance à l'héroïne et apporte du piquant à l'intrigue amoureuse en servant de repoussoir à son rival. Par son manque de conformisme, par sa constante habitude de "dénigrer son voisin" et son habileté à éviter les corvées, il s'inscrit à l'encontre de la cohésion sociale.

Le curé Lefranc P 5

Le bon vieux curé Flavel trouve son opposé dans le curé de St-Apollinaire. Il suffit de quatre événements pour établir ce contraste. E 5 = e 1, e 2, e 8, e 29. E 5 = {4e} 29
1.

e 1 : R (hospitalité)

R (plaisir sensuel par la nourriture)

e 2 : /R (conformisme --- prêtre)

R (plaisir sensuel par la sexualité)

e 8 : /R (conformisme --- curé)

R (bien-être matériel)

e 29 : /R (conformisme --- prêtre)

R (plaisir sensuel par la sexualité)

De toute évidence, le curé Lefranc s'éloigne du comportement habituel du prêtre. A aucun moment, il ne se conforme à son rôle social. Les conflits révèlent clairement qu'il préfère satisfaire ses plaisirs personnels tant par la nourriture et la sexualité que par l'argent. Alors que le curé Flavel s'interdit la réalisation de certaines valeurs au nom de sa vocation, son voisin ne se fait aucun scrupule. Il pousse même l'audace jusqu'à toucher la jambe de la jeune Suzon pendant le repas des noces et à lui proposer une confession un peu spéciale (e 29). Les événements 2 et 8 montrent bien les valeurs qui séparent le héros et son anti-héros.

Suzon P 6

Le dernier personnage qui retient notre attention doit sa présence au presbytère à son lien de parenté avec le curé Flavel. Nous retrouvons l'anti-héroïne de Marie Calumet dans six événements. $E^6 = e_2, e_9, e_{14}, e_{15}, e_{28}, e_{29}$.
 $E^6 = \{e_6\}_{2}^{29}$.

$e_2 : /R$ (respect de l'autorité)

$e_9 : /R$ (entraide)

R (plaisir sensuel par le sommeil)

$e_{14} : R$ (entraide)

$e_{15} : R$ (plaisir sensuel par la lecture)

$e_{28} : R$ (entraide)

$e_{29} : R$ (plaisir sensuel par la sexualité)

/R (décence)

Deux valeurs se disputent la première place dans la démarque de Suzon: "l'entraide" et le "plaisir sensuel". Leur affrontement dans l'événement 9 décide de la prédominance du plaisir. La sensualité se manifeste ici sous trois formes différentes (e_9, e_{15}, e_{29}) dont deux inutilisées par les autres personnages: la grasse matinée et la lecture. Ici encore, le "plaisir" montre son incompatibilité avec toute autre valeur (e_9, e_{29}). Cependant la nièce du curé ne vit pas de dilemme, son attitude entraîne la non-réalisation de l'"entraide" ou de la "décence", c'est aussi simple. Contrai-

rement aux deux autres anti-héros, le portrait de Suzon souffre moins de la caricature. La proportion de trois contre deux dans la réalisation des valeurs de "plaisir" et des valeurs habituellement véhiculées par les héros explique structurellement l'équilibre ou la dichotomie du personnage. L'argument romanesque de l'âge de Suzon non seulement justifie sa conduite versatile, mais situe tous les personnages dans leur juste perspective. La nièce du curé n'a que dix-sept ans alors que les autres sont des adultes d'âges variés. Marie Calumet "marche sur ses quarante ans", le curé Flavel en compte cinquante-huit, le curé Lefranc à peine moins, Narcisse quarante-deux et Zéphirin trente. Bien qu'ils soient tous célibataires, les personnages dont nous étudions le comportement à travers les réalisations de valeurs constituent un microcosme social pertinent.

* * *

Au point de départ, nous avions divisé les personnages en deux classes: les héros et les anti-héros. L'analyse de leur démarche nous permet de préciser et de justifier cette classification.

Les héros, au nombre de trois, détiennent les rôles principaux. Comme ils jouissent d'une attention particulière de la part de l'auteur, leur portrait y gagne en couleurs, leur démarche en possibilités et en complexité. D'autre part,

ils partagent des caractéristiques communes: l'âge, le bonheur et une consécration publique de leur titre de héros. Ils appartiennent tous au même groupe d'âge bien qu'ils se situent à ses deux extrêmes: Marie Calumet et Narcisse ont atteint l'âge canonique alors que le curé Flavel approche du troisième âge. Ils représentent donc le groupe d'âge le plus stable et le plus raisonnable d'une collectivité. Et la maturité leur apporte sagesse et félicité. A vaincre les difficultés et à apprendre de leurs erreurs, tous trois découvrent et savourent leur bonheur. Enfin, chacun d'eux est officiellement sacré héros. Marie Calumet se mérite deux titres: elle est d'abord proclamée "la plus fine cuisinière du diocèse", ensuite elle s'élève au rang des "femmes célèbres". Les cageux reconnaissent en Flavel, un courageux sauveur. Et Narcisse se fait le sauveur de la vertu. Dans leur cheminement, les héros réalisent donc des valeurs qui leur apportent une satisfaction personnelle et une valorisation sociale.

Quant aux anti-héros, ils jouent des rôles secondaires et servent d'instruments au romancier. Leur présentation y perd en densité et, parfois, en crédibilité. Leurs traits caricaturés les opposent chacun à un héros dont ils deviennent l'antithèse. D'autre part, nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'âge pour être un anti-héros puisqu'ils représentent trois groupes différents: Suzon est associée à la jeunesse,

Zéphirin à l'adulte et Lefranc à l'âge mûr. Et contrairement à leurs vis-à-vis, nous ne connaissons pas leur destinée: nous savons qu'ils recherchent le plaisir et en obtiennent des satisfactions. Mais sont-ils condamnés pour leurs écarts? Deviennent-ils plus conformistes à la fin de leur vie?

En somme, le roman met en scène deux classes de personnages exerçant des fonctions sociales identiques mais se distinguant au niveau de la philosophie de vie.

C. Structure interne et interprétation

Jusqu'à maintenant nous avons attribué à chacun des six personnages un ensemble ordonné d'événements (E_i^*) que nous avons décrit en termes de réalisation et de non-réalisation de valeurs. Les quelques douze valeurs différentes que nous avons observées, constitue V , c'est-à-dire l'ensemble de toutes les valeurs présentes dans le roman. Il ne nous reste plus qu'à établir la structure d'ordre de V pour découvrir la structure interne du roman.

* * *

Le souci d'exactitude dans l'analyse des six V_i^* nous a amenée à préciser et à nuancer plusieurs valeurs. Il nous paraît donc utile ici d'établir la liste des valeurs de V en regroupant les subdivisions d'une même valeur.

V = ensemble de toutes les valeurs du roman.

- 1 Hospitalité (l'hôte et l'invité).
- 2 Conformisme
 - a) prêtre, curé, confesseur.
 - b) amoureux (convenances et protocole).
 - c) femme, épouse, mère.
 - d) époux, mari.
- 3 Plaisir sensuel
 - a) par la nourriture.
 - b) par la sexualité (voyeurisme etc.).
 - c) par le sommeil.
 - d) par la lecture.
- 4 Respect de l'autorité religieuse et sa vénération.
- 5 Bien-être (matériel, physique, psychologique) et bien-être matériel (exclusivement).
- 6 Dévouement (ménagère, cuisinière, administratrice).
- 7 Amour-passion.
- 8 Entraide.
- 9 Valorisation du je
 - a) par le courage.
 - b) par les honneurs.
 - c) par le jeu des influences.
 - d) par l'immortalisation.
 - e) par la curiosité.
 - f) par l'excentricité.
 - g) par la victoire.
- 10 Valeurs chrétiennes
 - a) décence.
 - b) charité.
 - c) pénitence.

11 Respect des traditions (noces).

12 Plaisir scatologique de la vengeance.

L'établissement d'une hiérarchie des valeurs pour chaque personnage et dans l'ensemble du roman vise à décrire la vision du monde de l'écrivain et, au-delà, à établir une correspondance avec les idéologies. Pour cette partie de l'analyse, nous croyons opportun de simplifier nos données sans pour autant les appauvrir. Ce nouveau regroupement nous fournira les catégories de valeurs que nous utiliserons jusqu'à la fin de cette étude.

Nous avons d'abord songé à associer les valeurs aux deux classes de personnages, obtenant ainsi les valeurs des héros et les valeurs des anti-héros. Mais le problème n'a pas tardé à surgir: les uns jouant des rôles importants, les autres secondaires, les possibilités de réalisation accusent alors une disproportion évidente. D'autre part, les deux groupes n'étant pas imperméables, ils échangent certaines valeurs. Enfin, étiqueter une valeur "d'anti" parce qu'elle est véhiculée, entre autres, par un tel personnage tient du préjugé qui n'a pas sa place ici. Le regroupement artificiel et extérieur s'excluant, le lien d'affinité intérieure s'imposait.

Finalement, le contraste entre "conformisme" (v 2) et "valorisation du je" (v 9), entre "valeurs chrétiennes" (10)

et "plaisir sensuel" (v 3), entre "respect de l'autorité religieuse" (v 4) et "plaisir scatologique de la vengeance" (v 12) nous donne la clé du problème. Dans le roman, nous retrouvons deux catégories de valeurs: les unes appartenant à la société traditionnelle rurale (groupe social représenté dans le roman), les autres à l'hédonisme.

Guy Rocher, dans sa description de la société traditionnelle(15), nous en livre les principaux traits. La société traditionnelle se caractérise par une économie de subsistance, c'est-à-dire que "la société produit les biens dont elle a immédiatement besoin pour sa subsistance et sa défense; elle n'accumule de surplus que pour une courte période"(16). Dans ce type d'économie, l'argent n'est pas encore une valeur puisque le troc constitue "la principale forme d'échange"(17). La "division du travail extrêmement élémentaire (...) consiste généralement à répartir les tâches entre les sexes et entre les classes d'âge"(18). L'organisation sociale traditionnelle repose sur deux axes prin-

15. Guy Rocher, Introduction à la sociologie générale, tome 2, L'organisation sociale, Montréal, Hurtubise HMH, 1968, chap. VII.

16. Ibid., p. 202.

17. Ibid., p. 203.

18. Ibid., p. 202.

ciaux: la parenté et les groupes d'âge"(19). La parenté joue un important rôle d'intégration sociale; en conférant d'abord à chaque membre sa place dans le système, puis en constituant "un vaste réseau d'interdépendance et d'entraide, en raison des nombreuses obligations qu'elle crée entre les membres"(20). En effet, les rapports entre les familles et les différents groupes d'âge "sont basés sur des droits, devoirs et obligations explicitement définis et régis par des normes et des prescriptions parfois très strictes"(21). "L'homme de la société traditionnelle obéit à des normes, des modèles de conduite qui s'imposent à lui à la fois au nom du sacré et au nom de la société; il encourt pour la même action des sanctions immédiates et des sanctions dans l'au-delà"(22). La fusion du sacré et du profane renforce ainsi le contrôle social qui s'exerce par tous et "d'une manière presque constante"(23). Un des plus beaux mécanismes de contrôle social s'avère le "commérage". Le sacré se lie aussi à l'organisation sociale par les rites et les fêtes. "On accède à un statut ou on change de statut en passant par des

19. Ibid., p. 204.

20. Ibid.

21. Ibid.

22. Ibid., p. 210.

23. Ibid.

rites magiques ou religieux"(24). "Et le cycle annuel de la vie quotidienne est jalonné d'un grand nombre de fêtes à la fois religieuses et sociales"(25). Enfin, Rocher nous explique comment le conservatisme, dont une des manifestations consiste à refuser le changement et l'innovation, prend ses racines dans l'empirisme dont le fondement est une longue tradition d'exactitude. Donc, le conservatisme joue fondamentalement le rôle de "protection contre tout ce qui menace la tradition comme base de l'ordre intellectuel et de l'adaptation réussie à l'ordre naturel"(26).

M.A. Tremblay dans Les modèles d'autorité dans la famille canadienne-française(27) et plusieurs études présentées par Yves Martin et Marcel Rioux dans La société canadienne-française(28) corroborent ce portrait de la société

24. Ibid., p. 209.

25. Ibid., p. 210.

26. Ibid., p. 212.

27. M.A. Tremblay, Modèles d'autorité dans la famille canadienne-française, dans Recherches sociographiques, vol. VII, no 1-2 (janvier-avril) 1966, pp. 215-230.

28. Léon Gérin, La famille canadienne-française, sa force, ses faiblesses, pp. 45-67; Robert Redfield, La culture canadienne-française à St-Denis, pp. 69-73; Jean-Charles Falardeau, L'évolution de nos structures sociales, pp. 119-133; Hubert Guindon, Réexamen de l'évolution sociale du Québec, pp. 149-171; Marcel Rioux, Notes sur le développement socio-culturel du Canada français, pp. 173-187, dans Yves Martin et Marcel Rioux, La société canadienne-française, Montréal, Hurtubise HMH, 1971.

traditionnelle au Québec.

La première catégorie de valeurs (V 1) trouvant sa justification dans la description de Guy Rocher, nous nous contenterons de les énumérer: l'hospitalité (v 1), le conformisme (v 2), le respect de l'autorité religieuse (v 4), le dévouement (v 6), l'entraide (v 8), les valeurs chrétiennes (v 10) et le respect des traditions (v 11). V 1 = v 1, v 2, v 4, v 6, v 8, v 10, v 11.

Les cinq autres valeurs de V s'associent à l'hédonisme par "la recherche du plaisir, de la satisfaction" (Petit Robert). Les besoins à assouvir sont tantôt physiques, tantôt psychologiques, tantôt matériels. Qu'importe la nature du manque à combler, la démarche est la même. Le personnage ressent ou prend conscience de son besoin et cherche à le satisfaire. Marie Calumet se caractérise par son besoin d'être adulée. Le curé Flavel recherche son bien-être physique par la nourriture et l'alcool, son bien-être psychologique par l'absence de conflits et de soucis administratifs. L'amour chez Narcisse comprend deux dimensions: l'affectivité et l'attrait sexuel. Et il doit les réaliser ensemble pour être satisfait. Son rival Zéphirin se contente d'une vengeance physique parce qu'il n'a pu gagner le cœur de la servante du curé. Quant au curé Lefranc, il ne résiste à aucun de ses besoins, sensuel ou matériel. La sensualité s'incarne en Suzon; non seulement elle éveille le désir sexuel du curé

Lefranc mais avec elle la paresse au lit et la lecture deviennent fortement sensuelles. Il est intéressant de noter que tous les personnages exercent une forme d'hédonisme et que la sexualité s'avère la plus fréquente. Les tableaux suivants l'illustrent bien.

Hédonisme V 2

Valeurs hédonistes

| | |
|-------------------------|--|
| Hédonisme psychologique | = valorisation du je (v 9), bien-être (v 5). |
| Hédonisme physique oral | = plaisir sensuel par la nourriture (v 3). |
| génital | = plaisir sensuel par la sexualité (voyeurisme etc.) (v 3), l'amour-passion (v 7). |
| anal | = plaisir scatologique de la vengeance (v 12). |
| Hédonisme matériel | = bien-être matériel (v 5). |

Hédonisme et personnages

| | |
|-------------------------|--|
| Hédonisme psychologique | = P 1, P 2, P 3. |
| Hédonisme physique oral | = P 2, P 4, P 1, P 3. |
| génital | = P 3, P 4, P 5, P 6, P 1 (génital sublimé). |
| anal | = P 4. |
| Hédonisme matériel | = P 5, P 2. |

Donc, $V_2 = v_3, v_5, v_7, v_9, v_{12}$.

Puisque l'ordre de V et de chaque V_i^* s'obtient par l'homomorphisme entre E et V nous devons retranscrire les E_i^* en tenant compte uniquement des deux grandes catégories de valeurs. Nous obtenons le tableau-synthèse suivant.

TABLEAU

SYNTHESE

| E | P 1 | P 2 | P 3 | P 4 | P 5 | P 6 |
|----|------------------|-------------------|-----------------|------------|----------------|----------------|
| 1 | | R(V1) R(V2-0) | | | | |
| 2 | | R(V1) /R(V2-G) | | | | |
| 3 | | /R(V2) | | | | |
| 4 | R(V1) | R(V1) | R(V1) | | | |
| 5 | R(V1) | R(V2-PB) | | | | |
| 6 | | | R(V1) /R(V2-GA) | | | |
| 7 | R(V1) | | /R(V2-G P) | | | |
| 8 | /R(V1) /R(V1) | R(V1) /R(V2-M) | /R(V2-GA) | /R(V1) | /R(V1) R(V2-M) | |
| 9 | R(V1) | | | | | /R(V1) R(V2-G) |
| 10 | R(V1) /R(V2-P) | | /R(V2-GA) | | | |
| 11 | R(V1) | | | | | |
| | R(V2-P) ← | | | | | |
| 12 | R(V1) [R(V2-GS)] | | | | | |
| 13 | /R(V1) /R(V1) | R(V1) | | | | |
| 14 | | R(V1) → R(V2-P) ← | | | | R(V1) |
| 15 | | /R(V1) → R(V1) | | | | → R(V2-G) |
| 16 | R(V1) | | | /R(V2-GA) | | |
| 17 | R(V1) | | → R(V2-P) ← | → /R(V2-P) | | |
| 18 | /R(V1) ← | | R(V1) → | R(V1) | | |

P8:R(V2-0)

R(V1)

R(V1)

R(V2-G)

TABLEAU

SYNTHESE (suite)

| E | P 1 | P 2 | P 3 | P 4 | P 5 | P 6 |
|----|-----------------|----------------|----------------|-----------|----------------|----------------|
| 19 | R(V1) | | /R(V2-GA) | | | |
| 20 | | R(V1) R(V2-P) | | | | P 7 |
| 21 | /R(V1)+[V2-P] | R(V1) | | | | |
| 22 | [/R(V1)] | R(V1) R(V2-PB) | | | | |
| 23 | | | /R(V2-GA) | | | |
| 24 | R(V2-P) | | | | | |
| 25 | /R(V1) R(V2-P) | | | | | |
| 26 | /R(V1)+/R(V2-P) | R(V1) | R(V1) R(V2-G) | | | |
| | | | R(V2-P) | | | |
| 27 | R(V1) | R(V1) | R(V1) R(V2-GA) | /R(V2-GA) | | |
| 28 | R(V1) | R(V1) | R(V1) | /R(V1) | | R(V1) |
| 29 | | | | | /R(V1) R(V2-G) | R(V2-G) /R(V1) |
| 30 | R(V1) R(V2-0) | R(V1) R(V2-0) | R(V1) R(V2-0) | R(V2-A) | | |
| | R(V1) | | R(V1) R(V2-GA) | | | |
| 31 | R(V1) | R(V2-M) | R(V1) R(V2-GA) | | | P 7 |
| | R(V2) | | | | | |

Légende

E : ensemble ordonné des événements du roman.

P 1 : Marie Calumet.

P 2 : le curé Flavel.

P 3 : Narcisse.

P 4 : Zéphirin.

P 5 : le curé Lefranc.

P 6 : Suzon.

P 7 : les villageois.

P 8 : l'évêque.

R : réalisation de valeur.

/R : non-réalisation de valeur.

V 1 : valeur traditionnelle.

V 2 : valeur hédoniste.

V2-P : hédonisme psychologique.

V2-O : hédonisme oral.

V2-G : hédonisme génital.

V2-GA : hédonisme génital de l'amour-passion.

V2-GS : hédonisme génital sublimé.

V2-M : hédonisme matériel.

V2-PB : hédonisme psychologique, le bien-être.

V2-G P : hédonisme génital et hédonisme psychologique.

[] : valeur latente.

← : jonction. La flèche indique les personnages étroitement liés dans un événement.

* * *

En appliquant les règles définissant l'ordre des V i que nous propose Narciso Pizarro (voir Appendice B), nous pouvons maintenant établir la hiérarchie des valeurs propre à chaque personnage.

Dans l'échelle de valeurs de Marie Calumet, les valeurs traditionnelles précèdent les valeurs hédonistes. P 1 ...

V 1 = V 1 > V 2. Dans sa démarche, les V 1 l'emportent aussi en nombre sur les V 2. En dehors des deux temps forts pour les V 2 (e 10 à e 12 et e 21 à e 26), Marie Calumet véhicule des V 1. Le premier grand jour dans la vie de Marie Calumet remonte à la visite de l'évêque, lorsque ses qualités de femme traditionnelle lui ont mérité le titre d'héroïne. Quant à l'affaire du ballon, il s'agit plutôt du pire jour de sa vie puisqu'elle a échoué dans tout. En somme, le cheminement de la servante du curé peut se résumer ainsi: d'abord les jours calmes et bien remplis d'une femme traditionnelle, puis vient le jour des grandes satisfactions (e 11, e 12) acquises, il est vrai, au prix de sacrifice personnel (e 10). Les jours bien remplis reviennent, et un autre grand moment surgit. Cette fois, elle se paye ses caprices (e 24, e 25), mais à quel prix!(e 26) Comme elle ne peut satisfaire ces désirs, sans causer un tumulte social, elle reprend la vie calme et bien remplie d'une femme traditionnelle. L'héroïne qu'on proclame en Marie Calumet, c'est la femme tra-

ditionnelle (e 11 et e 31). On lui a pardonné ses excès de e 8 et de e 13, excès causés finalement par son zèle abusif qui l'a d'ailleurs rendu ridicule. Cependant, lorsqu'elle a commis l'affront de satisfaire son hédonisme au détriment des valeurs traditionnelles, le contrôle social l'a en quelque sorte obligée à réintégrer le rang. Et celui de la femme traditionnelle se trouve entre le mari et les enfants.

L'échelle de valeurs du curé Flavel adopte le même ordre que celui de sa servante. $P_2 \dots V_2^* = V_1 > V_2$. Plus encore que cette dernière, sa vie s'inscrit sous le signe du calme et de la tradition. Des conflits? Pas vraiment; il sait ce qu'il peut se permettre et quand il le peut (e 1, e 30). Des échecs? Tout au plus, une imprudence, vite réparée (e 15). Des satisfactions? Si elles sont apportées par une tierce personne, il peut se permettre de satisfaire son bien-être (V_2), lequel est toujours vécu sous l'intendance de Marie Calumet. Celle-ci comble d'ailleurs tous ses désirs. Derrière son rôle traditionnel, le curé Flavel jouit ainsi de certains plaisirs de la vie.

Même si, chez Narcisse, la hiérarchie des valeurs demeure la même que pour les personnages précédents, c'est-à-dire $P_3 \dots V_3^* = V_1 > V_2$, la proportion quantitative diffère. L'engagé du curé réalise toutes ses valeurs traditionnelles V_1 . Nous ne pouvons en dire autant de ses valeurs hédonistes. Le problème de Narcisse, c'est l'amour. Depuis l'arri-

vée de Marie Calumet, la passion le ronge. Tout au long du roman, il représente plus l'amoureux à la conquête de sa belle que l'homme engagé traditionnel. Toutefois, sa quête amoureuse l'oblige à respecter les valeurs traditionnelles. Cette forme d'hédonisme doit se conjuguer avec la tradition pour se réaliser. Ainsi s'exercent le contrôle social et le camouflage des plaisirs.

L'ordre de réalisation nous révèle que pour Zéphirin aussi les valeurs traditionnelles précèdent les valeurs hédonistes. $P\ 4 \dots V\ 4^* = V\ 1 > V\ 2$. Précisons que la démarche du bedeau ne contient aucune association de valeurs, rendant plus évidentes encore la hiérarchie et les incompatibilités; de plus, quantitativement, il ne réalise qu'un V 1 contre deux V 2. Notre sélection des événements significatifs pour ce personnage constitue donc le principal déterminant de l'ordre dans son échelle de valeurs. A partir du principe de rejet des figurants établi dans notre protocole de cueillette des données, nous l'avons retiré de e 4, e 9, e 19. Toutefois, nous l'avons conservé dans e 18, e 26. Dans le premier cas, il accourt aider la ménagère du curé et, avec Narcisse, il ramène les gorets à la porcherie. Dans le second cas, il profite de la chute de Marie Calumet pour se rincer l'oeil, comme plusieurs autres d'ailleurs. Ce ne sont évidemment pas des rôles de premier plan, mais nous voyons agir l'anti-héros. Enfin, rappelons que ce personnage trou-

ve son utilité dans la rivalité amoureuse et qu'à ce titre les événements 16, 17 et 30 représentent les faits saillants de sa démarche. Bref, l'ordre de réalisation privilégie V 1, mais les événements importants permettent la réalisation de deux V 2. La structure globale nous permettra sans doute d'éclaircir la situation de cet hybride.

Le curé Lefranc s'oppose franchement aux héros par une hiérarchie de valeurs favorisant les V 2, P 5 ... V^{*} 5 = V 2 > V 1. Avant de se conformer aux exigences de son rôle de prêtre, il préfère satisfaire ses besoins et désirs personnels.

L'échelle de valeurs de Suzon ressemble à celle du curé Lefranc avec la différence que les V 1 se manifestent avec plus de conviction. P 6 ... V^{*} 6 = V 2 > V 1. Cette hiérarchie s'ajuste bien au portrait de la jeune espiègle qui tantôt s'intègre au groupe par l'entraide et tantôt en défie les normes.

L'étude des six V^{*} i nous rappelle encore la division entre les personnages puisqu'ils ne privilégièrent pas tous la même catégorie de valeurs. Malgré cette distinction importante, voyons s'il est possible de définir des modes communs de relations.

Dans le roman, nous remarquons que:

1. V 1 // V 2

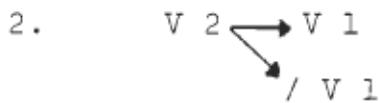
Un personnage ne peut réaliser simultanément une valeur traditionnelle (V 1) et une valeur hédoniste (V 2) dans le même événement, parce que ces valeurs sont incompatibles (//),

a) V 1 = V 2-O

sauf s'il s'agit de l'hédonisme oral (V 2-O, plaisirs de la nourriture), car cette valeur hédoniste égale (=) une valeur traditionnelle. e 1 et e 30 illustrent cette loi.

b) V 1 = V 2-P ←

sauf si le personnage obtient d'une tierce personne (←) son hédonisme psychologique (V 2-P), car à cette condition, la valeur hédoniste devient égale à la valeur traditionnelle. Dans e 11, e 20, e 26, e 31, la règle s'applique pour la "valorisation du je".



Pour réaliser seulement une valeur hédoniste (V 2), le personnage doit dans le même événement, entrer en jonction (→) avec un autre personnage véhiculant une valeur traditionnelle (V 1) réalisée ou non. Si la valeur traditionnelle (V 1) est réalisée, elle joue le rôle de donateur (e 5, e 14, e 31); dans le cas contraire, l'hédonisme (V 2) se fait opportuniste (e 15, e 26). Deux événements échap-

pent à cette règle: e 24 et e 30. Le premier doit être considéré différemment parce qu'il se situe dans un cadre étranger, celui de Montréal. Quant au second, Zéphirin y réussit sa vengeance.

3. / V 1 → V 1

Lorsque dans une jonction (→), un personnage ne réalise pas sa valeur traditionnelle (V 1), un autre personnage en réalise une (V 1) en compensation. (e 8, e 13, e 18, e 21, e 22, e 26; à e 15 le curé Flavel répare lui-même son erreur involontaire). Cinq événements défient cette prescription et manifestent la déviance des anti-héros: e 2, e 7, e 9, e 28, e 29 .

4. V 2-P ←

V 2-GA — V 1 → V 1

Pour que l'hédonisme génital de l'amour-passion (V 2-GA) se réalise sans conflit intérieur ni extérieur, cette valeur doit s'inscrire dans le processus de la conquête: l'amoureux doit d'abord obtenir de sa bien-aimée l'hédonisme psychologique de la valorisation (V 2-P←). Ensuite son amour-passion (V 2-GA) peut se réaliser s'il est en jonction dans le même événement avec deux valeurs traditionnelles (V 1) dont l'une sera réalisée par lui et l'autre, par sa promise.

De ces quatre modes de relations de valeurs, une constatation s'impose: V 1 domine V 2. Les valeurs dominantes affirment leur présence, dictent leurs lois. Les réalisations de valeurs étrangères font l'objet d'une surveillance rigoureuse mais ne subissent pas toutes les mêmes contraintes. Le contrôle social veille constamment à la suprématie des valeurs officielles. Bref, les valeurs maîtresses rejettent ou acceptent conditionnellement certaines manifestations de leurs subalternes. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence les six échappées des anti-héros. Ils réussissent à se soustraire au contrôle social et démystifient ainsi l'ordre établi.

Cette articulation des V_i^* (ensembles ordonnées de valeurs de chaque personnage) et des catégories de valeurs constitue la structure de V (ensemble de toutes les valeurs) et, par voie de conséquence, la structure interne du roman. Et cette structure est significative parce qu'elle traduit une vision du monde.

Cette vision du monde peut s'exprimer ainsi: les valeurs traditionnelles assurent la cohésion sociale par leur prépondérance. Pour le bonheur de l'individu, sa prospérité et celle de sa collectivité, ces valeurs doivent perdurer. Par conséquent, les plaisirs personnels s'effacent devant les exigences de la communauté. Cependant, dans la mesure où l'accomplissement de désirs individuels (valeurs hédonistes)

n'entrave pas et n'amoindrit pas la réalisation des valeurs traditionnelles, la co-existence est tolérée. Dans certains cas, avant d'obtenir la tolérance de leurs valeurs, les hédonistes doivent se soumettre à la loi du mérite et en respecter scrupuleusement les directives. Sinon, il y a rejet et sanction. La co-existence prolongée ne produit pas la reconnaissance de l'hédonisme à cause de sa subordination, elle mène à son assimilation. La tradition assure ainsi sa vigueur et sa survie.

Dans le roman, "le plaisir oral procuré par la nourriture" (V 2-0) appartient à la catégorie des valeurs hédonistes assimilées. Et ce, dès le premier chapitre. Bien manger et bien boire avec des invités ne représentent plus un comportement suspect. Ces activités s'intègrent à l'hospitalité et à la fête traditionnelle. Avant de réaliser son "amour-passion" (V 2-GA), Narcisse doit se soumettre à la loi du mérite. Il ne peut satisfaire son désir que dans le mariage, et déjà, le plaisir se transforme en devoir de l'époux et en responsabilité de père. Ici, la réduction du temps de co-existence entre les deux valeurs avant l'assimilation répond à une exigence de la morale chrétienne.

Parmi les valeurs tolérées conditionnellement, nous retrouvons "le bien-être" et "la valorisation du je". Dans le roman, ces valeurs hédonistes ne se réalisent que si elles obéissent aux prescriptions de la donation. Le curé Flavel

les respecte toujours. Par contre, Marie Calumet apprend à ses dépens qu'il faut s'y soumettre. La clause du donateur constitue ainsi un autre mécanisme de contrôle social.

Quant aux plaisirs liés à la sexualité (en dehors de l'amour-passion) et aux excréments, ils ne gagnent pas la tolérance des valeurs traditionnelles. Mais ils réussissent à échapper au contrôle social et menacent l'ordre établi. Voilà pourquoi ceux qui véhiculent ces valeurs, occupent le banc des anti-héros, des déviants. Et, fait important, contre toute attente, ils ne subissent pas de châtiment exemplaire. Ainsi la tradition, malgré sa puissance, s'avoue incapable de contrer les manifestations de l'hédonisme qui ébrèchent la muraille de respectabilité des héros. Le curé se désacralise en adoptant des attitudes d'homme et la femme risque sa vertu en recherchant la satisfaction de ces plaisirs. Le geste de Zéphirin, en bafouant les plaisirs de la table, dénonce l'assimilation des valeurs hédonistes.

Par le biais de l'analyse de la structure interne du roman, nous atteignons sa signification profonde. C'est ainsi que le bonheur, la prospérité et la célébrité ne sont accessibles qu'à ceux qui respectent la vision du monde officiellement reconnue ou qui se chargent de la propager en favorisant le contrôle social. Le roman affirme aussi la vitalité de l'hédonisme et ce, malgré les oppositions des bien-pensants.

La vision du monde traduite par la structuration des valeurs du roman paraît rejoindre l'idéologie ultramontaine que nous décrit Denis Monière :

L'ultramontanisme érigeait en valeurs absolues l'immobilisme, l'attachement aux traditions, la défense du statu quo, le conservatisme social et politique. La vision du monde ultramontaine aboutissait à l'établissement d'un monolithisme idéologique qui, par son intolérance, figeait le développement des idéologies en écrasant toute velléité de dissidence. (...) Dès lors, tout ce qui n'est pas conforme ou qui conteste l'ordre établi incarne l'esprit du mal et doit être éliminé. (...) Ce monolithisme idéologique ne sera jamais total (...) mais sa force sera assez grande pour intégrer les nouveaux mouvements sociaux et obliger les forces de changement à accepter le cadre de référence dominant. Pour survivre, les oppositions devront se conformer aux préceptes de l'idéologie cléricale et diluer leurs revendications(29).

Cependant la structure interne du roman nous montre aussi que certains aspects de l'hédonisme se soustraient à la puissance écrasante du système dominant. C'est pourquoi nous ne pouvons dire que Marie Calumet s'inscrit unilatéralement dans la perspective de l'idéologie ultramontaine. Dans le roman, les échappées des valeurs hédonistes servent à introduire la contestation de l'idéologie traditionnelle. Rodolphe Girard fait ainsi le procès des excès du "discours ultramontain (qui) est essentiellement axé sur la dénonciation

29. Denis Monière, Le développement des idéologies au Québec, Montréal, éditions Québec/Amérique, 1977, p. 224, 225.

et sur l'affirmation d'absolus"(30).

... le doute n'est pas permis, l'analyse des situations nouvelles est absente et l'innovation inutile, car le dogme est là qui fournit une interprétation toute faite de la réalité. Toutes les réponses se trouvent dans la doctrine de l'Eglise. L'individu n'a plus qu'à abdiquer et à mettre sa raison à la pouille. Il ne réfléchit pas. Il doit suivre et appliquer mécaniquement l'enseignement des Pères de l'Eglise(31).

Dans sa contestation, Rodolphe Girard ne fait pas table rase de l'idéologie dominante. Il n'oppose pas une vision du monde différente, car ce n'est pas l'ultramontanisme qu'il refuse mais ses abus. C'est pourquoi il lutte de l'intérieur par l'antithèse: à l'intolérance, il oppose la tolérance des dissidents; en contraste avec l'austérité du catholicisme prêché, il présente une morale permissive dans laquelle la sexualité a sa place; au monolithisme, il propose la diversité des comportements et des rôles sociaux afin de respecter la singularité des actants, héros ou anti-héros; à l'idéalisation du prêtre et des valeurs traditionnelles, il répond par la démystification; enfin, à la dépendance intellectuelle, il préfère l'expression libre, audacieuse et protestataire de Marie Calumet. La contestation prend donc la forme d'une remise en question du rigorisme des ultramontains.

30. Monière, op. cit., p. 223.

31. Ibid.

Si l'analyse structurale du roman ne nous autorise pas à conclure qu'il reproduit uniquement la vision du monde des ultramontains, elle ne nous permet pas plus de l'associer à une autre idéologie québécoise connue de progrès social ou économique. Car Rodolphe Girard n'a pas réagi de façon spécifique aux transformations structurelles de l'économie et de la hiérarchie sociale. Il a plutôt exprimé son refus de l'étouffement imposé et occasionné par l'intransigeance de l'élément le plus stable de cette époque, l'idéologie ultramontaine. Toutefois, nous pouvons dire que, même s'il n'innoe pas, il ose affirmer le dynamisme des sources vives de l'homme. Qu'importe le système en place, pourvu que l'on puisse jouir de la vie! Tel est, semble-t-il, la philosophie proposée par le romancier. Cette désinvolture devant l'ordre établi le rapproche beaucoup, à notre avis, de la tradition orale. Il rejoint l'esprit des chansons traditionnelles de curé dans lesquelles le peuple s'amuse en démystifiant et en humanisant le prêtre qu'il respecte(32). Par le biais de l'humour populaire, l'hédonisme renforce sa fonction sociale de contestation, c'est-à-dire qu'il permet à l'individu d'affirmer le principe du plaisir "en dépit des réalités ex-

32. Jean-Pierre Pichette, Le curé à travers les chansons traditionnelles au Québec, dans Ethnologie québécoise 1, Cahiers du Québec no 7, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, pp. 159-184.

térieures défavorables"(33). Sociologiquement, le roman signifie donc que Rodolphe Girard souhaite la co-existence des valeurs traditionnelles reconnues par le clergé et des valeurs hédonistes reconnues par la tradition populaire(34), nonobstant l'attitude rigoriste des tenants de l'idéologie ultramontaine.

* * *

L'inventaire des valeurs véhiculées par six personnages importants de Marie Calumet, l'analyse de leur structuration et de leurs modalités de relations nous montrent clairement la prédominance des valeurs traditionnelles de la société rurale sur les valeurs hédonistes, malgré la vivacité de ces dernières. La structure interne du roman présentant ainsi la vision du monde des ultramontains comme le bâillon de tout autre système de valeurs qui puisse lui nuire, fait de Rodolphe Girard le contestataire de l'hégémonie religieuse au nom de la libre expression et de la manifestation du principe du plaisir.

33. Henri Tissot, L'humour, Lausanne, Laffont-Grandmont, 1975, p. 21.

34. L'état présent des études idéologiques au Québec ne nous permet pas encore d'associer avec certitude l'hédonisme à la vision du monde d'un groupe social donné. Néanmoins, nous croyons que l'analyse des idéologies des classes populaires pourrait confirmer notre hypothèse.

En 1904, au moment où le clergé exerce encore une autorité quasi absolue, le roman de Rodolphe Girard est inévitablement perçu comme séditieux. Il constitue une menace à l'ordre établi et les autorités n'ont pas hésité à défendre leur vision du monde en sévissant de façon exemplaire. Aussi, l'interdiction et les critiques expriment le rejet des valeurs incompatibles avec l'idéologie dominante.

CHAPITRE III

Marie Calumet devant la critique

Contrairement à la volonté de Mgr Bruchési, la fortune de Marie Calumet ne s'est pas arrêtée avec sa condamnation. L'interdiction religieuse n'a certes pas donné bonne réputation au roman, mais elle n'a pu empêcher les rééditions de 1946, 1969 et 1973 (1). Le temps aurait-il joué en faveur du contestataire? Nous croyons, en effet, que l'accueil réservé au roman de Rodolphe Girard a évolué au même rythme que la société québécoise. Dans la mesure où cette dernière s'affranchit de l'impérialisme religieux, la critique littéraire abandonne son attitude dogmatique. Et le rejet absolu des valeurs véhiculées par le roman céde la place à la pluralité des lectures. L'étude diachronique des

1. Marie Calumet a aussi été traduit en anglais par Irène Currie. (Montréal, Harvest House, 1976, Collection "French Writers of Canada").

critiques(2) devrait nous permettre de reconnaître les différents critères de jugement et de reconstituer la fortune de l'oeuvre entre 1904 et 1978.

A. L'édition originale de 1904

Comme la sanction épiscopale survient peu de temps après la parution de Marie Calumet, les réactions de la presse n'abondent pas en 1904. Toutefois, si nous embrassons toute la période comprise entre la première et la deuxième édition, le corpus s'enrichit. Les critiques de cette époque peuvent se regrouper autour de trois attitudes révélatrices de l'aliénation du milieu intellectuel: la condamnation, le silence, la reconnaissance étrangère et le retard de la réhabilitation québécoise.

Les premiers commentaires paraissent dès la sortie du livre, soit entre le 30 janvier et le 15 février 1904. C'est le journal La Presse qui entame le procès de Marie Calumet (3). Après avoir favorisé la réclame du roman, la direction du quotidien se dit dans l'obligation de désavouer Girard à

2. Considérant l'étendue du corpus des critiques et l'absence d'instruments de recherche pour les premières étapes de l'historique, certains articles ont pu nous échapper, c'est pourquoi nous ne pouvons prétendre à l'exhaustivité de notre inventaire, même si nous l'avons voulu le plus complet possible.
3. Marie Calumet, dans La Presse, 30 janvier 1904.

"cause des immoralités et des persifflages (sic) grossiers" contenus dans son oeuvre. On regrette qu'il ait commis "un essai à la Zola". Un tel empressement à dénoncer un de ses employés peut paraître étrange de la part d'une entreprise comme La Presse. Ajoutons toutefois, à la défense du journal, que le dernier article de réclame se termine sur un ton très prudent :

C'est sous toute réserve que nous donnons cet aperçu de Marie Calumet obtenu par l'auteur lui-même. Comme l'a si bien dit Monsieur Girard: "le public jugera" et nous entendons bien nous prévaloir de ce droit dès l'apparition du livre dont le premier fascicule est actuellement sous presse(4).

Néanmoins, dès le 31 janvier, dans L'Action(5), Jean Jacques reproche au journal La Presse son imprudence à encourager des écrivains, fussent-ils collaborateurs, avant d'avoir pu juger de la valeur de leur texte. L'article de désaveu, selon lui, constitue une réclame propre à "éveiller les curiosités malsaines" de telle sorte qu'au lieu d'être ignoré, le roman connaîtra un succès de vente inégalé. Assuré que les accusations à l'égard du jeune écrivain sont injustifiées, le journaliste de L'Action annonce une critique sur le sujet pour le dimanche suivant. Mais cet article

4. Le premier livre de 1904 au Canada, dans La Presse, 2 janvier 1904.

5. Jean Jacques, Marie Calumet, dans L'Action, 31 janvier 1904.

ne parut jamais.

Il faut attendre une semaine avant que quelqu'un d'autre risque une critique de Marie Calumet. Et quel article! Dans un jugement à l'emporte-pièce, ridicule et malhonnête par surcroît, La Semaine religieuse(6) fustige Girard et son oeuvre. "... des pages aussi sottement et grossièrement conçues, aussi niaisement et salement écrites" méritent, selon le journaliste, qu'on les "rejette avec dégoût". L'auteur de l'article trouve encore scandaleux qu'un "Canadien français, un catholique" dédie un pareil livre à son fils! "Ganelon, le traître, le félon, n'aurait pas fait cela", affirme-t-il. Pour incriminer davantage le jeune auteur, le journaliste ira même jusqu'à dénaturer la pensée de son préfacier. Il laisse entendre que Jean Richepin, "a trouvé cela d'une langue tellement grasse", qu'il en a "éprouvé un irrépressible haut-le-coeur". Le refus de Richepin devient une accusation, alors que dans sa lettre, reproduite en guise de préface, l'écrivain français explique qu'il décline l'offre de Girard pour ne pas faire injure à ses confrères, auxquels il a déjà refusé le même honneur. Il exprime aussi ses regrets car le roman l'a intéressé "et par l'étude de moeurs qui (lui) sont inconnues et par la langue grasse, sa-

6. Un mauvais livre, dans La Semaine religieuse, 8 février 1904.

voureuse, fleurant le terroir"(7). Enfin, la revue ecclésiastique prononce sa sentence: la lecture de ce livre entraîne un "danger de perversion morale, esthétique et littéraire". Puisque le roman ne respecte pas le seul critère reconnu, c'est-à-dire la moralité, il faut le rejeter. Cette dénonciation, lancée par l'organe officiel de l'évêché, a l'effet d'une douche froide. Et la lettre circulaire de Mgr Bruchési, publiée dans La Presse une semaine plus tard, porte le coup de grâce(8).

De fait, peu de critiques oseront par la suite commenter le livre "dangereux". On se contente de répéter les propos de La Semaine religieuse(9). Seul Rémy Siffadoux du Canada se permet d'écrire une critique personnelle(10). Contrairement aux jugements dogmatiques des bien-pensants, son commentaire s'appuie sur une analyse esthétique et technique du roman. Girard bénéficie donc de l'impartialité du journaliste qui sait reconnaître autant les mérites que les défauts de l'écrivain. Il note par exemple que "la phrase est

7. Jean Richepin, Lettre-préface de Marie Calumet; c'est nous qui soulignons.
8. Mgr Paul Bruchési, Circulaire de Mgr L'Archevêque, dans La Presse, 15 février 1904. Nous avons cité le texte de l'interdiction dans l'introduction page 15.
9. Un mauvais livre, dans La Croix, 14 février 1904.
10. Rémy Siffadoux, Marie Calumet, dans Le Canada, 9 février 1904.

plus simple, moins remplie de néologismes et d'expressions forcées" que dans ses œuvres précédentes. Et il admet que dans "la description des paysages et des types, il (Girard) réussit fort bien". Les blâmes sont aussi plus nuancés et mieux justifiés. Il formule deux réserves importantes: une, touchant le niveau de langue et l'autre, la composition. Il lui reproche de ne pas avoir présenté la chanson et par conséquent, de s'être privé du parallèle entre les couplets et les tableaux. "Il aurait par cela donné la raison d'être du livre et de sa forme". Enfin, il réprouve "les passages scandaleux". Le souci du réalisme ne doit pas, selon lui, faire fi des droits du lecteur, entre autres celui de lire un texte dont la langue est socialement acceptable. Le souffle de modération qu'apporte Siffadoux ne trouve malheureusement pas d'écho.

Le monolithisme des critiques s'alimentant à la seule mamelle de la moralité suffit à expliquer l'unanimité du rejet. En bons maîtres des consciences et en défenseurs de la bonne cause, ils ont jugé le roman d'un réalisme immoral et ils l'ont condamné sans plus attendre. Lorsque le haut clergé sanctionne officiellement l'interdiction de Marie Calumet, il n'y a plus rien à ajouter. Désormais, la conspiration du silence entoure le livre proscrit. Et le mutisme des critiques québécois persiste jusqu'à sa réédition en 1946. D'ailleurs, le procès de Girard contre La Vérité en 1908 et

son exclusion de la Société Royale du Canada en 1945, dont nous avons déjà parlé, confirment l'étroitesse d'esprit du milieu.

La censure s'exerçant non seulement sur les livres et leurs auteurs, mais aussi sur les libraires et les critiques, nous ne nous étonnons pas de constater que les premiers commentaires favorables à l'oeuvre dangereuse appartiennent à des étrangers. Et encore! C'est avec appréhension et prudence que Charles ab der Halden affronte "la susceptibilité chatouilleuse" de certains Canadiens en 1907. Sa préface en fait foi:

Aujourd'hui, je traite d'idées contemporaines. Comment le faire, sans effleurer à chaque instant des questions sur lesquelles la France et le Canada ne sont pas d'accord? Si la matière croissait en intérêt, s'il était question de plus de vivants que de morts, le rôle que je m'étais assigné devenait singulièrement périlleux, et réclamait une réserve, une prudence dans l'appréciation personnelle dont j'ai tâché de ne pas me départir"(11).

Cela explique pourquoi le critique français évite de dénoncer le climat culturel du début du siècle. Néanmoins, il se permet de qualifier de "disproportionnées" les accusations portées contre Girard, sachant très bien que ce dernier voulait "protester contre l'ostracisme dont étaient frappés

11. Charles ab der Halden, Nouvelles études de la littérature canadienne, Paris, Rudeval, 1907, p. X, XI.

(les) naturalistes" au Québec. Faute de pouvoir le soutenir davantage dans sa démarche littéraire, il le presse d'écrire d'autres volumes qui tiennent "les promesses de Marie Calumet". Car par ce roman, il reconnaît en Girard "le jeune romancier canadien le plus intéressant et le plus curieux" (12). Il aura donc fallu attendre trois ans avant qu'un critique, évidemment étranger, ne se montre enthousiaste. Et il faudra quatre autres années avant que ne tombent les masques.

En effet, le premier véritable examen du contexte culturel entourant le scandale de Marie Calumet nous est fourni par un autre Français en 1911. Dans son volume intitulé Le cléricalisme au Canada(13), R. de Marmande dénonce les interventions abusives du clergé dans la littérature. La censure ecclésiastique contrôle, affirme-t-il, alors que l'écrivain a besoin de liberté. La condamnation de Rodolphe Girard lui paraît un exemple parfait des contraintes exercées par l'Eglise et de son aveuglement. Selon lui, la vulgarité de la langue a servi de prétexte à la dénonciation. La véritable cause se trouve dans l'originalité du romancier: "Un talent, plein de liberté et d'indépendance! C'était là

12. Ibid., p. 317, 318.

13. R. de Marmande, Le cléricalisme au Canada, Paris, Nourry, 1911, p. 106, 107.

une terrible nouveauté". Reprenant l'argument de moralité, cher aux critiques catholiques, il précise qu'en dehors du mauvais goût de certaines expressions "qui n'ont que le tort d'être inutiles" le roman est "parfaitement honnête. On n'y rencontre nul adultère, nul viol, nul assassinat". En d'autres mots, il démontre que le clergé se préoccupe plus d'exercer son pouvoir que de favoriser et d'apprécier la littérature. C'est pourquoi il encourage les écrivains à prendre "le droit de tout exprimer". Est-ce vraiment surprenant qu'une telle analyse soit l'œuvre d'un étranger?

Sept ans après l'interdiction ecclésiastique, les critiques québécois respectent toujours la consigne du silence. Les encouragements de la France n'ont pas été entendus. Avant qu'un des nôtres ne risque quelques bons mots sur le roman tabou, il faudra qu'un Canadien Anglais classe Rodolphe Girard parmi les plus intéressantes personnalités de la littérature française du Canada(14). Même s'il trouve certaines scènes inutiles voire d'un réalisme grossier, il n'hésite pas à consacrer Marie Calumet en ces termes:

"Marie Calumet". ... is without a doubt a masterpiece of its kind... It is the frankest and wittiest novel in Canadian literature - an essay in Rabelaisan style. As a work of art, racy of soil, it is probably the closest sketch

14. Bernard Muddiman, The stories of the Chateau de Ramesay, dans Queen's Quarterly, vol 20, no 1 (juillet-août-septembre 1912-13), p. 86.

of Canadian life yet portrayed... It is the first great novel Canada has produced in either French or English(15).

Après d'aussi favorables commentaires, que peut ajouter la critique québécoise? Peu de choses certes, mais il faut oser les dire. Bien que timide, le premier article québécois a le mérite de réhabiliter l'auteur et l'oeuvre par la dénonciation de l'ostracisme et par l'affirmation de la qualité du texte. Ainsi, à l'occasion de la parution des Contes de chez-nous en 1912, Le Pays tente de secouer la mauvaise foi des journalistes en rappelant que Rodolphe Girard est victime d'une "lutte surnoise depuis la publication de Marie Calumet"(16). Il espère mettre fin aux préventions contre l'écrivain, en répétant les superlatifs utilisés par Charles ab der Halden: le livre "le plus franc, le plus dru, et le plus spirituel de la littérature canadienne"(17). Mais conscient que sa tentative de réhabilitation risque de lui attirer les foudres de l'intelligentsia, l'auteur du papier préfère se cacher sous le pseudonyme de Nestor. Avait-on la mémoire si rancunière au Québec?

Il semble que oui, puisque cette première manifestation

15. Ibid., pp. 86-88.

16. Nestor, Contes de chez-nous, dans Le Pays, octobre 1912.

17. Halden, op. cit., p. 318.

de la reconnaissance de Rodolphe Girard ne réussit pas à vaincre le mur du silence. Plusieurs années plus tard, soit en 1938, Albert Laberge reprend le flambeau, en offrant à son ami et ancien collègue, un des plus beaux témoignages, sinon le plus beau. Dans son ouvrage intitulé Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui(18), il lui consacre un chapitre. Laberge se souvient du "coup de crosse archiépiscopal" et de "la conspiration du silence qui s'est faite autour de cet écrivain". Il reconnaît que la condamnation ecclésiastique et la peur des critiques causèrent "cet étrange ostracisme, aussi unanime qu'injustifié". Il note en effet, et avec raison, qu'aucune histoire de la littérature canadienne-française, aucun manuel, aucun ouvrage de critique ne mentionne le nom de Rodolphe Girard(19). Le texte d'Albert Laberge se veut véritablement un éloge de l'œuvre et de son auteur. Sans toutefois tomber dans la vile flatterie, il contribue à les revaloriser dans l'opinion publique. Dans son commentaire, il s'attarde à différents aspects du roman. Depuis la langue qu'il trouve "simple, naturelle avec

18. Albert Laberge, Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, s.e., 1938, pp. 143-147.

19. Tout au plus a-t-il droit à de courts articles de journaux et à des passages dans des articles de revues. Encore faut-il nuancer. La plupart du temps, il s'agit de la présentation de ses autres ouvrages. Quant aux articles sur Marie Calumet, notre rétrospective montre bien leur rareté et leur qualité.

une verve endiablée, avec un accent de vérité inimitable" jusqu'aux portraits "solidement peints, hauts en couleurs et d'un relief saisissant", sans oublier les "pages rabelaisiennes" qu'il justifie au nom du rire. Quant à la structure, Laberge croit que la succession des tableaux permet d'accentuer le rythme de l'action, ce qui contribue à faire de Girard "un conteur de tout premier ordre". Il savoure encore la qualité du détail, la richesse de l'imagination et "la connaissance de moeurs campagnardes d'autrefois". A ce sujet, il est d'avis qu'après Girard seul le Dr Edmond Grignon, dans En guettant les ours, a pu "avec autant de verve et de naturel" rappeler que "nos pères aimait à fricoter, à donner un coup de poing, à jouer un tour, à s'amuser franchement et honnêtement" et qu'ils "n'avaient pas peur d'un mot un peu gras". Enfin, Laberge insiste sur l'absolue originalité de Marie Calumet qu'il considère comme le roman "le plus alerte, le plus pittoresque et le plus joyeux qui soit dans la littérature canadienne-française". Bref, "un chef d'œuvre en son genre".

Après la condamnation et l'ostracisme, le roman de Rodolphe Girard connaît-il enfin la célébration? Sans tirer des conclusions hâtives disons que, malgré des débuts très pénibles dus au dogmatisme et au monolithisme de la critique, Marie Calumet a suscité l'intérêt de cinq hommes qui ont eu l'audace de se porter à sa défense. Même si cette

prise de parole ne réussit pas à vaincre la fausseté et la machination, que certains ont dénoncées, elle laisse espérer une meilleure réaction à la réédition du roman.

B. L'édition expurgée de 1946

Pendant que les bien-pensants croient en avoir terminé avec ce roman scandaleux, Rodolphe Girard songe déjà à lui donner une deuxième vie. Le succès de son livre lui paraît possible. "Les conditions ne sont plus les mêmes au pays", écrit-il à Albert Laberge(20). Néanmoins, de 1926 à 1933, il travaille à la correction du manuscrit: remaniement du style et expurgation des scènes les plus critiquées. Ainsi, il transforme le personnage du curé Lefranc en faisant disparaître presque totalement sa dimension sexuelle. Et la scène scatologique de la vengeance est très largement coupée. Ces deux seuls exemples montrent l'importance de la révision. En faisant preuve de prudence, voire de compromis, il édulcore la signification du roman. La version originale de 1904 conteste une certaine forme de cléricalisme par l'affirmation de l'hédonisme, tandis que cette édition expurgée amoindrit la protestation par le renforcement des valeurs traditionnelles. La contestation devient donc une faible résistance. Les autorités religieuses et intellectuelles ont réuss-

20. Lettre à A. Laberge, 3 mars 1926, fonds Albert Laberge, Université Laval.

si à assujettir une fois de plus le principe du plaisir.

Malgré son évidente soumission, Rodolphe Girard éprouve certaines difficultés à trouver un éditeur. Il aurait été intéressant d'analyser les raisons invoquées par les éditeurs pour refuser la réimpression de Marie Calumet. Malheureusement nous n'avons retracé que très peu de renseignements. Nous savons qu'après des démarches auprès d'Edouard Garand(21), en 1926, et d'Albert Lévesque(22) de l'Action française, en 1933, il s'adresse à une maison française avec laquelle il ne peut s'entendre sur les frais de publication(23). Il songe aussi à éditer lui-même son roman, mais il doit y renoncer, faute de bailleur de fonds(24). Finalement, en 1946, il signe un contrat avec Serge Brousseau.

Dans l'historique de la fortune de l'oeuvre, les réactions autour de l'édition de 1946 peuvent faire problème puisque la déformation du contenu implique une modification de l'interprétation du roman. Néanmoins, comme nous englobons tous les commentaires parus entre 1946 et 1969 (date de

21. Lettre de Edouard Garand à Rodolphe Girard, 11 mars 1926, fonds Garand, Université de Montréal.

22. Lettres à Albert Laberge, 25 janvier 1933 et 2 février 1933, fonds Albert Laberge, Université Laval.

23. Ibid., 14 septembre 1933.

24. Ibid., 21 avril 1933.

la troisième édition) et que certains d'entre eux nous semblent établis à partir de la version originale, nous ne croyons pas nécessaire de les traiter différemment.

Si nous regroupons les critiques selon l'accueil qu'ils réservent à la seconde édition de Marie Calumet, nous trouvons des réactions contradictoires: les uns rejettant toujours le roman, les autres lui reconnaissant suffisamment de valeur pour lui accorder une place dans la littérature québécoise.

Les adversaires de Marie Calumet ne brandissent plus l'étendard de la moralité mais celui de la qualité littéraire. L'œuvre d'art s'accorde mal de "plaisanteries et d'allusions grivoises"(25). Sans toujours en faire une accusation explicite, on reproche à Rodolphe Girard d'avoir fait un roman populaire. La présentation de Marie Calumet et de Rédemption faite par Auguste Viatte illustre bien cette tendance: écrivain médiocre, Rodolphe Girard "écrit dans une langue affreuse des romans goguenards et assez bassement naturalistes"(26). Un autre argument alimente le mépris de ces

25. Henri Tuchmaier, Evolution de la technique du roman canadien-français, thèse de doctorat, Université Laval, p. 99.

26. Auguste Viatte, Histoire littéraire de l'Amérique Française des origines à 1950, Québec-Paris, P.U.L. - P.U.F., 1954, p. 152.

hommes de lettres, l'humour. Ils reprochent au roman de ne pas réussir à les amuser alors qu'il est présenté comme "le plus joyeux de la littérature canadienne-française"(27). Tougas le trouve "aussi innocent que fade"(28). Le critique de l'Action Nationale va jusqu'à dire: "Ce qu'il y a de plus amusant dans la Marie Calumet de 1946, ce sont les efforts publicitaires qui l'accompagnent"(29). Enfin, dans son étude sur l'évolution de la technique romanesque, Henri Tuchmaier reproche "la maladresse désarmante" de Girard dans la présentation de ses personnages.

Sans subtilité aucune, l'auteur se livre à une énumération des traits distinctifs et, pour s'assurer que son lecteur a compris, il spécifie qu'il s'agit du physique et du moral(30).

Bien que moins véhémente et surtout, moins menaçante, l'opposition de 1946 nous paraît tout aussi catégorique.

Quant aux défenseurs, ils abandonnent les grands éloges pour étudier davantage les particularités de l'oeuvre. En

27. Albert Laberge, Préface de Marie Calumet, Montréal, Brousseau, 1946, p. 10.
28. Gérard Tougas, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, P.U.F., 1964 et 1967, p. 133.
29. G.F., Marie Calumet, dans l'Action Nationale, novembre 1946.
30. Tuchmaier, op. cit., p. 175, 183.

dehors des textes de la préface(31), nous ne retrouvons plus de superlatifs ni d'acclamations au chef-d'oeuvre. Même son critique le plus flatteur, Albert Laberge, emprunte un ton presque modéré dans son nouveau propos sur Marie Calumet.

Girard, alors âgé de vingt-cinq ans, avait écrit avec une verve enlevant une roman amusant, plein de saveur et de pittoresque qui renfermait une foule de scènes et d'incidents typiques, narrés avec un art robuste et pas bégueule(32).

La présentation du Queen's Quaterly se fait aussi plus sobre. Dans son approche historique, le journaliste remarque que, malgré les années, Marie Calumet n'a pas perdu d'intérêt: "This story has kept its gaiety, its freshness, its bonne humeur, at times Rabelaisian. The picture is happy and real, with a very French-Canadian background of sharp observation and wit"(33). De plus, il considère qu'avec Laberge, Girard a marqué une époque par l'introduction du naturalisme dans la littérature canadienne-française.

Chez les critiques favorables à Marie Calumet, nous re-

31. La préface de l'édition de 1946 comprend: la lettre de Richepin, la reproduction du texte de Laberge paru dans Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui (1938) et un extrait de l'article de Bernard Muddiman publié dans le Queen's Quaterly (1911).

32. Albert Laberge, Propos sur nos écrivains, Montréal, s.e., 1954, p. 93.

33. M.T., French Canadian Literature; Marie Calumet, dans Queen's Quaterly, vol 53, no 4 (1946), p. 544.

marquons cependant une tendance à bâtir le commentaire autour de la préface du roman. Ainsi, Dostaler O'Leary, lorsqu'il retrouve dans la peinture de moeurs "la franche gaïté des normands qui savaient si bien sans méchanceté aucune, se moquer des petits travers de chacun"(34), reprend-il le texte d'Albert Laberge. Romain Légaré pour sa part, ne se contente pas de répéter les propos de Laberge, il les nuance. Observons les modifications qu'il apporte: il juge "la langue colorée, vivante même si elle montre parfois trop de laisser aller, trop d'abandon et de débraillé", le récit "vivant, alerte" même s'il "tourne parfois au grotesque", "les pages rabelaisiennes plus amusantes que scandalisantes". Après avoir rappelé l'art de raconter, la verve endiablée, le style pittoresque et le sens du comique de Girard, il conclut que "sans être un chef d'oeuvre, Marie Calumet, manifeste un talent réel"(35). Ce souci de nuancer un commentaire trop favorablement partial, d'ajouter des réserves ou de souligner les points faibles peut s'expliquer par l'évolution du contexte culturel. Avec le recul des années, il n'est plus nécessaire de compenser les condamnations à l'emporte-pièce par une accumulation de superlatifs, puisque la

34. Dostaler O'Leary, Le roman Canadien-français; étude historique et critique, Montréal, C.L.F., 1954, p. 27, 28.

35. Romain Légaré, Marie Calumet, dans Culture, vol. 8 (1947), p. 363; Romain Légaré, dans Lectures, vol. 2, no 2 (avril 1947), p. 121, 122; c'est nous qui soulignons.

modération devient de plus en plus la règle de conduite des critiques.

Par contre, le temps semble avoir effacé des mémoires l'intransigeance du début du siècle. Du moins on n'ose pas dénoncer l'ostracisme et le contrôle religieux sur l'expression de la pensée. A part Albert Laberge, qui en fait l'objet d'un propos(36), très peu s'attardent à la condamnation. Tout au plus, trouve-t-on des allusions(37). Souvent même les historiens de la littérature ne mentionnent cette affaire que dans la présentation de La Scouine, se souvenant de la vindicte ecclésiastique dont Rodolphe Girard a été victime avant son ami(38). C'est ce qui a fait dire aux mauvaises langues que "le scandale a permis (à Marie Calumet) de survivre"(39).

Parmi les quelques lignes accordées à l'interdiction du roman, Albert Legrand en explique la cause et la portée. "De livre impie, de roman réaliste qui décrit le réel avec ses laideurs comme avec sa beauté, on voyait à ce qu'il ne s'en

36. Albert Laberge, Propos..., pp. 93-95.

37. Paul Gay, Notre littérature, Montréal, HMH, 1969, p. 65; M.T., Marie Calumet, loc. cit., p. 544.

38. Réginald Hamel, Introduction à la littérature canadienne-française des origines à 1925, notes de cours, Université de Montréal, session juillet-août 1964, p. 124.

39. Tougas, op. cit., p. 145.

publie pas"(40), dit-il. Si le clergé a condamné Marie Calu-
met et fait "perdre à l'auteur son emploi à La Presse, c'est
qu'il "ne trouva pas drôle... qu'on s'amusât à ses dépens,
et qu'on se permit ainsi de souligner leurs (sic) ridicu-
les". "Ce geste sévère était aussi un avertissement à tout
écrivain québécois à qui la tentation pourrait venir de s'é-
carter des voies littéraires inspirées par une stricte or-
thodoxie religieuse", poursuit encore Albert Legrand.

Réginald Hamel, pour sa part, impute à l'innovation é-
rotique la responsabilité de la condamnation. Dans son ro-
man, Girard aborde "un problème inavouable dans notre socié-
té, celui de l'inceste, (et) pis encore, celui auquel un
bon apôtre de Dieu pouvait être mêlé"(41).

En somme, on s'entend pour reconnaître que la cause du
scandale tient à l'audace de dire publiquement ce que la bon-
ne société veut tenir caché. On étouffe la parole de celui
qui rompt avec la pudibonderie des ultramontains et leur "op-
timisme systématique"(42). Telle est la loi du grégarisme.

40. Albert Legrand, Littérature canadienne-française, cours présenté par l'Université de Montréal en collaboration avec la société Radio-Canada, 1967-68, 16e cours.

41. Réginald Hamel, L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940, dans Parti Pris, nos 9-11 (été 1964), p. 122.

42. Viatte, op. cit., p. 209.

Léopold Leblanc dira que le roman exprime "la difficulté de saisir le réel dans l'amour (par son association avec la boue et les excréments), dans le temps (le roman se situe en 1860), dans l'espace (le lieu n'est qu'un décor) et dans le style (le comique provient souvent de la déformation du langage)"(43). Son analyse l'amène à dégager le sens de l'oeuvre: une démystification de l'amour et du prêtre, c'est-à-dire que Girard les situe "à un niveau humain". Du même coup, L. Leblanc assigne une fonction à l'humour que tous ont reconnu sans trouver sa véritable signification. Marie Calumet est plus qu'un roman humoristique dicté "par l'esprit de gaieté, le sens du comique, la verve gauloise aimée des gens du peuple"(44); par le rire, il critique et démystifie. Ce problème d'interprétation est évidemment relié au texte utilisé par les critiques car, nous l'avons déjà signalé, la version expurgée ne véhicule pas le même contenu. Nous pouvons donc supposer que, contrairement à la plupart des autres, le professeur Leblanc a travaillé avec l'édition originale. L'écart d'interprétation se fait particulièrement sentir dans

43. Léopold Leblanc, Introduction à la littérature canadienne-française; guide de l'étudiant, Montréal, P.U.M., 1968, p. 121.

44. Romain Légaré, Le prêtre dans le roman canadien-français, dans Culture, vol XXIV, no 1 (mars 1963), p. 6.

les articles de Romain Légaré(45) et de Gérard Bachert(46) qui ne voient pas la critique des moeurs cléricales et des sentiments religieux. L'un croit que le roman ne contient "aucune intention de persiflage" et l'autre affirme que "Girard, malgré la saveur rabelaisienne de Marie Calumet, n'oublie pas que les paysans canadiens-français sont profondément religieux". L'attitude de ces deux critiques renforcent la victoire du clergé car, par l'édition censurée, ils réussissent à cacher la véritable signification de l'oeuvre, donc à étouffer la parole de rupture. Et pire encore, ils la récupèrent en privilégiant l'image sociale officiellement acceptée.

Au-delà des divergences d'interprétation, l'étude diachronique des critiques de l'édition expurgée laisse voir l'évolution des critères d'analyse. De plus en plus, l'unique souci de moralité est remplacé par la diversité et la complémentarité des lectures. Dans les commentaires sur Marie Calumet, nous remarquons, entre autres, l'approfondissement de l'analyse technique (Tuchmaier), l'apparition d'une approche thématique (érotisme, prêtre, sentiment religieux,

45. Ibid.

46. Gérard Bachert, Le sentiment religieux dans le roman canadien-français, dans La Revue de l'Université Laval, vol. 9, no 10 (juin 1955) et vol. 10, no 1 (septembre 1955), p. 882.

humour) et d'une vision historique. Plusieurs ont, en effet, manifesté l'intérêt de situer le roman dans la littérature, soit par la typologie du genre, soit par l'affiliation. Ainsi, on a classé Marie Calumet parmi les romans de moeurs et les romans du terroir. Associé à Albert Laberge et à Jean-Charles Harvey, Rodolphe Girard est maintes fois qualifié de pionnier du réalisme(47). Adrien Thériot y voit aussi un de nos premiers romans humoristiques(48). Et dans la veine de la plaisanterie rabelaisienne(49), on lui reconnaît des successeurs en Edmond Grignon avec En guettant les ours, Zucharie Lacasse avec Une mine de souvenirs et Yves Thériault avec Les vendeurs du temple(50). Toutes ces qualifications,

47. Tougas, Histoire..., p. 155; Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, 1968, tome 2, p. 281; Viatte, Histoire..., p. 209; Legrand, Littérature..., 16e cours; David M. Hayne, Les grandes options de la littérature canadienne-française, dans Conférences J.A. De Sève 1-10, Montréal, P.U.M., 1969, p. 43; Bessette, Geslin et Parent, Histoire de la littérature par les textes, Montréal, Centre Educatif Culturel, 1968, p. 369; M.T., Marie Calumet, dans Queen's Quarterly, vol. 53, no 4 (1946), p. 544.
48. Adrien Thériot, L'humour au Canada Français, Montréal, CLF, 1968, p. 114.
49. Laberge, Peintres..., p. 144; Légaré, Marie Calumet, dans Culture, vol. 8 (1947), p. 363; Tougas, Histoire..., p. 161; O'Leary, Le roman..., p. 106.
50. Dans cet inventaire, nous avons omis deux qualifications parce qu'elles ne nous paraissent pas très pertinentes: d'une part, Pierre de Grandpré considère Girard comme un des initiateurs du roman psychologique (Histoire..., tome 2, p. 109.) et cette classification nous semble injustifiée; d'autre part, Tougas fait preuve

en accordant à Rodolphe Girard et à Marie Calumet une place dans notre littérature, contribuent à leur reconnaissance officielle. Amorcée par des étrangers au début du siècle, cette entreprise de réhabilitation trouve enfin des porte-parole québécois. M. Davies de Réédition-Québec poursuit le même but en présentant son fac-similé de la version intégrale en 1969.

C. Le fac-similé de 1969

Treize ans après la mort de son auteur, Marie Calumet retrouve les mots d'autrefois. La reproduction du texte original et de ses nombreuses illustrations a l'avantage de nous remettre en contact avec Rodolphe Girard sans altérer sa pensée. Elle devient donc un document de premier ordre dans l'étude de la littérature québécoise et dans notre analyse de la fortune de Marie Calumet. Si l'on tient compte du chaleureux accueil que lui a réservé la presse, cette réimpression répondait à des attentes.

En effet, parmi les vingt-deux commentaires que nous avons recueillis, trois seulement se montrent peu favorables.

de mauvaise foi en qualifiant Marie Calumet de "Glocherle affadi", puisque ce roman de Gabriel Chevallier n'a été écrit qu'en 1934, (Histoire..., p. 145).

Viatte(51) et Sylvestre(52) par exemple, continuent de le considérer comme un écrivain médiocre. Sont-ils irrémédiablement prévenus contre Girard? Nous sommes portée à le penser surtout quand un Sylvestre embrasse dans le même jugement toutes ses œuvres avec celles de Chauveau, Lemay, Choquette et Bernier, et qu'il termine son commentaire en disant: "en somme, ces romans ne sont pas seulement faibles au point de vue technique, mais ils ne nous donnent de l'homme et des réalités canadiennes que des vues superficielles et conventionnelles". C'est à croire qu'il n'a pas lu Marie Calumet! Quant à la livraison du service de presse(53), nous devons lui accorder le mérite de l'honnêteté. L'auteur de l'article n'y va cependant pas de main morte. Il commence par déclarer que le récit de la pénible histoire du roman ne lui donne pas "pour autant de valeur littéraire surréogatoire" (sic). A propos des "morceaux à effet" qu'il qualifie de "farces hénaurmes", il considère que si la narration en est vive, "le style n'a rien de transcendant: c'est celui du conte rabelaisien, farci de canadianismes où

51. Auguste Viatte, Anthologie littéraire de l'Amérique francophone, Sherbrooke, CELEF, 1971, p. 110.

52. Guy Sylvestre, Le roman, dans Visages de la civilisation au Canada-français, de Léopold Lamontagne, Québec, P.U.L., 1970, p. 5.

53. Office des communications sociales, Service de Presse, Marie Calumet, dans Le livre canadien, vol. 1, no 100, (1970).

les images, parfois heureuses, sont le plus souvent forcées". Enfin, en situant le roman dans ses contextes de création et de réédition, il se fait plus conciliant. Dans cette perspective, il reconnaît la valeur sociologique de cette réimpression et l'audace d'une "tentative de libéralisation du langage et du sujet romanesque" au temps des anathèmes. En 1969, les adversaires de Marie Calumet n'ont plus le morant d'autrefois.

Aussi, pour attirer à nouveau l'attention du public sur Marie Calumet, le directeur de la Maison Réédition-Québec recrée l'esprit de la campagne publicitaire de 1903-1904. Plusieurs jours avant le lancement officiel du volume, il fait paraître une annonce sur laquelle on peut lire deux extraits de critiques, dont le premier est tiré de Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui d'Albert Laberge et le second de la lettre circulaire de Mgr Bruchési condamnant le livre impie(54). La juxtaposition de ces deux commentaires contradictoires rappelle l'attrait et la menace de la grande originalité de l'oeuvre au début du siècle.

Mais les temps ont changé, et l'enthousiasme se manifeste plus librement. Les journalistes n'hésitent plus à présenter et à commenter le roman. Du 27 février au 2 juin 1970,

54. Deux critiques sur Marie Calumet, dans Le Devoir, 6 décembre 1969.

les bons mots se succèdent. Pour mieux revivre ce succès tant attendu, revoyons un à un ces textes.

Deux aspects retiennent l'attention du critique du Soleil: l'humour que Rodolphe Girard introduisait pour la première fois dans le roman québécois et sa critique sociale qui n'épargne personne. A cet égard, il considère la condamnation du roman comme un "bonheur"(55).

Réginald Martel, pour sa part, a passé "quelques heures de bonne humeur" à lire "cette farce paysanne"(56). Mais ce qui l'intéresse le plus "dans ce roman réaliste", c'est l'histoire de sa condamnation(57).

Le 14 mars, La Patrie nous invite à lire Marie Calumet "pour savoir qui elle était"(58). Le journaliste rappelle donc que l'héroïne de la vieille chanson populaire qui porte son nom et celle du roman, ne font qu'une. Se souvenant aussi de la vigoureuse condamnation ecclésiastique, il en souligne quelques causes et conséquences: Rodolphe Girard a

- 55. Réédition de Marie Calumet de Girard, dans Le Soleil, 27 février 1970.
- 56. Réginald Martel, Le retour de Marie Calumet, dans La Presse, mars 1970.
- 57. Réginald Martel, De Marie Calumet aux délires poétiques, dans La Presse, 28 février 1970.
- 58. Pour savoir qui elle était, il faut lire Marie Calumet, dans La Patrie, 14 mars 1970.

"osé caricaturer deux curés de campagne", il a cité des passages de la Bible, il a écrit dans un "style archaïque (qui) répand un parfum de terroir piquant et sucré à la fois", et pis encore, il fut le premier humoriste à montrer la tête dans "notre histoire nationale abondante en géremiades (sic) craintives et stériles". Pas étonnant qu'on ait cherché à le faire taire! De fait, on a bien réussi puisque cet "écrivain racé (est) plutôt méconnu dans notre littérature". Toutefois, ajoute le critique, la réédition en fac-similé de l'oeuvre, "à laquelle on a conservé une atmosphère d'authenticité parfaite", permet d'heureuses trouvailles.

Quant à André Major(59), il se contente de souligner le succès de vente du roman puisque, à peine trois mois après son lancement, il est presque épuisé. Il annonce aussi "une édition de poche pour les Cégeps". Mais l'éditeur ne pourra pas réaliser ce projet.

Qu'on se soit attaqué à ce "pâle avatar de Rabelais" avec tant de ferveur étonne Françoy Roberge(60). Il estime que "cette oeuvre descriptive et campagnarde aurait gagné à être plus gaillarde". Sans doute une question de goût et

59. André Major, Succès de Marie Calumet et du projet de Réédition-Québec, dans Dimanche-Matin, 15 mars 1970.

60. Françoy Roberge, Marie Calumet: un méchant avatar de Rabelais, dans Sept jours, 21 mars 1970.

d'époque! Mais ce qui nous étonne, c'est que cet amateur de Rabelais n'ait pas vu l'intention critique derrière "l'atmosphère paysanne et sa grosse simplicité à une époque où le curé du village conservait son omnipotence". Malgré cette déception, Roberge ne s'est pas ennuyé en compagnie de Marie Calumet. Il en a trouvé le récit "vif, amusé et par conséquent amusant", et la "langue canadienne parfois très savoureuse". Cette dernière appréciation nous paraît bien racheter sa présentation plutôt négative.

Parmi les commentaires les plus intéressants de cette période, nous retrouvons deux articles de Jacques Ferron(61). Son enthousiasme et sa connaissance du sujet lui permettent une approche tout à fait originale. De Marie Calumet il connaît toute l'histoire. Aussi, Ferron n'approuve guère l'attitude de la critique des deux précédentes éditions. Si en 1904 elle a été "veule" et en 1946, "stupide" il est temps, affirme-t-il, qu'on lui rende "les honneurs qui lui sont dus et la place qui lui revient". Car "Marie Calumet est un livre important de notre littérature, beaucoup plus que ceux de Laberge dont c'est une mode de dire du bien dans les revues universitaires". A quoi, selon Ferron, le roman doit-il son importance? A "sa verve enjouée", au "plaisir et (à)

61. Jacques Ferron, Marie Calumet, dans le Petit Journal, 22 mars 1970; Dessaules réhabilité, dans Magazine Maclean, mai 1970.

la facilité de sa lecture", à sa qualité de document socio-logique et linguistique, et "à sa situation dans la littérature québécoise". Car, en témoignant de la verve populaire de notre XIXe siècle, Marie Calumet représente, à ses yeux, "l'équivalent des fabliaux du Moyen-Age et des premiers romans francoys". Ferron voit dans son interdiction une des causes de l'aliénation et du dessèchement de notre littérature. Censurer Marie Calumet, c'est "empêcher la verve populaire (en quelque sorte notre âme) de nourrir notre littérature". Sans ce correctif naturel, "la bonne humeur, on restait guindé, absurbe, fou", colonisé. Pour Ferron, il semble "caractéristique que cet endiguement ait produit un courant souterrain qui a alimenté une littérature de protestation" dans laquelle s'inscrit le roman de Girard. L'intérêt de l'analyse de Ferron tient au rôle et à la signification qu'il accorde à l'humour dans la définition et l'évolution de notre littérature. Tandis que la plupart des critiques refusent d'accepter les manifestations populaires, Jacques Ferron leur reconnaît la santé et l'authenticité. Pendant que la plupart des critiques cherchent les valeurs littéraires officielles du roman, il le proclame "chef d'œuvre d'un genre qui nous est propre (et qu'on renie trop souvent): la monographie de paroisse". Même si certains croient avoir étouffé ou dépassé leurs origines populaires, Ferron sait que l'humour, au Québec, c'est "de la bonne humeur contrariée" et qu'il vit encore!

Mais l'humour ne fait pas toujours rire, particulièrement en 1904, comme le raconte Jean Blouin(62). Dans un article très bien documenté, le journaliste reconstitue la biographie de l'auteur, l'histoire de son roman, de sa condamnation et de son procès avec La Vérité. Blouin présente Marie Calumet comme un roman "humoristique", "innocent" et "inoffensif".

Marie Calumet, c'est l'histoire de la vie quotidienne d'une paroisse rurale comme il y en avait des centaines ici au siècle dernier... Il y a bien des allusions... des situations cocasses. Mais rien de tout cela ne dépasse la plus exemplaire pudicité(63).

En soulignant les causes de "la campagne d'insultes et de calomnies" dont fut victime Rodolphe Girard, il montre bien la force du terrorisme ecclésiastique.

Rodolphe Girard a voulu rompre le cercle. Mais il avait oublié. Il avait oublié (les campagnes du clergé spécialement celle de Mgr Bruchési, contre les mauvais journaux et les mauvais livres)... Il avait oublié l'histoire de l'Institut Canadien (et les autres condamnations)... Il avait oublié qu'il existait dans notre patrimoine une tradition, une tradition du silence, de la pudeur, de la dissimulation, en un mot de l'hypocrisie, tradition autoritaire qui ordonnait de cacher des choses qui existaient ici comme ailleurs, de camoufler des conduites qui se pratiquaient sur une grande

62. Jean Blouin, Notre premier roman humoristique ne fit pas rire du tout, dans Perspective, 28 mars 1970.

63. Ibid.

échelle(64).

Jacques Vigneault va plus loin dans l'analyse de notre aliénation(65). Loin d'être une oeuvre d'humour, "Marie Calumet est une autre preuve de l'abrutissement auquel confinait une éducation qui refoulait l'activité sexuelle, réprimait l'imagination, éliminait la curiosité gratuite et ne laissait aucune place à la liberté, faisant du devoir accompli le seul plaisir louable". Alors que Blouin considère les entraves comme extérieures au roman humoristique, Vigneault les voit comme le message angoissant qui rendait inévitable l'interdiction. Pour lui, la fille engagère du curé "représente la femme canadienne-française type. Laborieuse, pudibonde, c'est une ménagère émérite... Elle inspire... la sécurité. Plus, elle l'incarne, la symbolise". Par elle, l'auteur manifeste une obsession de la propreté. En même temps, il éprouve un plaisir manifeste "à rôder autour du tube digestif et de ses deux bouts". Les excréments deviennent même un thème obsédant qui "révèle un arrêt à la phase anale. Dans cette oeuvre on mange, on dort, on boit, on croit et on défèque. C'est l'être humain livré à ses fonctions naturelles qui n'a pas encore abordé aux âges de la raison".

64. Ibid.

65. Jacques Vigneault, Marie Calumet, un roman bien sale!, dans Québec-Presse, 12 avril 1970.

Le roman est donc "entièrement dominé par la crainte et la tentation d'une régression à cette phase de vie (qu'exprime une lutte constante) entre propreté et saleté, dressage et instinct". L'approche psychanalytique qu'utilise Vigneault, lui permet d'interpréter les récurrences scatologiques. Jusqu'ici les critiques - sauf Léopold Leblanc - avaient préféré les ignorer ou les classer parmi les grossièretés inutiles du roman ou les considérer comme des manifestations de la gaillardise populaire sans en comprendre toute la signification. Les révélations du journaliste de Québec-Presse ne font pas rire, mais elles montrent la densité de l'oeuvre.

Plus traditionnel mais aussi accueillant, Etienne Robin (66) s'intéresse au portrait des deux curés. La sympathie qu'il accorde, tient justement à ces petits "défauts des êtres de chair et d'esprit" qui n'eurent pas l'heure de plaisir à Mgr Bruchési. Il aime que les deux ecclésiastiques soient "merveilleusement accordés à leur milieu originel" et que les villageois parlent comme des paysans d'ici. Après avoir relaté, par les propos de Laberge, les "vicissitudes" de Girard, il souhaite "bon voyage" dans "la troisième étape de son cheminement", à "ce roman gai et détendu comme il y en a peu en pays de froidure".

66. Etienne Robin, Marie Calumet, dans l'Information médicale et paramédicale, 2 juin 1970.

Contrairement aux critiques journalistiques qui, nous venons de le voir, présentent des commentaires fort intéressants par l'originalité du point de vue et la qualité de l'analyse, les historiens de la littérature de cette période déçoivent beaucoup. Certains, tel Legrand(67), Hamel(68), Gay(69) reproduisent intégralement leur texte d'avant la réédition de 1969, sans se soucier des variantes de l'œuvre. D'ailleurs, aucun d'eux n'en fait mention. Dans la nouvelle présentation de son étude sur le prêtre dans le roman canadien-français, Romain Légaré augmente d'un paragraphe son analyse de Marie Calumet(70). Malheureusement l'ajout s'inspire de son article de 1947 et de Gérard Tougas. Bien piètre enrichissement!

Parmi les nouvelles parutions, nous trouvons celles de

-
67. Albert Legrand, La littérature canadienne-française, dans Histoire de la littérature française, Tome II, Paris, Armand Colin, 1970, p. 1036.
 68. Réginald Hamel, Introduction à la littérature québécoise (des origines à 1925), Notes de cours, Université de Montréal, 1970, p. 166.
 69. Paul Gay, Notre roman, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 33.
 70. Romain Légaré, Le prêtre dans le roman canadien-français, dans Archives des lettres canadiennes, Tome III, Le roman, Montréal, Fides, 1971, p. 169, 170.

May(71), Sutherland(72) et Wyczynski(73). Le premier offre un guide de l'étudiant dans lequel Girard est classé parmi les romanciers du terroir avec Laberge, Hémon, Grignon, Ringuet etc... Le second s'intéresse au sort de Marie Calumet dans son chapitre intitulé The Calvinist-Jansenist Pantomime. Sutherland rappelle la condamnation du roman et le procès avec La Vérité en soulignant qu'on accepte les chansons grivoises dans les soirées, mais qu'on condamne celui qui ose les imprimer. Ainsi, le roman de Girard illustre doublement son hypothèse selon laquelle l'influence de l'Eglise sur la conscience canadienne se manifeste dans la littérature par la présence quasi constante du prêtre. Quant à Wyczynski, en quelques lignes il note l'originalité de Marie Calumet, qu'il considère comme essentiel à l'évolution du genre romanesque au début du siècle.

Marie Calumet disloque le cadre rigide du roman canadien, trop exclusivement porté, jusqu'à idéaliser la vie. Rodolphe Girard opte pour un réalisme plus piquant... Pour la première fois la femme (Suzon) manifeste une présence un peu troublante dans un roman canadien (parce qu'elle est sensuelle et qu'elle évolue) dans un endroit qui lui est, en principe, in-

71. C.R. Paul May, Guide de l'étudiant en études québécoises, Birmingham, Université de Birmingham, 1971, p. 18.

72. Ronald Sutherland, Second image, Toronto, New-Press, 1971, p. 73.

73. Paul Wyczynski, Panorama du roman canadien-français, dans Archives des lettres canadiennes, tome III, Le Roman, Montréal, Fides, 1971, p. 16, 17.

terdit(74).

En somme, Marie Calumet a gagné la partie. Les critiques ont abandonné les clichés traditionnels pour découvrir enfin le roman! Non seulement l'accueil est-il très favorable, mais les nouvelles lectures y trouvent-elles une substance significative. Ainsi, le roman devient le précurseur d'une évolution et le témoin d'une époque révolue. Soixante-cinq ans après sa création, il n'a pas perdu de saueur ni d'intérêt. Marie Calumet a mérité sa place dans notre littérature.

D. La réédition de 1973

La réédition de Marie Calumet dans la prestigieuse collection du Nénuphar, celle des "meilleurs auteurs canadiens", marque son entrée dans le rang des œuvres respectables. Après les avanies de 1904, la conspiration du silence et des accueils souvent froids, cette reconnaissance officielle est une revanche bien méritée. Dommage qu'elle soit si tardive. Dommage aussi qu'elle consacre la version expurgée(75), parce qu'enfin l'unanimité des critiques se fait autour du roman contesté depuis soixante-dix ans.

74. Ibid., p. 17.

75. Les éditions Fides ont réédité le texte expurgé de 1946 (éd. Brousseau).

Cette fois, personne ne crie au navet ni à l'infamie. "La vindicte ecclésiastique" et les jugements sévères paraissent même "d'un autre âge"(76). Aujourd'hui, tous les critiques consacrent Marie Calumet pour sa valeur historique. Ce "documentaire joyeux sur les moeurs campagnardes des temps révolus"(77) témoigne, par son réalisme et par l'histoire de son scandale, "d'une époque hypocrite"(78), qui a profondément marqué la société québécoise. Rodolphe Girard reçoit ainsi le double titre de témoin et de "pionnier"(79). Dans ce sens, l'humour, l'analyse de la réalité paysanne et la "transcription du parler populaire" retiennent l'attention(80). Et parce qu'il ouvre la voie au roman naturaliste dans notre littérature, on lui pardonne ses défauts qui, selon Luc Lacoursière, "ne sont pas toujours ceux qu'on y a vus"(81). On ne parle plus de grossièreté

76. Office des communications sociales, Service de Presse, Marie Calumet, dans le Livre Canadien, vol. 5, no. 258 (septembre 1974).
77. Luc Lacoursière, Préface de Marie Calumet, Montréal, Fides, 1973, p. 12.
78. Jean Luc Théverge, Marie Calumet, dans Le Canada français, 31 octobre 1973; et dans Vient de paraître, mars 1974.
79. Office des communications sociales, loc. cit.
80. Jean-Pierre Duquette, Marie Calumet, dans Livres et auteurs québécois 1973, Québec, P.U.L., 1974, p. 79.
81. Lacoursière, op. cit., p. 12.

langagière, ni de farce gauloise, on souligne plutôt le manque d'à propos de certaines "pages (qui) font hors-d'œuvre et s'intègrent moins bien à l'action", ainsi qu'une disproportion entre la longueur du texte et l'importance de sa matière(82).

De plus, la préface de cette édition reconnaît la valeur folklorique de Marie Calumet. Loin de se contenter de rappeler vaguement la filiation entre la chanson populaire et le roman, Luc Lacoursière en retrace les origines. En inscrivant Marie Calumet dans une longue tradition orale qui remonte au XVIe siècle, il souligne la gaieté un peu hardie de nos ancêtres qui ne se sont pas gênés "pour en faire une chanson de "haulte gresse"(83).

Rodolphe Girard prend donc sa place non seulement dans la littérature officielle à côté de Laberge et de Ringuet, mais aussi dans la chanson populaire du terroir québécois dont il a respecté l'esprit satirique et gaillard.

Nous aurions souhaité que la dernière étape du périple de Marie Calumet prenne des allures de fête. Hélas, le triom-

82. Ibid.

83. Ibid.

phe manque d'éclat. Bien que la critique(84) soit juste et accueillante, elle déçoit, car elle se contente trop souvent de paraphraser les propos du préfacier. Néanmoins, elle a le mérite de mettre fin officiellement aux préjugés et au silence qui entouraient Rodolphe Girard. Désormais, il aura sa place dans les manuels d'histoire de la littérature, dans les anthologies, dans les études littéraires et para-littéraires. A titre d'exemples et d'espoir, mentionnons quelques titres: La littérature québécoise de Laurent Mailhot (1974), L'Anthologie du roman canadien-français de Gérald Moreau (1973), le Dictionnaire pratique des auteurs québécois de Hamel - Hare - Wyczynski (1976), les Classiques canadiens 1760-1960 de Laurent Mailhot dans Etudes Françaises, le Dictionnaire de la langue québécoise rurale de Rogers David (1977) et Les Cageux de Léon A. Robidoux (1974)(85).

* * *

84. Aux articles déjà mentionnés, ajoutons: Marie Calumet, dans Le Devoir, 10 octobre 1973 et Marie Calumet, dans Présence francophone, no 8 (printemps 1974), p. 191.

85. Laurent Mailhot, La littérature québécoise, Paris, P.U.F., 1974, p. 35; Gérald Moreau, L'Anthologie du roman canadien-français, Montréal, Lidec, 1973, pp. 43-45; Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, p. 300, 301; Laurent Mailhot, Classiques canadiens 1760-1960, dans Etudes Françaises, Petit manuel de la littérature québécoise, vol. 13, nos 3-4 (octobre 1977), p. 273; Rogers David, Dictionnaire de la langue québécoise rurale, Montréal, VLB, 1977, 246 p.; Léon A. Robidoux, Les Cageux, Montréal, Aurore, 1974, pp. 64-67.

Entre l'édition originale de Marie Calumet et sa dernière réédition, les mentalités ont évolué au pays, mais elles ont mis du temps à reconnaître la valeur du roman. Dans le Québec de 1904, "que l'on vouait à une pureté angélique, à une absence au réel concret, il fallait écarter tout ce qui pouvait être occasion de chute; c'est-à-dire toute mauvaise lecture", particulièrement celle qui remettait en question l'idéologie dominante(86). C'est pourquoi on mit Marie Calumet au pilori. Par la suite, on jugea sévèrement le roman au nom de l'art. L'humour populaire n'eut pas l'heure de plaire aux esthètes qui crièrent au scandale ou à la médiocrité. Enfin, le pluralisme de la société québécoise moderne a transformé l'exercice de la critique. Les points de vue se diversifient et les analyses servent moins à rendre des jugements qu'à éclairer les œuvres. Les nouvelles lectures de Marie Calumet ne choquent plus, elles nous permettent de découvrir d'autres aspects de ce visage d'antan.

Ainsi, avec le recul des années, les causes de sa condamnation s'expliquent plus facilement. La démystification de l'image du prêtre figure évidemment au premier rang. Dans le roman, la dimension spirituelle du curé disparaît presque complètement derrière l'homme faible et pécheur. Et si le

86. Albert Legrand, La littérature canadienne-française, dans Histoire de la littérature française, tome II, Paris, Armand Colin, 1970, p. 1037.

portrait ne fait plus penser à un saint représentant de Dieu, le ridicule de certaines situations détruit les dernières manifestations bigotes de la sacralisation du clergé et des objets de la religion. Cette remise en question a d'autant plus choqué les autorités religieuses qu'elle se fait au profit de l'hédonisme. Girard a osé introduire le bien-être et l'érotisme dans les préoccupations de ses deux curés. Se substituant au rigorisme moral, le principe du plaisir menace l'ordre social. Il devient donc le deuxième motif d'interdiction. Dans une communauté catholique aux prises avec des problèmes de survivance, le plaisir est une valeur qu'on ne peut reconnaître, du moins officiellement. Car la gaillardise constitue déjà une composante de la tradition populaire. Comme le clergé et les intellectuels ne peuvent nier ces traits sociaux, ils les cachent ou les condamnent.

Tant et aussi longtemps que les critiques littéraires ne savent ou ne peuvent définir leurs critères d'analyse en dehors des normes imposées par le clergé, le roman de Rodolphe Girard rencontre l'intolérance, l'ostracisme et le mépris. Et quand ils acquièrent leur autonomie, Marie Calumet prend sa place dans l'histoire de la littérature québécoise. L'humour, la langue paysanne et la peinture de moeurs ne scandalisent plus. Bien au contraire, ils constituent les centres d'intérêt et les éléments les plus significatifs. On

y lit maintenant la dénonciation de notre aliénation culturelle et morale. D'une part, parce que Marie Calumet renoue avec la verve populaire de laquelle on a voulu nous couper et d'autre part, parce que le roman illustre "l'abrutissement auquel nous confinait" une éducation par trop rigoriste(87).

Marie Calumet mérite sa réhabilitation, car c'est l'un des meilleurs romans du début du siècle, le plus vivant et le plus pittoresque témoin de ces temps révolus. Et, Rodolphe Girard s'y révèle le plus sain pionnier de la contestation.

87. Vigneault, Marie Calumet un roman bien sale!, loc. cit.

CONCLUSION

L'étude de Marie Calumet que nous avons inscrite dans une perspective sociologique montre jusqu'à quel point le fait littéraire est lié au contexte social. Nous ne pouvons en effet traiter de la genèse du roman de Rodolphe Girard, de sa signification, de sa condamnation ni de sa fortune sans nous référer à la conjoncture nationale.

Au début du siècle, au moment où Girard conçoit et publie son roman, "de puissantes forces historiques ont modifié les structures de la société québécoise"(1). De communauté rurale et précapitaliste, elle se transforme peu à peu en une société urbaine et capitaliste. "Devant ces transformations (sociales et économiques) qui risquent de bouleverser tous les aspects de la vie traditionnelle, l'élite cléricale, dans l'espoir de renverser le courant ou, du moins, de le ralentir, prêche une idéologie foncièrement conservatrice"(2). Désormais un décalage grandissant s'installe entre le discours idéologique et la réalité économique. Im-

1. Fernand Dumont, Du début du siècle à la crise de 1929, dans Idéologies au Canada Français 1900-1929 ..., p. 2.

2. Jean Hamelin, Histoire du Québec ..., p. 416.

puissante à définir et à contrôler l'orientation du développement économique, l'idéologie ultramontaine, proposée par le clergé, ajoute à son "programme de refus" un "projet de société à perspective messianique"(3). Le refus du matérialisme, de la richesse, de l'industrialisation et de l'urbanisation se conjugue donc avec la grande vocation spirituelle du Québec. Evangéliser l'Amérique et lutter pour la survie des valeurs de la société traditionnelle, telle est notre destinée. Telle est aussi la thématique que diffuse la littérature officielle.

C'est justement à ce conventionnalisme que Girard veut s'opposer quand il écrit Marie Calumet en 1904. Il entend rompre avec le mouvement d'idéalisation en présentant une étude réaliste du milieu rural. S'il n'a pas l'intention de respecter les critères de la littérature officielle, il espère par contre que ses contemporains trouveront dans sa reconstitution éthologique et philologique "les éléments d'une lecture amusante" et que le public à venir s'y intéressera comme à un document d'époque. L'anticonformisme littéraire de Girard fait de lui un contestataire. Même s'il ne rejette que les critères moraux et didactiques imposés par l'élite traditionnelle, cette dernière ne tolère pas son esprit

3. Denis Monière, Le Développement des idéologies au Québec ..., p. 226, 227.

d'indépendance.

Et la sanction qu'on lui inflige pour avoir commis Marie Calumet dépasse largement le domaine littéraire. Evidemment, puisque les autorités religieuses protègent leurs ouailles contre tous les "poisons de l'âme" donc contre tous ceux qui ne se soumettent pas docilement aux normes morales et sociales définies par les ultramontains. Ainsi, en interdisant la lecture du roman, Mgr Bruchési condamne Girard à l'ostracisme du milieu intellectuel et catholique. Comme les zélés défenseurs de l'idéologie ultramontaine ont la mémoire rancunière, ils poursuivent le romancier jusque dans son exil et même plusieurs années plus tard. A chacune des offenses, que ce soit la condamnation du roman, le procès avec La Vérité, l'exclusion de la Société Royale du Canada ou l'indifférence du milieu, la réaction de Girard montre qu'il conteste l'autoritarisme et le cléricalisme de l'idéologie dominante.

Mais en dehors de son affiliation à l'école réaliste, comment Girard exprime-t-il sa contestation dans le roman? Puisqu'il a été poursuivi avec tant d'acharnement, nous pouvons supposer que, plus que la forme, le contenu idéologique de Marie Calumet dérangeait les bien-pensants. En adoptant une méthode d'analyse sociologique du type structuraliste génétique, nous avons voulu répondre à cette question par le biais des valeurs et de la vision du monde du romancier.

Au départ, nous avions pensé qu'étant donné les profondes transformations sociales et économiques marquant le Québec du début du siècle, Girard pouvait s'être référé à une idéologie progressiste pour s'opposer à l'hégémonie ultramontaine. Mais tel n'est pas le cas. L'inventaire des valeurs véhiculées dans le roman nous révèle la présence de valeurs traditionnelles et de valeurs hédonistes. La première catégorie correspondant à la fois aux valeurs du groupe social incarné dans le roman et à la définition que les sociologues donnent du Québec traditionnel, sert aussi de toile de fond à l'élaboration de l'ultramontanisme. Quant à la seconde catégorie, elle se présente comme une philosophie du plaisir. Bien qu'il soit encore impossible d'associer cet ensemble de valeurs à une idéologie québécoise connue, nous croyons qu'une analyse de la culture populaire serait très révélatrice. Car, jusqu'à maintenant, "l'histoire des idéologies a été restreinte à l'histoire des idées de la classe dominante"(4), et nous pensons que les classes populaires, qui ont été négligées, savaient (et savent encore) puiser aux sources vives de l'homme pour survivre aux périodes difficiles. L'absence de valeurs progressistes n'annihile cependant pas notre hypothèse de contestation. Elle nous confirme plutôt que l'opposition de Girard à l'idéologie dominante n'est pas globale. C'est-à-dire qu'il ne remet pas en

4. Ibid., p. 10.

question une des importantes conséquences de ce système de pensées soit le décalage entre la réalité économique et le discours idéologique. Comme dans la vision du monde ultramontaine, les valeurs proposées dans le roman se rattachent "beaucoup plus à un modèle de société précapitaliste alors que les forces économiques dominantes, étrangères pour la plupart, (s'acheminent vers) la phase monopoliste du capitalisme"(5). Cette indifférence aux forces productives nous empêche de faire de Girard un réformiste, mais elle ne nous autorise pas pour autant à le considérer comme un apologiste ou un partisan du statu quo.

L'analyse des modalités de relation entre les deux catégories de valeurs du roman éclaire le sens de l'oeuvre en précisant la position de Girard par rapport à l'idéologie dominante. En effet, la structuration des valeurs montre clairement que, malgré sa subordination aux valeurs traditionnelles, l'hédonisme affirme son irréductible vitalité. L'homologie entre cette structure et la vision du monde ultramontaine est évidente quand on se rappelle qu'à cette époque l'hégémonie religieuse est assez puissante pour "obliger les forces de changement à accepter le cadre de référence dominant"(6), si elles veulent survivre. Mais la structure in-

5. Ibid., p. 259.

6. Ibid., p. 225.

terne du roman révèle aussi la contestation de cette force autoritaire par son impuissance à contenir toutes les manifestations hédonistes. Ainsi, Girard réprouve les conséquences sociales de l'autoritarisme et du cléricalisme soit l'intolérance, le rigorisme moral, le monolithisme, l'idéalisat ion et la dépendance intellectuelle. A cette vie étriquée, il oppose la plénitude de l'hédonisme psychologique, physique et matériel. Satisfaire ses besoins pour mieux jouir de la vie, voilà la philosophie que propose ce système de valeurs. En ce sens, les valeurs hédonistes amplifient la fonction sociale de l'humour que Pierre Pagé définit comme "le refus de l'ordre établi et l'affirmation d'une liberté dynamique malgré les contraintes"(7). Sociologiquement, le roman signifie donc que, même s'il ne condamne pas les bases de l'idéologie ultramontaine, Rodolphe Girard en conteste le rigorisme et les abus de pouvoir au nom de la liberté d'expression et du principe du plaisir.

Au moment où l'ultramontanisme exerce une autorité quasi absolue, l'affirmation d'une telle indépendance d'esprit ne pouvait que lui attirer les foudres du clergé. C'est pourquoi personne n'a été tendre avec lui en 1904. En fait, la sanction épiscopale du 15 février entame une période d'os-

7. Pierre Pagé, Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970, Montréal, Fides, 1975, p. 60.

tracisme qui impose le silence ou le mépris des critiques jusqu'à la parution de l'édition expurgée de 1946. Les rares dissidents sont des étrangers, Français ou Canadien Anglais, sauf son ami, Albert Laberge. Même la version censurée ne réussit pas à vaincre tous les préjugés. Quoiqu'il en soit, autour de 1954 plusieurs voix nouvelles se font entendre et l'idée de réhabiliter l'oeuvre de Rodolphe Girard se concrétise. On ose désormais poser sur Marie Calumet un regard neuf. On va même jusqu'à lui accorder une place dans l'histoire de la littérature québécoise en le classant parmi les premiers romans réalistes et en le qualifiant de "premier roman humoristique". Le fac-similé de l'édition originale présenté par Réédition-Québec reçoit en 1969 un accueil très favorable. En rappelant le scandale et la vindicte ecclésiastique, les critiques reconnaissent l'authenticité du portrait social et son intention critique. Marie Calumet a gagné la partie. Et sa réédition dans la prestigieuse collection du Nénuphar consacre son entrée dans le rang des œuvres respectables. Sans trahir son affiliation avec l'esprit satirique et gaillard de la chanson populaire, le roman de Girard prend officiellement place dans notre littérature à côté des œuvres de Laberge et de Ringuet.

La réhabilitation de Marie Calumet a été lente à se faire et elle survient hélas après la mort de son auteur, mais il a mérité cette revanche. Car Marie Calumet est l'un des

meilleurs romans du début du siècle, le plus vivant et le plus pittoresque témoin de ces temps révolus, par lequel Rodolphe Girard se révèle le plus sain pionnier de la contestation.

APPENDICE "A"

Le premier livre de 1904 au Canada(1)

Au moment où nous nous demandions qui d'entre nos hommes de lettres étrennerait l'année 1904, nous est arrivé (*sic*) à "La Presse" une carte-poste annonçant l'apparition prochaine à Montréal, d'un nouveau roman de M. Rodolphe Girard: "Marie Calumet". Désireux de satisfaire, pour le bénéfice du public autant que pour le nôtre, la curiosité éveillée dans notre esprit par cette nouvelle laconique, nous nous sommes adressés à l'auteur lui-même.

"Simple étude de moeurs canadiennes" nous répondit Monsieur Girard, "mais une étude de moeurs faite dans des milieux délaissés, sinon dédaignés jusqu'à ce jour par nos littérateurs au Canada.

"Il faut dire, continua Monsieur Girard, que pour avoir nombre de fois entendu chanter le mariage de Marie Calumet avec l'homme engagé de Monsieur le curé, je m'étais aussi souvent demandé ce qu'était bien cette brave femme au "sens dessus dessous, sens devant derrière". Type évidemment canadien, me disais-je, en analysant ses traits particuliers, ainsi que ceux de son chantre inspiré, - l'auteur anonyme de la chanson même. Ne pouvant me fixer autrement sur son compte, j'en dus faire la synthèse. C'est ce travail, tout de reconstitution éthologique, que j'entends présenter au public, dans quelques jours, sous forme de roman populaire.

"Marie Calumet est plus qu'une personnalité; c'est un type. Elle ne fut pas un simple moment dans notre histoire,

1. Le premier livre de 1904 au Canada, dans La Presse, 2 janvier 1904.

- mais toute une époque. Et je ne suis pas bien sûr encore que cette époque soit finie, tant au regard des moeurs que de la langue. De tout cela le public jugera.

"Qu'il me suffise d'ajouter que dans ce travail qui, depuis des mois, m'a pris tout le temps que me laisse ma carrière de journaliste actif - mes soirées et une grande partie de mes nuits - j'ai apporté tout le soin que demandait un travail à la fois éthologique et philologique.

"D'aucuns, peut-être, pour la trivialité apparente des expressions dont se servent mes personnages, m'accuseront d'avoir fait un livre de patois. Je ne songerai pas à m'en défendre autrement, adepte que je suis de cette école réaliste qui met la vérité historique au-dessus du conventionnalisme littéraire. Au reste, n'a-t-on pas entendu, il y a quelques jours, la grande voix de M. Gaston Boissier, préconisant en France la création d'une chaire de patois à l'Université de Paris? Pour que, disait-il, les vieilles expressions françaises, avant qu'elles ne se perdent, soient collectionnées pieusement comme en un herbier national.

"Je n'ai pas la prétention d'avoir réalisé le désiratum de M. Gaston Boissier: j'en aurai simplement illustré le concept. A ce titre, il se pourrait fort bien que "Marie Calumet" après avoir fourni à la génération actuelle les éléments d'une lecture amusante, appellât l'attention sérieuse des philologues de l'avenir, du moins au chapitre du français parlé par le peuple, naguère, au Canada".

C'est sous toute réserve que nous donnons cet aperçu de "Marie Calumet", obtenu par l'auteur lui-même. Comme l'a si bien dit Monsieur Girard: "le public jugera" et nous entendons bien nous prévaloir de ce droit dès l'apparition du livre dont le premier fascicule est actuellement sous presse".

APPENDICE "B"

Définition des termes utilisés dans la méthode de Pizarro(1)

1 PERSONNAGES (P)

Tous les individus qui apparaissent dans le récit comme des individus réels, et les objets --- choses, animaux --- anthropomorphisés.

2 MONDE

C'est l'ensemble des réalités physiques (lieu, temps, objets) et sociales (institutions, moeurs, langues...) telles que décrites explicitement dans le récit, réalisés dont le devenir n'est pas affecté par l'action des personnages ou de ses rapports avec eux.

3 VALEURS (V)

D'après Parsons: des "éléments d'un système symbolique commun qui servent de critère ou de standard pour choisir parmi les alternatives d'orientation (des actions) qui sont intrinsèquement ouvertes dans une situation". Il faut ajouter à cette définition ceci: 1) la mesure dans laquelle les valeurs sont effectivement partagées dépend de l'étendue des actions au sein du monde. Ce qui implique que les valeurs individuelles sont socialisées dans les échanges. 2) les valeurs d'un personnage s'organisent en ensembles ordonnés, et

1. Les définitions que nous présentons sont extraites de la thèse de Narciso Pizarro, Contribution à l'analyse structurale du roman, p. 91, 92, 94, 100, 101.

l'ordre de ces ensembles est modifié par les rapports entre ce personnage et les autres et le monde. Les VALEURS sont toujours les valeurs d'un personnage.

4 EVENEMENT (e)

C'est l'unité élémentaire du récit. Un événement est une relation (ou des relations) entre personnages, ou entre des personnages et le monde, relation existant au niveau du réel-romanesque, c'est-à-dire, au niveau des actions des personnages, au niveau de ce qui existe hors de la conscience des personnages.

5 CARACTERISATIONS

Les relations au niveau de la conscience des personnages, soit entre eux, ou entre eux et le monde, telles que décrites par le narrateur dans le récit s'appellent des caractérisations.

Remarques: 1) un événement est toujours un événement pour un personnage (au moins, car il y a des événements pour plus d'un personnage); 2) dans tout événement, il y a des valeurs qui se réalisent, car un événement est un événement pour, au moins, un personnage et que les caractérisations attribuent à tout personnage un ensemble de valeurs données. Mais toutes les valeurs ne se réalisent pas dans un même événement.

6 CARACTERISTIQUES

Description des personnages faite^r par le narrateur, en dehors de la conscience des personnages.

7 JONCTIONS

Événements dans lesquels deux personnages ou plus sont impliqués et étroitement liés. Dans le texte, nous indiquons les jonctions par des flèches (→).

8 E: ensemble de tous les événements du récit.

9 V: ensemble de toutes les valeurs présentes dans le récit.

10 E i: ensemble ordonné d'événements dans lesquels chaque personnage est impliqué.

11 V i: ensemble ordonné des valeurs propres à chaque personnage.

12 R(Va): réalisation d'une valeur donnée.
/R(Va): non réalisation d'une valeur donnée.

13 REGLES DEFINISSANT L'ORDRE DES V^{*}i:

a) la réalisation simultanée des valeurs signifie leur égalité. Va = Vb, a et b étant des valeurs données.

b) il y a conflit de valeurs lorsque, dans un même événement une valeur se réalise et l'autre pas. Pour décider de l'ordre ou de l'incompatibilité des valeurs, il faut considérer l'ordre des événements.

Si dans un événement, il y a conflit de valeurs (Va ≠ Vb) c'est-à-dire qu'une valeur se réalise et l'autre pas (/R(Va) R(Vb)), et que la valeur réalisée (R(Vb)) est immédiatement précédée par un événement dans lequel l'autre valeur se réalise (R(Va)) alors la valeur a précède la valeur b dans l'échelle de valeurs. Va > Vb.

Si cet événement succède immédiatement, alors la valeur b précède la valeur a dans l'échelle de valeurs. Vb > Va.

S'il n'y a pas d'événement remplissant la condition R(Va) c'est-à-dire la réalisation de la valeur non-réalisée dans le conflit, alors les deux valeurs sont incomparables. Va // Vb.

APPENDICE "C"

DESCRIPTION DE E

Description de l'ensemble ordonné des événements du roman

E 1 : Le souper (chap. 1, pp. 1-5)

Le curé Flavel invite son voisin à souper. Le premier respecte les règles de l'hospitalité et de sa gourmandise en faisant des frais, le second en se faisant prier pour la forme.

E 2 : L'entrée de Suzon (chap. 1, pp. 5-16)

En servant le dessert, Suzon (la nièce du curé) se permet malicieusement une remarque au sujet de "la prédilection très accentuée de son oncle pour le vin de rhubarbe". "Rivé à son siège par une adoration extatique", le curé Lefranc frissonne en regardant et en imaginant le corps de la jeune fille. Quant au bon curé Flavel, il ne peut que se désoler de l'attitude de sa nièce et s'indigner contre l'admiration profane d'un homme de Dieu pour une jolie figure.

E 3 : La désolation dans le presbytère (chap. 3, pp. 32-44)

Le curé Flavel se désespère en constatant l'état lamentable de son jardin, de sa basse-cour, de sa laiterie, de la cuisine, de son bureau et de ses livres de compte.

E 4 : L'arrivée de Marie Calumet (chap. 4, pp. 45-62)

Le curé Flavel, "drapé dans sa dignité émue" et entouré de sa nièce, de son bedeau et de son engagé, reçoit "avec les honneurs dus à son rang, la nouvelle arrivée" qui, un peu troublée, se présente quand même avec assurance et respect.

E 5 : La transformation du presbytère (chap. 5, pp. 63-67)

Dès son arrivée, Marie Calumet se met à l'oeuvre. Huit jours plus tard, le presbytère a subi une transformation complète. Le jardin et la basse-cour ont repris vie. La laiterie est bien tenue. Le presbytère reluit comme un sou neuf. Les affaires du curé sont bonnes. Le curé a rajeuni de dix ans tellement elle sait cuisiner et faire le vin de rhubarbe. Chaque jour, prenant le ciel ou un paysan à témoin, monsieur le curé dit son enchantement.

E 6 : La transformation de Narcisse (chap. 5, pp. 68-77)

Depuis l'arrivée de Marie Calumet au presbytère, la vie de Narcisse est bouleversée. Il est triste et, contrairement à ses habitudes, il a des sautes d'humeur. C'est que l'engagé du curé "trouve Marie Calumet de son goût" mais ne peut admettre qu'on puisse être amoureux à quarante-deux ans. Aussi, se fâche-t-il chaque fois qu'on le lui rappelle.

E 7 : L'échec du toréador (chap. 6, pp. 78-83)

Afin de "donner à l'objet de sa flamme et de ses soupirs une preuve indéniable de son courage et de son dévouement", Narcisse se lance à la poursuite des vaches de Marie Calumet. Mais il ne réussit qu'à se couvrir de ridicule et de boue. Et même si sa bien-aimée soigne sa blessure tauromachique, il n'ose lui déclarer son amour. Il a honte.

E 8 : Le projet de réforme de la dîme (chap. 7-8, pp. 90-124)

Cet été-là, les cultivateurs avaient apporté des changements sur leur terre. Ils avaient semé plus de foin que de blé. Marie Calumet qui veillait aux affaires du curé avec un dévouement sans borne, comprit rapidement que la dîme, habituellement payée en blé, ne rapporterait pas beaucoup. Aussi eut-elle l'idée d'une réforme: le paiement de la dîme se ferait et en blé et en foin. Mais le curé refuse cette proposition. Il ne veut pas d'un bien-être matériel acquis au prix de ses bonnes relations avec ses paroissiens. Qu'importe! Marie Calumet s'est donné pour mission d'administrer efficacement les biens du curé, elle le fera malgré lui, s'il le faut. Sans attendre, avec l'aide de Narcisse, elle entreprend sa "campagne sourde et artificieuse". Elle avait réussi à diviser la paroisse lorsque le curé décida de trancher publiquement la question. Le dimanche suivant, il annonce donc que la dîme se paiera en blé comme par le passé. Marie Calumet n'est pas contente et sa colère éclate. Elle repousse son dévoué Narcisse et réprimande le curé. Malgré ses

arguments et l'exemple du curé Lefranc qui a réformé la dîme et qui prête avec intérêts à ses paroissiens, le curé Flavel ne revient pas sur sa décision.

E 9 : Les préparatifs pour la visite de l'évêque (chap. 9, pp. 125-138)

Monsieur le curé a annoncé la venue de Monseigneur l'évêque. Comme le veut la tradition, ce sera une grande fête au village. Aussi tous les gens de la paroisse et du presbytère, sous les ordres de la ménagère, s'affairent à nettoyer, décorer, pavoiser et ce, depuis l'aube. Seule Suzon "fait la grasse matinée et dort à poings fermés" dans la chaleur de son lit.

E 10: L'offre de Narcisse (chap. 9, pp. 139-142)

Narcisse offre à son "idole" de faire partie de la délégation sacrée de monsieur le curé. Marie Calumet hésite, elle aimerait bien "être à l'honneur". Mais la voix du devoir l'emporte. Elle renonce au plaisir pour rester à son poste. Le pauvre amoureux ne comprend pas le geste de sa "dulcinée" et conclut qu'elle le rejette.

E 11: L'héroïne du jour (chap. 10, pp. 148-150)

Marie Calumet fait si bien son devoir de cuisinière que le dîner est un véritable festin. Monseigneur lui-même avoue n'avoir jamais rencontré plus fine cuisinière. En faisant ainsi les éloges de la fille engagère du curé, il la proclame "héroïne du jour" et du même coup, lui apporte "le bonheur si longtemps rêvé".

E 12: Le lit du curé (chap. 10, pp. 150-153)

Comme l'évêque doit passer la nuit au presbytère, Marie Calumet accepte de se mettre à l'étroit et de prêter sa chambre au curé. D'ailleurs, elle "eut dormi un an sur la dure pour reposer une seule nuit sur une couche encore toute moite de la chaleur du bon curé Flavel".

E 13: La sainte pissoire (chap. 10, pp. 153-156)

La vénération que Marie Calumet voue à l'évêque prend de telles proportions qu'elle devient incapable de remplir son simple devoir de ménagère. Tout objet revêt à ses yeux un caractère sacré. Ce matin-là, elle n'arrive pas à décider du sort que doit subir le contenu du vase de nuit de Monseigneur. Elle va s'enquérir auprès du curé qui, amusé par le respect excessif de sa servante et pressé par l'arrivée inopinée de l'évêque dans son cabinet, jette le pot et son

contenu par la fenêtre.

E 14: Le jeu des influences (chap. 11, pp. 155-166, 185)

Alors que tout le village sait que Narcisse se pâme d'amour, Marie Calumet ignore tout des sentiments et de la "grave maladie" de l'homme engagé. Il n'a pas encore osé lui avouer sa passion. Pour mettre fin à ses tourments et s'assurer une réponse favorable, il demande au curé et à Suzon de parler de lui "d'un bon sens" à sa bien-aimée. Ces derniers acceptent d'aider le pauvre amoureux.

E 15: Le Cantique des Cantiques (chap. 11, pp. 168-184)

Un soir que le curé Flavel est parti à la hâte auprès d'un blessé, Suzon trouve la Bible de son oncle ouverte au Cantique de Salomon. Attirée par le fruit défendu, elle "dévore des yeux les versets les plus sensuels" avec un frisson sur sa peau blanche et ses formes de pucelle". A son retour, le curé surprend sa nièce en flagrant délit et admette la coupable, mais le mal est déjà fait.

E 16: Le lavage (chap. 12, pp. 186-195)

Narcisse a maintenant un rival: le bedeau. Et celui-ci n'a pas froid aux yeux. Profitant de l'offre de Suzon, il passe dix minutes en tête-à-tête avec la ménagère occupée à faire le lavage. Mais l'arrivée impromptue de l'homme engagé met fin à son manège.

E 17: La lutte homérique (chap. 12, pp. 195-207)

Il n'en fallait pas moins pour déclencher la bagarre du siècle. L'issue du combat revêt d'autant plus d'importance que c'est Marie Calumet elle-même qui demande à Narcisse d'épargner le vaincu au nom de la charité chrétienne.

E 18: La mort du goret (chap. 13, pp. 208-220)

Trop préoccupée à chercher les causes du combat entre les deux employés du curé, Marie Calumet oublie de fermer la porte de la porcherie. En peu de temps, les quatre poursueurs avaient pris le chemin de la liberté. Lancée à leur poursuite, la ménagère assomme le premier fugitif qu'elle rejoint. Le coup est si bien appliqué qu'elle tue le pauvre goret. Alertés, Narcisse et Zéphirin ramènent les autres bêtes à la soue. Rien ne peut consoler Marie Calumet: un cochon é-reinté, c'est une perte sèche.

E 19: La déclaration d'amour (chap. 14, pp. 221-233)

En apprenant la mort du goret, Marie Calumet s'était évanouie. Narcisse frottait les tempes de sa belle pour la réanimer. "A la frôler de si près, il se sentit peu à peu envahi par un étrange bien-être". Il résolut de lui déclarer sa flamme. Dans un suprême effort, il lui dit: "j'veux aime et j'ai jamais osé vous l'dire". Hélas! la ménagère de monsieur le curé ne croyait pas qu'un homme pût dire qu'il l'aimait avec l'intention de la courtiser sérieusement. "Il était donc de son devoir de venger sur-le-champ l'insulte faite à sa vertu de fille honnête". Et elle le gifla.

E 20: L'héroïsme de Flavel (chap. 15, pp. 250-251)

Lors d'une visite chez un ami, curé de Lachine, le pasteur de St-Ildefonse est amené à se rendre sur une cage. Pendant la descente des rapides de Lachine, le curé Flavel sauve un rameur de la noyade. Après cet exploit héroïque, il est acclamé par le commandant et ses hommes.

E 21: La distraction de Marie Calumet (chap. 16, pp. 255-262)

Obsédée par l'envie de se faire photographier, afin d'immortaliser son image, Marie Calumet a, depuis quelques jours, "des absences surprenantes". La moins décente survient lorsqu'elle oublie de mettre jupe et jupon et se présente "en uniforme de zouave pontifical" devant monsieur le curé épouvanté.

E 22: Les remords (chap. 16, pp. 262-265)

"Rongée par les remords", la servante du curé prend la décision d'entrer au couvent pour y expier sa faute. La perspective d'une pareille pénitence ne la réjouissant guère, elle consulte son confesseur. Le curé Flavel qui ne voulait "pour rien au monde perdre sa cuisinière et intendant", la persuade de rester dans le monde "pour l'édification et le bon exemple des paroissiens". Elle obéit à son confesseur.

E 23: En route vers la gare (chap. 16, pp. 273-281)

Avec la permission du curé Flavel, Marie Calumet va "se faire tirer" à Montréal. Narcisse est chargé de conduire "l'essence de sa vie, la lumière de ses yeux, la moitié de son âme" à la gare. Il ne néglige rien pour plaire à sa belle: il soigne sa tenue, astique la voiture neuve et étrille la jument. Vingt fois, lui trouvant "des appâts si tentants", il est sur le point de lui déclarer à nouveau son amour. Mais le souvenir de la gifle est trop brûlant et l'attitude

de son adorée trop indifférente.

E 24: Les folles dépenses (chap. 17, pp. 296-311)

A Montréal, la fille engagère du curé oublie ses principes d'économie pour se livrer à de folles dépenses. D'abord, elle ne peut "résister à la délectation de se payer le luxe d'une promenade en p'tit char"; ensuite, ce sont les photographies et, pour terminer, elle se laisse tenter par un ballon qu'elle paye un écu trop cher.

E 25: Le dilemme du ballon (chap. 18, pp. 323-325)

Marie Calumet entend profiter de la fête agreste pour étrenner son ballon. Pourtant, elle hésite. Elle veut faire sensation, mais doit-elle "braver le sentiment populaire"? Si cette innovation allait causer un scandale? Que dirait monsieur le curé? "Finalement, son excentricité l'emporte".

E 26: Le scandale du ballon (chap. 18, pp. 328-335)

Son arrivée à la fête ne passe pas inaperçue, quoique ce ne soit pas précisément l'accueil qu'elle souhaite. Après l'hilarité générale, elle doit supporter les plaisanteries malignes. Hélas, ses malheurs ne devaient pas s'arrêter là. Dans son empressement à "diriger les apprêts du festin", la cuisinière butte contre une racine, s'étend de tout son long et, pire encore, offre son intimité en contemplation puisqu'elle a oublié de mettre son caleçon. Les uns rient à s'en tenir les côtes, d'autres, tel Zéphirin, n'ont pas assez de leurs yeux pour tout voir. Narcisse met fin au spectacle en se portant pudiquement au secours de son amie. Quant au curé Flavel, indigné, il s'empresse de condamner publiquement "ces modes honteuses des grandes villes" et de vouer au ridicule, au mépris public et à l'expulsion de son église celles qui oseraient lui désobéir.

E 27: La grande demande (chap. 19, pp. 336-348)

Le lendemain de "cette journée mémorable", jugeant la conjoncture favorable, l'engagé du curé décide de tenter à nouveau sa chance. Cette fois, non seulement Marie Calumet accepte d'être "faraudée", mais elle ajoute avec une certaine satisfaction "si on s'accorde, eh ben! on fera les épousailles". "C'est qu'elle aussi avait pris son parti, après l'aventure du ballon". Trente jours plus tard Narcisse faisait la grande demande. Et comme le veulent les traditions, il lui propose de fonder une famille chrétienne, et elle lui promet d'être une bonne épouse. Avec un peu de regret, le curé Flavel consent à donner sa fille engagère à Narcisse. Dans ce grand moment, seul Zéphirin ne se réjouit pas.

E 28: Les préparatifs des noces (chap. 20, pp. 358-370)

Après avoir longuement réfléchi à la question, le curé croit "que le bon Dieu ne lui en voudra pas trop" de faire les noces au presbytère. D'ailleurs, il ne peut faire autrement, les fiancés n'ont pas d'autre demeure, et un mariage sans noces, c'est impossible. Puisque les noces se font au presbytère, il n'y a pas de temps à perdre. Tout le monde se met à la tâche, qui au ménage, qui à la préparation du repas. Tous s'affairent, même Zéphirin prépare sa vengeance.

E 29: Les aventures de Suzon (chap. 20, pp. 371-373)

Suzon est surprise par le curé Lefranc au milieu d'un tête-à-tête amoureux avec Gustave, le fils du forgeron. Le curé, attiré par "son flair de chien de chasse", trouve plus de plaisir à prendre sur le fait les jeunes qu'à les sermonner. Plus tard, pendant le repas, il "succombe à la tentation", "saisit le mollet de la jeune fille" sous la table et l'invite à lui confesser ses ébats avec le fils du forgeron. Suzon, "pleine de déférence" pour ce curé "encore fort bel homme" ne proteste pas.

E 30: La vengeance du bedeau (chap. 20, pp. 383-393)

Les noces durant, tout le monde fait honneur à la cuisinière de Marie Calumet, devenue depuis le matin Madame Narcisse Boisvert. Pendant ce temps, Zéphirin espère que l'effusion de bois de plomb fera son effet. Bientôt, tous les convives doivent sortir de table et chercher un coin derrière le presbytère où ils peuvent se soulager. Les nouveaux mariés ne sont pas épargnés. Dans ses lamentations, Madame Boisvert promet de ne plus manger de ragoût. Quant à Narcisse, il oublie ses propres souffrances pour prendre soin de sa femme. Il doit cependant user de son autorité maritale lorsqu'il veut aider Marie à se nettoyer... D'abord réticente, elle finit par se soumettre.

E 31: Epilogue (chap. 21, pp. 394-396)

En guise d'épilogue, nous trouvons une synthèse des vingt années qui suivirent les noces célèbres. Le bonheur règne à St-Ildefonse. "Neuf mois après son entrée en ménage, madame Narcisse Boisvert donnait naissance à un petit garçon aux cheveux roux". Grâce aux conseils de Marie, "les affaires du curé et de la paroisse ne firent que prospérer". Et à la mort de Marie Calumet, "les villageois souscrivirent généreusement pour élever un monument à la mémoire de cette femme célèbre".

APPENDICE "D"

Eléments biographiques

- 1879 Le 24 avril naît le fils aîné de Louis Girard et de Emma Trottier. La même journée, dans la paroisse de la Cathédrale de Trois-Rivières, on le baptise du nom de Louis Octave Rodolphe Girard. Plus tard, les parents de Rodolphe lui donneront trois soeurs et quatre frères: Antonia, Donat, Marie-Louise, Alexandre, Berthe-Ulrica, Octave et Alfred.
- 1885 Rodolphe commence ses études primaires chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, à l'école Sainte-Ursule de Trois-Rivières.
- 1891 La famille Girard s'installe à Montréal. Rodolphe étudie à l'Académie commerciale catholique de Montréal. Il y termine son cours élémentaire avec la mention satisfaisante, après avoir obtenu pour sa sixième année trois prix (1er en grammaire française, 2ième en orthographe, 1er en dessin industriel) et deux accessits (4ième en écriture, 2ième en cartographie). Il se mérite deux prix (assiduité, 1er en dessin industriel) et six accessits (3ième en orthographe, en histoire de France, en tenue de livre, 4ième en littérature française, en mesurage et 1er en dessin artistique) à la fin de sa septième année. Pour sa huitième année, il est inscrit dans la classe d'affaires. Il obtient sa promotion du 1er degré avec la mention grande distinction, spécialement pour le français et l'anglais.
- 1894 Rodolphe entreprend des études classiques au Collège de Montréal, dirigé par les Sulpiciens. Il se passionne déjà pour le théâtre et l'écriture puisque, le 18 juin 1896, on le retrouve dans la dis-

tribution de La revanche de Jeanne d'arc, un drame historique en quatre actes et en vers, dans lequel il joue le rôle du chevalier Raoulquin de Créquy aux côtés d'Edouard Montpetit. L'année suivante, il écrit plusieurs articles dans le Trifluvien. Pendant ses quatre années au Collège, il s'avère un bon élève. Le nombre de prix et d'accessits qu'il reçoit chaque année dénote une application et un labeur constants. En Méthode (1894-95), il obtient dix prix et trois accessits dont le 1er prix d'excellence; en Versification (1895-96), dix prix et deux accessits et il est au 21^{ème} rang pour l'excellence; en Belles-Lettres (1896-97), toujours 21^{ème} en excellence, il reçoit sept prix et quatre accessits; en Rhétorique (1897-98), il termine 31^{ème} en excellence avec six prix et quatre accessits dont le 1er prix en discours français qui lui vaut la médaille du Gouverneur Général. Parmi les matières dans lesquelles il excelle, nous retrouvons l'étude des langues, latin, grec, français, anglais ainsi que la littérature et l'histoire.

- 1899 Rodolphe devient journaliste à La Patrie.
- 1900 Il passe au journal La Presse.
- 1901 Le 29 juillet à l'Eglise Notre-Dame de Montréal, il épouse Adelina Régina Lefaivre, fille de J.B. Lefaivre et de Mélina Pépin. De cette union naîtront trois enfants: Réginald, Marcellle et Hubert.
- 1904 Février. Publication de Marie Calumet. Condamnation du roman et congédiement de l'écrivain.
Mars. Rodolphe Girard et sa famille s'exilent à Ottawa. Il trouve un emploi de rédacteur en chef au journal Le Temps.
- Décembre. Il réunit le Comité provisoire de l'Alliance Française, section d'Ottawa.
- 1905 Rodolphe Girard devient fonctionnaire au Secrétariat d'Etat.
- 1906 Il entretient une correspondance régulière avec Albert Laberge. Le principal sujet des échanges portent sur les problèmes d'édition de Rédemption.
- 1907 Le 28 mars, il est élu président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, en remplacement de feu J.G. Barrette.

Le 26 septembre, il est réélu président.

Le 24 avril, au cours d'une soirée de gala de l'Institut, il reçoit les palmes académiques du gouvernement français pour son oeuvre littéraire.

1908 Rodolphe Girard entreprend sa carrière de traducteur au Journal des Débats. Il restera au Hansard jusqu'à sa retraite.

Novembre. Fondation officielle de l'Alliance Française. Il occupe le poste de secrétaire pour l'année 1908-1909.

28 décembre. Il intente une action de \$5,000. contre le journal La Vérité pour libelle.

1910 Il est réélu secrétaire de l'Alliance Française pour l'année 1910-1911.

1911 23 janvier. L'épouse de Rodolphe Girard meurt à l'âge de 28 ans.

27 octobre. Le juge Weir condamne les propriétaires de La Vérité à payer \$1,000. en dommages à Girard.

1912 Le 2 mai, il épouse Cécile Archambault, fille de Eloi Archambault et de Anne Parent. De ce second mariage naîtront cinq enfants: Yves, Christian, Gérardine, Claude Gabriel et Claude.

3 octobre. Il accepte un autre mandat comme président de l'Institut Canadien-Français. Il occupe ce poste jusqu'en 1914.

17 novembre. Il préside les célébrations du 60ième anniversaire de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

1916 15 août. Il s'enrôle dans le 242e Bataillon du Corps expéditionnaire canadien.

1917 Avril. Il passe outremer avec un groupe de recrues. Affecté à la troisième armée française commandée par le Général Imbert, il est nommé agent de liaison. Le lieutenant ne tarde pas à se distinguer. En décembre, il est cité et décoré de la Croix de Guerre. "Officier de haute valeur morale, toujours volontaire pour l'accomplissement de missions officielles, il a fait preuve de belles qualités de sang froid au cours des nombreuses reconnaissances effectuées

- avec le chef de service forestier de l'armée, à proximité immédiate des lignes dans un secteur soumis au feu de l'artillerie ennemie".
- 1919 A sa démobilisation, il reprend son poste de traducteur au Hansard.
- 1920 1er juin. Commandant en second du Régiment de Hull, le major Girard est considéré comme l'un des fondateurs.
- 1923 26 mars. Aux examens d'interprètes officiels de l'Armée britannique il est le seul canadien à obtenir suffisamment de points pour se mériter le titre d'interprète officiel de 1ère classe.
- Juin. Il est nommé lieutenant-colonel et commandant du Régiment de Hull, 1er Bataillon.
- 1927 Le lieutenant-colonel commande le 2ième bataillon de réserve du Régiment de Hull, et ce, jusqu'en 1930.
- 1934 Girard participe aux fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières.
- 1941 L'heure de la retraite ayant sonné, il quitte Ottawa et vient s'installer à Richelieu. Il y demeure jusqu'à sa mort.
- 1942 Albert Laberge lui dédie "La pension Rapin" dans La fin du voyage.
- 1946 Réédition de Marie Calumet chez Serge Brousseau.
- 1947 27 décembre 1947 - 11 janvier 1951. Il livre ses souvenirs dans Le Petit Journal.
- 1948 Février 1948 - février 1956. Il écrit un conte chaque semaine dans La Patrie.
- 1951 1 mai - 21 octobre. On présente Marie Calumet à Radio Canada.
- 1956 A la suite d'une longue maladie, Rodolphe Girard meurt le 29 mars à l'âge de 76 ans. Il est inhumé à St-Gabriel de Brandon.
- 1969 Réédition de Marie Calumet chez Réédition-Québec.
- 1973 Réédition de Marie Calumet dans la Collection du

Nénuphar chez Fides.

1976 Harvest House traduit Marie Calumet en anglais.

APPENDICE "E"

Eléments bibliographiques

Le procès et le scandale autour de Marie Calumet ont certes limité les audaces de Girard mais non ses productions. Se faisant tour à tour conférencier, dramaturge, romancier, conteur, nouvelliste et journaliste, il écrira plus de 600 textes. Sans dresser une bibliographie complète de son oeuvre, jetons un coup d'oeil sur quelques titres (1).

Les trois conférences que nous avons retracées soulignent son intérêt pour l'histoire. Il s'agit de La France en 1759 complétée par Louis XV et Georges II en 1759, et enfin Mademoiselle de Verchères.

Nous lui devons aussi neuf(2) pièces de théâtre qui ont été jouées avec succès soit à Montréal, à Ottawa ou à Hull (3). Nous comptons quatre drames, quatre comédies et une saynète, Dialogue sur les morts, publiée dans Contes de chez-nous. Sa carrière de dramaturge débute avec un drame historique intitulé Fleur de Lys. Présentée le 1er décembre 1902

-
1. Comme l'établissement d'une liste exhaustive des œuvres de Girard déborde les limites de ce travail, nous nous contenterons de présenter un sommaire.
 2. Nous avons volontairement exclu la comédie en 3 actes, intitulée Le Pari, parce que nous ignorons encore si elle a été jouée.
 3. Entre 1910 et 1922, le Cercle St-Jean de Hull joue plusieurs pièces de Rodolphe Girard.

au Théâtre National de Montréal et "inspirée par l'héroïsme de Madeleine de Verchères", cette pièce est dédiée au Colonel Charles Tarieu de Lanaudière, 6ième descendant de la célèbre héroïne. Un autre drame en cinq actes porterait le titre de Madeleine de Verchères selon E.G. Rinfret. Pour notre part, nous sommes tentée de croire qu'il s'agit de la même oeuvre(4). Avec Corinne, Girard tente l'adaptation d'un roman. Annoncé dès 1906, ce drame en quatre actes, s'inspire du texte de Mme de Staél. Il répète l'expérience avec un roman de W. Kirby en développant un thème qu'il connaît bien, la situation coloniale sous Louis XV. Le Chien d'Or, drame en cinq actes et un prologue, est présenté pour la première fois en 1908 au Théâtre National. C'est dans le cadre gaspésien de Paspébiac que se situe l'action du drame amoureux, Le Sacrifice. Cette pièce, en un prologue et deux actes, a été jouée pour la première fois à l'occasion du 60e anniversaire de l'Institut Canadien-Français. Parmi les comédies, A la conquête d'un baiser et Le Conscrit impérial ont d'abord été publiées dans Mosaïque en 1902. La première, une pièce en trois actes, a été présentée à la Salle Poiré de Montréal en 1904. Quant à la seconde, elle a été jouée le 9 mars 1903 au Théâtre National et pour la 14ième fois, le 3 mai 1908 au Monument National d'Ottawa. Cette comédie en un acte met en scène Napoléon Bonaparte. Contrairement aux deux précédentes, Le doigt de la femme a été présentée au public de l'Institut Canadien-Français (24 avril 1907) avant d'être publiée en 1912 dans Contes de chez-nous. D'autre part, nous avons retracé trois titres différents pour cette comédie en un acte. Dans une lettre à Albert Laberge(5), Girard parle de l'Amour oh! l'Amour, tandis que dans l'Almanach Rolland de 1936, on la retrouve sous le titre de Il ne faut jurer de rien. Mais il semble que Le doigt de la femme soit plus connu. La dernière comédie de Girard a aussi sa petite histoire qui mérite d'être racontée. L'année même de sa publication (1921), Les Ailes cassées devait être présentée à Montréal. Sans doute à cause de la réputation du dramaturge, deux

4. Au bas d'une annonce publicitaire du vin St-Michel dans laquelle Girard livre ses commentaires, nous retrouvons une courte bio-bibliographie. Nous pouvons y lire qu'il "a débuté au théâtre en 1902, avec un drame en cinq actes Madeleine de Verchères, joué au National", (La Patrie, 29 septembre 1921); L'Annaliste le confirme aussi dans Fleur de Lys, dans Le Monde illustré (Album Universel), vol. 19, no 45 (7 mars 1903), p. 1067.
5. Lettre à Albert Laberge, 9 avril 1907, fonds Albert Laberge, Université Laval.

théâtres se disputent la pièce. Les directeurs du Canadien Français vont jusqu'à l'annoncer dans leur programmation annuelle. Finalement, elle ne sera jouée qu'en 1932 (18 octobre) au Théâtre National sous les auspices de l'association des Acteurs de Montréal. Vingt-et-un ans plus tard (1953), on diffuse cette comédie de moeurs en quatre actes à la radio de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission Théâtre Canadien. Bref, ce simple survol nous laisse entrevoir l'intérêt de l'œuvre théâtrale de Girard dans les pénibles débuts de la dramaturgie québécoise.

Développant la même thématique que dans son théâtre, Girard écrira quatre romans. Dans Florence (1900) et l'Algonquine (1910), deux romans d'aventure auxquels il intègre une intrigue amoureuse, il exploite des sujets historiques, soit les temps héroïques de la Rébellion et de la Nouvelle-France. Dans Marie Calumet (1904) et Rédemption (1906), il aborde l'étude de moeurs(6). Comme dramaturge ou romancier, Rodolphe Girard se révèle un observateur des sentiments et un juge de la société. A ce double titre, l'amour et le patriotisme semblent être ses thèmes privilégiés.

Ses talents de conteur trouveront aussi matière à faire rire et à critiquer. En effet, nous pourrions caractériser l'imposante production de contes et de nouvelles de Girard par les fonctions humoristique et moralisatrice qui s'exercent essentiellement à travers la même thématique. Bien que plusieurs contes et nouvelles aient été regroupés dans deux recueils, Mosaïque (1902) et Contes de chez-nous (1912), la plus grande partie de son oeuvre a été publiée dans les journaux et almanachs. Ainsi, de 1907 à 1936, il signe chaque année un texte dans l'Almanach Rolland, et de 1938 à 1945, dans l'Almanach Beauchemin. Outre ses présentations momentanées dans La Presse (1901), Le Canadien (1921), Le Droit (1936), Girard livre un conte ou une nouvelle chaque semaine aux lecteurs de La Patrie et ce, de 1948 à 1956. Enfin le 12 septembre 1954, Radio-Canada présente l'Imposteur dans le cadre de la série Contes de mon pays.

Après avoir vécu et expérimenté divers contacts avec

6. Outre les différentes éditions de Marie Calumet, signalons que René O. Boivin en a fait une adaptation pour la radio qui a été lue du 1er mai au 21 octobre 1951 à Radio-Canada dans le cadre de la série Les grands romans canadiens, et que Irène Currie en a fait la traduction anglaise (Montréal, Harvest House, 1976, Collection "French Writers of Canada").

le public par le théâtre, les conférences, la relation individuelle et privilégiée du livre, Girard retourne au médium de masse où il a commencé sa carrière, le journal. On se rappellera en effet que Florence et l'Algonquine ont d'abord été publiés en feuilleton, qu'il a été journaliste à La Patrie de 1899 à 1900, à La Presse de 1900 à 1904 et au Temps de 1904 à 1905, et qu'il a collaboré de façon sporadique à plusieurs revues et journaux dont La Canadienne, Les Annales, La vie forestière, L'annuaire théâtral, Le Samedi, le Nationaliste. Pendant ses études, il a même écrit six articles dans Le Trifluvien (1897).

Plus encore que sa collaboration à La Patrie avec la publication de ses contes, la rédaction de Souvenirs dans Le Petit Journal lui permet d'associer ses carrières littéraire et journalistique. Du 28 décembre 1947 au 25 juin 1950, il fournira 127 souvenirs allant des anecdotes sur le théâtre à Montréal au début du siècle, aux portraits de politiciens, aux faits cocasses, aux réminiscences personnelles en passant par les potins et les scènes de la petite histoire. Girard aborde aisément les différents sujets, utilisant tantôt ses talents d'humoriste et de conteur, tantôt les ressources quasi inépuisables de sa mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources

Ottawa. Archives publiques du Canada.

Marie Calumet; Manuscrit de l'auteur. Montréal, 1903.
230 pages manuscrites. Fonds Rodolphe Girard, docum.
no MG30D154. Contient les quinze premiers chapitres.

Ottawa. Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Marie Calumet. Copie clavigraphiée avec corrections manuscrites de l'auteur, présentée à Albert Laberge avec le manuscrit original du roman. 204 p. Fonds Rodolphe Girard, docum. no DP35-1. Constitue le texte de l'édition de 1904.

Girard, Rodolphe. Marie Calumet. Montréal, s.é., 1904. 396 p.

Girard, Rodolphe. Marie Calumet. Préface par Albert Laberge et lettre-préface de Jean Richepin; nouvelle édition. Montréal, Serge Brousseau, 1946. 283 p.

Girard, Rodolphe. Marie Calumet. Illustrations par A. Bourgeois, A.S. Brodeur, Paul Caron, Geo. Delfosse, J. Labelle, Jos. Lamarche, G. Latour, Edmond J. Massicotte, Nap. Savard. Lettre-préface de Jean Richepin. Montréal, Réédition-Québec, 1969. xiv - 396 p. (Coll. "Visage de l'Homme").

Girard, Rodolphe. Marie Calumet. Préface de Luc Lacoursière. Montréal, Fides, 1973. 155 p. (Coll. du "Nénuphar").

Québec. Archives de l'Université Laval.

Lettres de Rodolphe Girard à Albert Laberge. 49 lettres.
1905-1946. Fonds Albert Laberge, docum. nos 241-1/3/8/1
à 241-1/3/8/49.

Québec. Archives de l'Université Laval.

Lettre de Jules Fournier à Albert Laberge, 27 novembre 1906. Fonds Albert Laberge, docum. no 241-1/3/8/4.

Ottawa. Archives publiques du Canada.

Lettre de Rodolphe Girard à Wilfrid Laurier, 17 mars 1911. Fonds Wilfrid Laurier, docum. no MG 26 G, vol. 672. Pp. 183 385 à 183 388.

Ottawa. Archives publiques du Canada.

Lettre de Rodolphe Girard à Lomer Gouin, 7 juin 1920. Fonds Lomer Gouin, docum. no MG 27 111B4, vol. 21. P. 009856, 009857.

Ottawa. Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Lettres à Albert Laberge. 7 lettres. 1933-1955. Fonds Albert Laberge.

II. Critiques et documents sur Marie Calumet

A) Livres

Eglise catholique. Archidiocèse de Montréal.

Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents. 3e série, tome 13, Diocèse de Montréal, 10 août 1897 au 20 décembre 1905. Montréal, Arbour et Dupont imprimeurs de l'Archevêché. 1908. P. 616.

Bessette, Gérard; Z. Geslin et C. Parent. Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Montréal, Centre Educatif Culturel, 1968. P. 369.

Collaboration. Canadian literature, dans Encyclopaedia Britannica. Toronto, Encyclopaedia Britannica, 1960. Tome IV. P. 718.

De Grandpré, Pierre. Histoire de la littérature française du Québec. Tome II: 1900-1945. Montréal, Beauchemin, 1968. P. 109, 281. Tome III: 1945 à nos jours: poésie. Montréal, Beauchemin, 1969. P. 9.

Gagnon, Marcel-Aimé. Jean-Charles Harvey, précurseur de la révolution tranquille. Montréal, Beauchemin, 1970. P. 58.

Gay, Paul. Notre littérature; guide littéraire du Canada Français à l'usage des niveaux secondaire et collégial. Montréal, HMH, 1969. P. 65.

- Gay, Paul. Notre Roman; panorama littéraire du Canada Français. Montréal, Hurtubise HMH, 1973. P. 33, 45.
- Halden, Charles ab der. Nouvelles études de la littérature canadienne-française. Paris, Rudeval, 1907. P. 317, 318.
- Hamel, Réginald; John Hare et Paul Wyczynski. Dictionnaire pratique des auteurs québécois. Montréal, Fides, 1976. P. 300, 301.
- Hamel, Réginald. Introduction à l'histoire de la littérature canadienne-française des origines à 1925. Cours optionnel FR272 donné au B.A. pour adultes à la session juillet-août 1964. Montréal, Université de Montréal. P.124, 135.
- Hamel, Réginald. Introduction à la littérature québécoise (des origines à 1925). Cours de français FRA262. Montréal, Université de Montréal, 1970. P. 166, 178.
- Hayne, David M. Les grandes options de la littérature canadienne-française, dans Conférences J.A. de Sève 1-10; littérature canadienne-française. Montréal, P.U.M., 19-69. P. 43.
- Laberge, Albert. Rodolphe Girard, dans Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, s.e., 1938. Pp. 142-147, 234.
- Laberge, Albert. Marie Calumet, dans Propos sur nos écrivains. Montréal, s.e., 1954. Pp. 93-95.
- Leblanc, Léopold. Introduction à la littérature canadienne-française; guide de l'étudiant. Université de Montréal, département de français, P.U.M., 1968. P. 121, 122.
- Leblanc, Léopold. Introduction à la littérature québécoise: guide de l'étudiant. Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 1975-76. P. 124, 125.
- Légaré, Romain. Le prêtre dans le roman canadien-français, dans Archives des lettres canadiennes-françaises, tome III: Le roman, Montréal, Fides, 1971. P. 169, 170.
- Legrand, Albert. Littérature canadienne-française. Cours FRAN 419 RD (1967-68). Cours présenté par l'Université de Montréal en collaboration avec la société Radio-Canada. Service de l'éducation permanente, Université de Montréal, 16e cours.

Legrand, Albert. La littérature canadienne-française, dans Histoire de la littérature française. Tome II sous la direction de Jacques Roger. Paris, Librairie Armand Colin, 1970. P. 1036.

Mailhot, Laurent. La littérature québécoise. Paris, P.U.F., 1974. P. 35. (Coll. "Que sais-je?" no 1579).

Marmande, R. de. Le cléricalisme au Canada. Paris, Emile Nourry, 1911. P. 106, 107. (Coll. "Bibl. de critique religieuse").

May, Cédric Roger Paul. Guide de l'étudiant en études québécoises. Birmingham, Département de français, Université de Birmingham, 1971. P. 18, 22.

Moreau, Gérald. Anthologie du roman canadien-français. Montréal, Lidec, 1973. Pp. 43-45.

O'Leary, Dostaler. Le roman canadien-français; étude historique et critique. Montréal, C.L.F., 1954. P. 27, 106.

Robidoux, Léon-A. Les Cageux. Montréal, Aurore, 1974. Pp. 64-67. (Coll. "Connaissances des pays québécois" no 7).

Rogers, David. Dictionnaire de la langue québécoise rurale. Montréal, VLB éditeur, 1977. 246 p.

Story, Norah. The Oxford Companion to Canadian History and Literature. Toronto, Oxford University Press, 1967. P. 270.

Sutherland, Ronald. Second Image. Toronto, New-Press, 1971. P. 73, 86.

Sylvestre, Guy. Le roman, dans Visages de la civilisation au Canada Français de Léopold Lamontagne. Québec, P.U.L., 1970. P. 5.

Therio, Adrien. L'humour au Canada Français. Montréal, C.L.F., 1968. Pp. 10, 114-121.

Tougas, Gérard. Histoire de la littérature canadienne-française. Paris, P.U.F., 1964 et 1967. P. 133, 145, 155, 161.

Tougas, Gérard. La littérature canadienne-française. Paris, P.U.F., 5e éd., 1974. P. 143, 167.

- Tuchmaier, Henri. Evolution de la technique du roman canadien-français. Thèse de doctorat, Université Laval, 1958. P. 63, 99, 175, 183.
- Viatte, Auguste. Histoire littéraire de l'Amérique Française des origines à 1950. Québec-Paris, P.U.L.-P.U.F., 1954. P. 152, 209.
- Viatte, Auguste. Anthologie littéraire de l'Amérique francophone. Sherbrooke, CELEF, 1971. P. 110.
- Wyczynski, Paul. Panorama du roman canadien-français, dans Archives des lettres canadiennes. Tome III: Le roman, Montréal, Fides, 1971. P. 16-17.

B) Revues

- Anonyme . Marie Calumet, dans Présence francophone, no 8 (printemps 1974). P. 191.
- Anonyme . Un mauvais livre, dans La Semaine Religieuse, 8 février 1904.
- Bachert, Gérard. Le sentiment religieux dans le roman canadien-français, dans Revue de l'Université Laval, vol. 9, no 10 (juin 1955). Pp. 868-886 et vol. 10, no 1 (septembre 1955). Pp. 41-61.
- Duquette, Jean-Pierre. Marie Calumet, dans Livres et auteurs québécois 1973, revue critique de l'année littéraire. Québec, P.U.L., 1974. P. 79, 80.
- Ferron, Jacques. Dessaules réhabilité, dans Le Magazine Maclean, (mai 1970). P. 52.
- G.F. Marie Calumet, dans l'Action Nationale, vol. 28, no 3 (novembre 1946). P. 246.
- Hamel, Réginald. L'érotisme dans les romans, contes et nouvelles entre 1900 et 1940, dans Parti Pris, nos 9-10-11 (été 1964). P. 115, 122, 125.
- Légaré, Romain. Le prêtre dans le roman canadien-français, dans Culture, vol. XXIV, no 1 (mars 1963). Pp. 3-12.
- Légaré, Romain. Marie Calumet, dans Culture, vol. 8 (1947). P. 363.

Légaré, Romain. Marie Calumet, dans Lectures, vol. 2, no 2 (avril 1947). P. 121, 122.

M.T. Marie Calumet, dans Queen's Quaterly, vol. 53, no 4 (1946). P. 544.

Mailhot, Laurent. Classiques canadiennes 1760-1960, dans Etudes françaises, vol. 13, nos 3-4 (octobre 1977). Numéro intitulé Petit manuel de littérature québécoise. P. 273.

Muddiman, Bernard. The Soirées of the Château de Ramesay, dans Queen's Quaterly, vol. 20, no 1 (juillet-août-septembre 1912-1913). Pp. 73-91.

Office des communications sociales. Service de Presse. Marie Calumet, dans Le livre canadien, vol. 1, no 100 (1970).

Office des communications sociales. Service de Presse. Marie Calumet, dans Le livre canadien, vol. 5, no 258 (septembre 1974).

Roberge, Francoy. Marie Calumet:un méchant avatar de Rabelais, dans Sept Jours, (21 mars 1970). P. 38.

Robin, Etienne. Marie Calumet, dans L'information médicale et paramédicale, vol. XXII, no 14 (2 juin 1970). P. 18.

Théverge, Jean-Yves. Marie Calumet, dans Vient de paraître, vol. 10, no 1 (mars 1974). Le même article est paru dans Le Canada Français (31 octobre 1973).

C) Journaux(1)

Anonyme . Annonce dans Le Devoir, 10 octobre 1973.

Anonyme . Aux éditions Fides, une réédition du célèbre roman de Rodolphe Girard, Marie Calumet*, dans Le Devoir, 29 octobre 1973.

1. Lorsque le titre est suivi d'un astérisque (*), c'est nous qui le donnons.

Anonyme . Deux critiques sur Marie Calumet, roman de Rodolphe Girard, annonce dans Le Devoir, 6 décembre 1969.

Anonyme . Grignotades, dans La Presse, 30 mai 1903.

Anonyme . Le premier livre de 1904 au Canada, dans La Presse, 2 janvier 1904.

Anonyme . Marie Calumet, dans La Presse, (date approximative) octobre 1903.

Anonyme . Marie Calumet, dans La Presse, 30 janvier 1904.

Anonyme . Notre premier roman comique; Marie Calumet de Girard, dans Le Devoir, 25 août 1951.

Anonyme . Pour savoir qui elle était, il faut lire Marie Calumet, dans La Patrie, 14 mars 1970.

Anonyme . Réédition de Marie Calumet de Girard, dans Le Soleil, 27 février 1970.

Anonyme . Un mauvais livre, dans La Croix, 14 février 1904.

Anonyme . Un livre nouveau, dans L'Action, 10 juin 1911.

Blouin, Jean. Notre premier roman humoristique ne fit pas rire du tout, dans Perspectives, vol. 12, no 13 (28 mars 1970). Pp. 20-24.

Bruchési, Mgr Paul. Archevêque de Montréal. Circulaire de Mgr L'Archevêque au clergé de son diocèse, dans La Presse, 15 février 1904.

Ferron, Jacques. Marie Calumet, dans Le Petit Journal, 22 mars 1970.

Jacques, Jean. Marie Calumet, dans L'action, 31 janvier 1904.

Major, André. Succès de Marie Calumet et projet de Réédition-Québec, dans Dimanche-matin, 15 mars 1970.

Martel, Réginald. De Marie Calumet aux délires poétiques, dans La Presse, 28 février 1970.

Martel, Réginald. Le retour de Marie Calumet, dans La Presse, mars 1970.

Nestor. Contes de chez-nous; le nouveau livre de Rodolphe Girard, dans Le Pays, octobre 1912.

Siffadaux, Rémy. Marie Calumet; Roman de M. Rodolphe Girard,
dans Le Canada, 9 février 1904.

Vigneault, Jacques. Marie Calumet, un roman bien sale!, dans
Québec-Presse, 12 avril 1970.

III. Documents biographiques cités ou consultés(2)

A) Le procès

Plouffe, Adrien. Sur M. Tardivel, dans Avenir du Nord, 8
mai 1909.

Plouffe, Adrien. M. Paul Tardivel et l'Alliance Française,
dans Le Nationaliste, 3 janvier 1909.

Grosse poursuite, dans l'Action sociale, 28 décembre 1908.

Cette poursuite, dans l'Action sociale, 30 décembre 1908.

Esbroufe, dans l'Action sociale, 31 décembre 1908.

La Vérité de Québec est condamnée par le juge Weir à payer
\$1,000. de dommage à Rodolphe Girard de Montréal, dans
l'Action sociale, 28 octobre 1911.

Action en dommages, dans Le Canada, 29 décembre 1908.

Poursuite*, dans Le Canada, 3 janvier 1909.

Girard vs Brunelle, dans Le Canada, 27 octobre 1911.

M. Rodolphe Girard obtient gain de cause, dans Le Canada,
28 octobre 1911.

Girard vs La Vérité, dans La Croix, 4 novembre 1911.

2. Lorsque le titre est suivi d'un astérisque (*), c'est nous
qui le donnons. Les articles non-signés sont présentés
par ordre alphabétique des journaux.

Un exemple à donner, dans L'éclaireur de Beauceville, 9 novembre 1911.

Un jugement sévère contre un confrère québécois, dans l'Evenement, 28 octobre 1911.

Catholic resents being classed with Freemasons, dans A Evening journal (Ottawa), 28 octobre 1911.

Secring an appeal, dans Montreal Gazette, 3 novembre 1911.

Article damaging To Canadian Novelist, dans Montreal Star, 28 octobre 1911.

Poursuite*, dans Le Nationaliste, 10 janvier 1909.

La Cause Girard contre La Vérité, dans La Patrie, 13 octobre 1911.

La Vérité devra payer \$1,000 à M. Rodolphe Girard, dans La Patrie, 28 octobre 1911.

Mal récompensée, dans Le Pays, 28 octobre 1911.

Mille piastres de dommages, dans Le Pays, 4 novembre 1911.

Un pieux mensonge, dans Le Pays, 11 novembre 1911.

Journal poursuivi, dans La Presse, 28 décembre 1908.

Condamnation de La Vérité, dans La Presse, 28 octobre 1911.

Called author a Mason, dans Quebec chronicle, 30 octobre 1911.

A propos de La Vérité*, dans Le Spectateur, 2 novembre 1911.

L'Alliance française, dans La Vérité, 21 novembre 1908.

Fantaisie, dans La Vérité, 2 janvier 1909.

En réponse à Adrien Plouffe*, dans La Vérité, 9 janvier 1909.

Notre procès, dans La Vérité, octobre 1911.

En appel, dans La Vérité, 4 novembre 1911.

Cette accusation de franc-maçonnerie, dans La Vérité, 4 novembre 1911.

Cet article de mille piastres, dans La Vérité, octobre 1911.

Au sujet de l'Alliance française. La "Presse" mise au point,
dans La Vérité, octobre 1911.

Précieux témoignages, dans La Vérité, octobre 1911.

B) L'Alliance française

To cultivate french speech, dans Ottawa Evening Journal, 19
décembre 1904.

The Alliance Française; preliminary committee is appointed,
dans Ottawa Evening journal, 6 janvier 1905.

Will draft construction, dans Ottawa free Press, 21 décem-
bre 1904.

The Alliance Française, dans Ottawa Journal, décembre 1904.

Nouveau cercle de la capitale; M. Rodolphe Girard fonde dans
la capitale un cercle de l'Alliance Française, dans La
Patrie, 10 novembre 1908.

L'Alliance Française à Ottawa*, dans Le Pionnier, 12 novem-
bre 1908.

L'Alliance Française à Ottawa; M. Rodolphe Girard fonde dans
la capitale un cercle de cette société sous le haut pa-
tronage de leurs excellences Lord et Lady Grey, dans
La Presse, 10 novembre 1908.

On se propose de former un comité de l'Alliance Française à
Ottawa, dans Le Temps, 20 décembre 1904.

L'Alliance Française; Un cercle de cette association fondé
par M. Rodolphe Girard, dans Le Temps, 10 novembre 1908.

C) L'Institut Canadien-Français

Marion, Séraphin. L'Institut Canadien-Français d'autrefois...,
dans La Revue de l'Institut Canadien-Français, septem-
bre 1962. Pp. 7-9.

Marion, Séraphin. Origines de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa et de La Société Royale du Canada, dans Cahier des dix, no 39 (1974). Pp. 1-40.

La marine française et Louis XV, la marine anglaise et George II; M. Rodolphe Girard traite du désastre de 1759 à la section littéraire de l'Institut, dans Le Droit, 21 janvier 1922.

L'Institut Canadien-Français d'Ottawa; on célébrera ses noces de diamant cette année M. Rodolphe Girard élu président, dans La Patrie, 4 octobre 1912.

A l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, une fête mémorable aura lieu le 17 novembre prochain, dans La Patrie, 22 octobre 1912.

A l'Institut Canadien-Français; M. Rodolphe Girard est réélu président par acclamation, dans La Patrie, 26 septembre 1912.

Une belle fête à Ottawa; le 50e souper annuel de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa a eu lieu hier soir, dans La Patrie, 26 novembre 1913.

Conférence de M. Rodolphe Girard, dans La Patrie, janvier 1922.

Cet honneur lui revient, dans La Presse, septembre 1907.

Sir Wilfrid Laurier, assistera à la célébration du soixantième anniversaire de l'Institut, dans Le Temps, 9 novembre 1912.

Célébration du soixantenaire de la fondation de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa; messe solennelle-banquet et concert, dans Le Temps, 16 novembre 1912.

Le soixantenaire de l'Institut, dans Le Temps, 16 novembre 1912.

Brillante journée de fêtes à l'Institut Canadien, le soixantième anniversaire de la fondation de cette institution nationale a été célébrée par une messe pontificale, un grand banquet au Château Laurier et un superbe concert. De patriotiques discours, dans Le Temps, 18 novembre 1912.

Rodolphe Girard; He succeeds the late J.G. Barett as President of L'Institute Canadian, dans Utica Globe, 28 mars 1907.

D) Rodolphe Girard

Barbeau, Victor et André Fortier. Dictionnaire bibliographique du Canada Français. Montréal, Académie Canadienne Française, 1974. P. 107.

Bastien, Hermas. Ces écrivains qui nous habitent. Montréal, Beauchemin, 1969. P. 33, 145.

Cinq-Mars, Alonzo. Feu Rodolphe Girard, dans Le Droit, 3 avril 1956.

Cinq-Mars, Alonzo. Rodolphe Girard n'est plus; in memoriam, dans La Patrie, 29 mars 1956.

Laferrière, J. Alban. A fitting recognition, dans Le Droit, 27 octobre 1924.

L'Annaliste. M. Rodolphe Girard, dans l'Album universel, novembre 1902. P. 1061.

Morgan, Henry James. Rodolphe Girard, dans The Canadian Men and Women of the time; a handbook of Canadian biography of living characters. Second edition. Toronto, William Briggs, 1912. P. 449.

Picard, Firmin. Un romancier canadien, dans Le Monde illustré, vol. XVI, no 815 (16 décembre 1899). P. 515.

Palmarès de l'Académie commerciale catholique 1874-1917.

Rodolphe Girard*, dans Le Canard, 26 septembre 1909.

M. Rodolphe Girard interprète officiel de première classe, dans Le Droit, 27 mars 1923.

Canadian passed; Major Rodolphe Girard qualified as official interpreter, dans Montreal Gazette, 27 mars 1923.

Col. Girard was founder of Hull Regiment, dans Ottawa Citizen, 29 mars 1956.

Given diploma by British War Office, dans Ottawa Citizen, 27 mars 1923.

Major Rodolphe Girard highly honored; gets first class honors for Official Interpreter, dans Ottawa Journal, 25 mars 1923.

Decoration for Rodolphe Girard; French Government Honors Ottawa man, dans Ottawa Journal, 25 avril 1907.

Cinq amis de vieille date, dans La Patrie, 12 avril 1953.

Emouvant hommage rendu à la mémoire de Rodolphe Girard, dans La Patrie, 3 avril 1956.

Remarquable succès du Major Girard, dans La Patrie, 26 mars 1923.

Rodolphe Girard, croix de guerre, dans La Patrie, 29 décembre 1917.

IV. Ouvrages généraux

Bernard, Jean-Paul. Les Rouges: libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle. Montréal, P.U.Q., 1971. 394 p.

Bouthillier, Guy et Jean Meynaud. Le choc des langues au Québec 1760-1970. Montréal, P.U.Q., 1972. 767 p.

Casgrain, Henri-Raymond. Le mouvement littéraire au Canada, dans Oeuvres complètes, tome 1: Légendes canadiennes et Variétés. Montréal, Beauchemin, 1896. Pp. 353-375.

Chatillon, Colette. L'histoire de l'agriculture au Québec. Montréal, L'Etincelle, 1976. 125 p.

Comeau, Robert, dir. Economie québécoise. Cahier de l'Université du Québec. Montréal, P.U.Q., 1969. 495 p.

Dostaler, Yves. Les infortunes du roman dans le Québec du 19e siècle. Montréal, Hurtubise HMH, 1977. 175 p. Cahiers du Québec, no 30 (Coll. "littérature").

Dumont, Fernand; Jean-Paul Montminy et Jean Hamelin. Idéologies au Canada Français 1850-1900, présenté par l'Institut supérieur des Sciences Humaines. Québec, P.U.L., 1971. 327 p. (Coll. "Histoire et Sociologie de la culture", no 1).

Dumont, Fernand; Jean Hamelin, Fernand Harvey et Jean-Paul Montminy. Idéologies au Canada Français 1900-1929, présenté par l'Institut supérieur des Sciences Sociales. Québec, P.U.L., 1974. 377 p. (Coll. "Histoire et sociologie de la culture", no 5).

Dumont, Fernand et Jean-Charles Falardeau, dir. Littérature et société canadiennes-françaises. Québec, P.U.L., 19-64. 272 p.

Falardeau, Jean-Charles. L'évolution du héros dans le roman québécois, dans Conférences J.A. de Sève 1-10, Littérature canadienne-française. Montréal, P.U.M., 1969. Pp. 235-267.

Goldmann, Lucien. La Sociologie de la littérature, situation actuelle et problème de méthode. (Méthodologie, problèmes, histoire), dans Revue internationale des Sciences sociales, vol. 19, no 4 (1967). Pp. 532-554.

Hamelin, Jean. Histoire du Québec. St-Hyacinthe, Edisem-Privat, 1976. 538 p.

Lacoursière, Jacques; Jean Provencher et Denis Vaugeois. Canada-Québec; synthèse historique. Montréal, Ed. du Renouveau Pédagogique, 1970. 619 p.

Laflèche, Mgr François. Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille. Sénecal, 1866. 268 p.

Lamontagne, Maurice et Jean-Charles Falardeau. The life of French Canadian Urban Families, dans Canadian Journal of Economics and Political Science, vol. XIII, no 2 (May 1947). Pp. 233-247.

Lemire, Maurice. Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français. Québec, P.U.L., 1970. 281 p. (Coll. "Vie des lettres canadiennes" no 8).

Martin, Yves et Marcel Rioux. La société canadienne-française; études choisies et présentées par Marcel Rioux et Yves Martin. Montréal, Hurtubise HMH, 1971. 404 p.

Monière, Denis. Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours. Montréal, Québec-Amérique, 1977. 387 p.

Pagé, Pierre. Répertoire des œuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970. Montréal, Fides, 1975. 826 p. (Coll. "Archives québécoises de la radio et de la télévision").

Pichette, Jean-Pierre. Le curé à travers les chansons traditionnelles au Québec, dans Ethnologie québécoise I. Cahiers du Québec no 7. Montréal, Hurtubise HMH, 1972. 201 p. (Coll. "Ethnologie").

- Pizarro, Narciso. Contribution à l'analyse structurale du roman. Thèse de maîtrise en sociologie présentée à l'Université de Montréal. 1969. 142 p.
- Racine, Claude. L'Anticléricalisme dans le roman québécois 1940-1965. Cahiers du Québec no 6. Montréal, Hurtubise HMH, 1972. 233 p. (Coll. "Littérature").
- Rocher, Guy. Introduction à la sociologie générale. Tome 2, L'organisation sociale. Montréal, HMH, 1968. 309 p. (Coll. "Regards sur la réalité sociale").
- Sylvain, Philippe. Libéralisme et ultramontanisme au Canada Français; affrontement idéologique et doctrinal 1840-1865, dans W.L. Morton, Le Bouclier d'Achille. Toronto, Mc Clelland Stewart, 1968. Pp. 111-138, 220-255.
- Tissot, Henri. L'humour. Lausanne, Laffont-Grandmont, 1975. 142 p. (Bibl. Laffont des grands thèmes, Livres GT).
- Tremblay, M.-Adélard. Modèles d'autorité dans la famille canadienne-française, dans Recherches sociographiques, vol. VII, nos 1-2 (janvier-avril 1966). Pp. 215-230.
- Wade, Mason. Les Canadiens Français de 1760 à nos jours. Tome I (1760-1914). Montréal, C.L.F., 1966. 685 p. (Coll. "Encyclopédie du Canada Français" no III).

V. Personnes interviewées

Madame Marcelle Girard-Matte.
 Madame Antonia Girard-Leblanc.
 Mademoiselle Yvette Tremblay.
 Madame et Monsieur Charles Michaud.
 Monsieur Henri Laperrière.
 Monsieur Séraphin Marion.
 Monsieur Lionel Choquette.